

Contes et légendes des Arbres et de la forêt

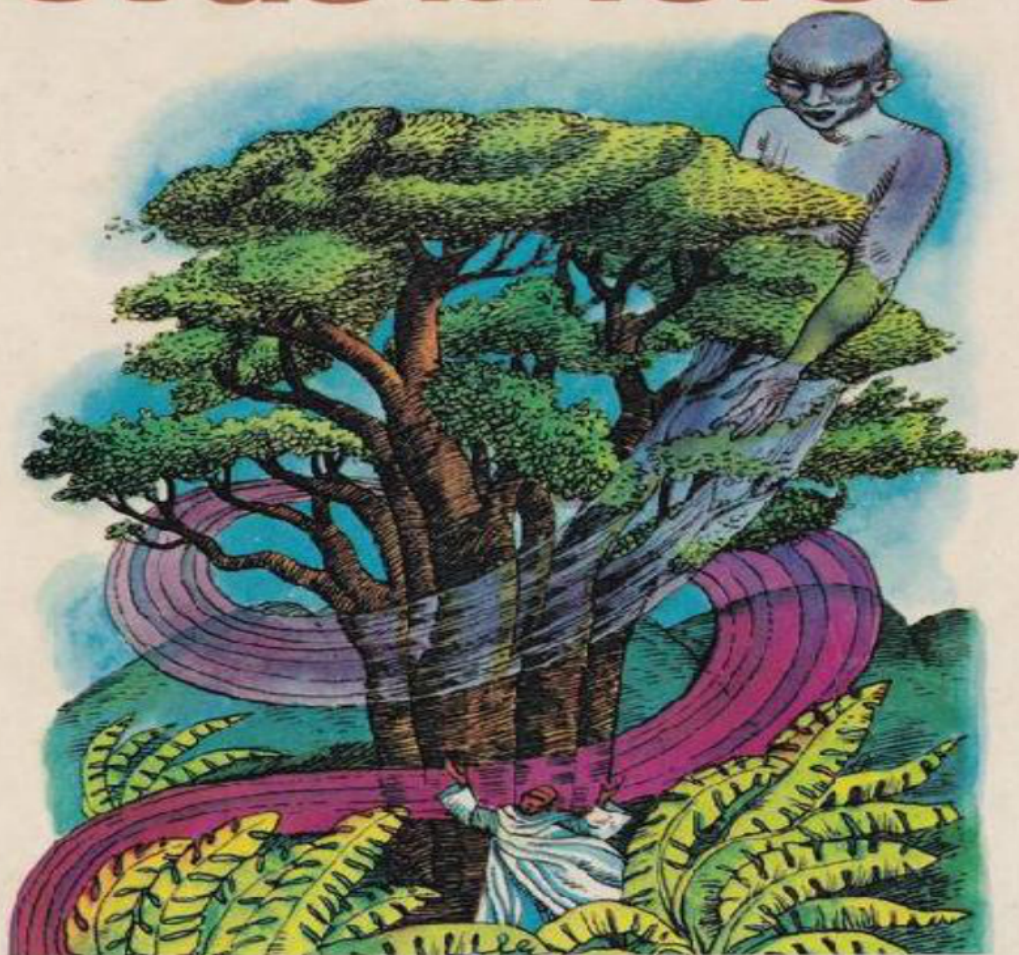
**Toussaint-Samat
Maguelonne**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAGUÉLONNE TOUSSAINT-SAMAT

CONTES ET LÉGENDES DES ARBRES et de la forêt



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DES ARBRES ET DE LA FORÊT

par
MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT

ILLUSTRATIONS DE JEAN GIANNINI

FERNAND NATHAN – PARIS

*À mes petits-enfants qui sont les rejets pleins de vie de
l'arbre familial :
Catherine et Christophe Alberny,
Marc et Carole Lamoureux,
Marie-Dominique Alberny
avec toute ma tendresse et mes espoirs.
M. T-S.*

AVANT-PROPOS

Une chanson, tirée du célèbre Opéra de Quat'sous, répète en son refrain :

« Que sont ces temps où
Parler des arbres est presque un crime ? »

En effet, à notre époque, qui voit les réverbères remplacer les platanes au long des routes et les stations-service pousser à l'emplacement des bosquets, il peut sembler étrange d'évoquer cette espèce en voie de disparition.

Lorsque notre planète sera recouverte, d'un pôle à l'autre, d'une dalle de béton où fleuriront les buildings, nos descendants sauront-ils reconnaître sur une vieille image le cerisier ou le pin auquel une petite fille aura accroché une balançoire ?

— Dieu nous préserve d'un tel avenir, dites-vous.

Et pourtant...

Et pourtant... chaque tonne de vieux journaux aura coûté la vie à dix-sept arbres nécessaires à la fabrication de la pâte à papier. Dix-sept arbres comptant au moins quinze ans de patiente croissance ! Pour les affiches, les bulletins et les « professions de foi » dont est prodigue chaque campagne électorale, on a besoin d'autant d'arbres qu'il en pousse de chaque côté des Champs-Élysées, de la Concorde à l'Arc de Triomphe...

Et l'on se sent pris de vertige en essayant de calculer combien de forêts disparaissent avec les prospectus, les emballages ou les allumettes dont nous remplissons chaque jour nos poubelles. Quant aux incendies, imprudents ou volontaires, aux abattages d'arbres faisant place aux H.L.M. ou aux autoroutes, aux sacrifices de bébés-sapins marquant les fêtes de Noël, il faudrait des chiffres avec beaucoup de zéros pour comptabiliser ces crimes contre la nature, crimes dont la civilisation est responsable par cupidité, ignorance ou frivolité et que nous payerons au prix fort. (Et encore, je ne parle pas du bois nécessaire à la menuiserie, à la chimie et au chauffage...)

Ce prix fort est celui qui nous attend avec la disparition des forêts et pas seulement dans nos régions. Depuis longtemps, on sait pourtant

que le déboisement inconsidéré compromet gravement l'équilibre général des climats, en créant des zones de sécheresse. Il manque alors à l'atmosphère la respiration humide des arbres. Les sols désormais mal fixés se dégradent, les rivières se tarissent... Tout cela, même à l'échelle locale, peut avoir de graves répercussions sur la planète entière.

Ainsi, le Sahara était recouvert d'arbres à l'époque où l'on créa Marseille, cinq cents ans avant la naissance du Christ. Le désert, maintenant, atteint à vue d'œil des régions habitées et on le voit parfaitement gagner des kilomètres carrés chaque année...

Chaque arbre abattu sans être remplacé par un jeune plant porte atteinte aux récoltes, à notre santé et à notre sécurité, coûte la vie à des milliers de gens et d'animaux, sans parler d'une pénurie de bois dont nous sommes menacés à brève échéance, tout autant que de celle du pétrole ou des minerais.

Les nouvelles républiques africaines exigent à présent une replantation systématique de la part des forestiers exploitant la forêt vierge. Espérons qu'il n'est pas trop tard...

Un jour, si cela continue, vos enfants se réveilleront peut-être au milieu d'un désert stérile, d'un Sahara à la taille de la planète. Ils auront bien raison d'en vouloir alors aux générations inconséquentes qui gaspillèrent des richesses dont pourtant la nature ne s'était pas montrée avare.

Il est donc du devoir de la jeunesse déjà si raisonnable de mettre fin à cette hécatombe et de protéger les derniers vestiges de cet héritage, pour le retransmettre à ses descendants qui seront si nombreux. Il est juste temps...

L'homme moderne n'est pas le seul responsable de ce massacre. En effet, depuis que l'espèce humaine apparut sur cette terre et sous le couvert des arbres, elle n'a eu de cesse de disputer son espace vital à la forêt, ni d'utiliser ses richesses pour se protéger, se nourrir, se chauffer.

Les arbres furent les premiers occupants de notre planète. Ils constituaient une immense couverture végétale dont nous ne pouvons plus avoir idée. Même ces forêts admirables, l'homme n'a pu les voir, car déjà des catastrophes naturelles comme les glaciations en détruisirent beaucoup. Il en reste cependant le témoignage imprimé dans les fossiles de la houille. Le charbon nous transmet également, en brûlant dans les hauts fourneaux et dans les poêles, toute l'énergie du soleil emmagasinée sous forme de carbone par les arbres de ces temps fabuleux.

Mais aux premiers âges de l'humanité, l'arbre était encore le grand seigneur de notre monde. Les religions et les légendes en transmettent les souvenirs émerveillés. Tout naturellement, parmi les divinités

révérées, symbolisant la Nature, une place de choix fut réservée aux arbres. On leur prêta des pouvoirs magiques...

Plus près de nous, les Grecs expliquèrent presque chaque espèce par des récits mythologiques. Savez-vous en effet que la Grèce, comme tout le pourtour de la Méditerranée, était couverte de forêts luxuriantes où régnait un climat enchanteur ?

Le poète Sophocle le rappelle :

« Ici soupire le rossignol, au fond des vallons verts, dans le lierre où il se cache, sous l'épaisse feuillée chargée de fruits, impénétrable aux rayons du soleil et au souffle des tempêtes... »

Il y avait dans ces cultes de l'admiration pour la beauté de la végétation, mais aussi de la reconnaissance pour tous les bienfaits que l'on en tirait.

Ainsi, le premier pain connu ne fut pas préparé avec de la farine de blé, mais avec la pulpe séchée et broyée d'un fruit, le jujube. Les Touaregs du Sahara fabriquent encore de ces galettes délicieuses. On employa aussi le gland du chêne jusqu'à ce que les céréales soient enfin connues.

Nos ancêtres, les Gaulois, chérissaient particulièrement les forêts dont le pays offrait un assortiment admirable. Ils les considéraient comme de véritables cathédrales naturelles et les druides, leurs prêtres savants, y cachaient leurs monastères. C'est dans l'étude de la nature qu'ils puisaient leurs connaissances. Jules César, lui-même, dut constater que ses soldats se montraient impressionnés par les magnifiques frondaisons recelant tant de mystères.

Désireux de s'attaquer par là aux croyances des Gaulois et à leur protection naturelle, le conquérant romain ordonna de déboiser. Aucun légionnaire ne l'osa. Alors César dut porter lui-même le premier coup de hache. Avec la chute du premier arbre gaulois, la conquête de ce peuple avait déjà commencé...

En effet, le nom par lequel les Gaulois désignaient leurs prêtres, les druides des forêts, véritables chefs de la résistance, ce nom provenait de la même origine que celui des chênes (*drus*), et de la sagesse (*dru*). Longtemps, le chêne, qui servait déjà d'oracle chez les Grecs, personnifia la Sagesse. Saint Louis le savait bien puisqu'il rendait la justice sous un tel arbre qui demeura célèbre.

Chaque arbre, aujourd'hui comme hier, représente un symbole. Le laurier signifie la gloire. Le houx, qui reste vert en hiver, accompagne toujours les souhaits de bonheur. Une branche de coudrier (noisetier), jadis utilisée comme baguette magique par les druides, l'est encore par le sourcier moderne qui cherche l'eau souterraine...

Au temps jadis, bien sûr, il paraît que les bêtes parlaient. Mais les arbres avaient un langage que connaissaient les hommes. Toute la nature possédait une âme et ne faisait qu'un tout. Eau, source, arbres,

animaux, ne pouvaient être dissociés. Dans le respect des formes vivantes et étroitement associées, résidaient la sagesse, le bonheur des braves gens.

Lorsqu'ils portaient atteinte à l'une ou l'autre, les méchants signaient leur perte. On recommence à le comprendre maintenant. On désigne désormais cette attitude très simple et très naturelle par les mots savants à la mode : « la protection de l'environnement » ou « l'Écologie ». Espérons que si l'on ne se montre plus sensible à la raison, la mode saura nous rendre la sagesse.

Déjà, au XVI^e siècle, une voix s'était élevée, protestant avec vigueur, avec talent, contre le massacre.

Pierre Ronsard, le merveilleux poète, fut en quelque sorte l'inventeur et le chantre de l'Écologie. Écoutez-le et n'oubliez pas en quels termes il contesta le déboisement du Gâtinais, la vieille forêt autour d'Orléans, vestige de la sainte forêt gauloise des Carnutes.

Contre les bûcherons de la forêt de Gastine

Écoute, bûcheron, arrête un peu ce bras,
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas :
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force,
Des Nymphes qui vivaient dessous la rude écorce ?
Sacrilège meurtrier. Si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de fers, de feux, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer des déesses ?
Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne païsseront sous ton ombre et ta verte crinière,
Plus au soleil d'été ne rompra la lumière.
...Tout deviendra muet : Écho sera sans voix
Tu deviendras campagne et, en lieu de tes bois,
L'ombrage incertain lentement se remue.
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue,
Tu perdras ton silence et, haletant d'effroi,
Ni Satyre, ni Pan ne viendront plus chez toi.
Adieu, vieille forêt, le jouet du Zéphyre,
Où premier, j'accordai ma lyre...
...Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le dédain des passants altérés
Qui, brûlés en été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,
Accusent tes meurtriers et leur disent injures !

Adieu chênes, couronnes aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui, premiers aux humains donnâtes à repaître ;
Peuples vraiment ingrats qui n'ont su reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers
De massacrer ainsi nos pères nourriciers !...

Et même, lorsqu'il ne restera plus un seul arbre dans les cités, lorsque nous évoquerons le nom de ces villes lugubres et sans âme, nous rendrons encore hommage à l'arbre qui, jadis, les protégea.

Aballo, le pommier, restera éternel à Valvejols dans le Cantal ou à Avallon dans l'Yonne, comme *Cassano*, le chêne, à Casseneuil dans le Lot-et-Garonne ; l'if, *Iburos*, revit à Ébreuil dans l'Allier ; *Verna*, l'aulne, demeure à Verneuil, Vernon, Vernay ; *Lemo*, l'orme, se retrouve à Limours, à Limoux, à Limeuil, à Limoges...

La clairière ou *Ialos*, comme disaient les Celtes, se retrouve dans ces noms de villes : Argenteuil, Verneuil, Mareuil, Vendeuil... Clairières où s'érigèrent les premiers villages dans de beaux cadres de verdure.

Et combien de familles françaises sont pourtant les héritières de l'arbre sous la protection duquel se plaça un ancêtre, comme s'étaient placées les bourgades : les Dupin (pin), les Bousquet (bosquet), les Delaunay ou les Launay (aulne), les Fouret, les Forest, les Laforêt (forêt), les Dufresne (frêne), les Chénier (chêne), les Delorme (orme), etc., etc. La forêt a ainsi fourni la plupart des patronymes français. Il en est de même dans tous les pays du monde et dans toutes les langues. Ce n'est pas par hasard...

Aussi, lorsque vous réfléchirez à tous les désastres résultant de l'extermination des forêts, lorsque vous ouvrirez de nouveau vos oreilles et votre cœur au langage de la nature que chuchotent encore les arbres, lorsque vous penserez à l'un quelconque de vos arrières grands-parents qui portaient ces noms prestigieux et si vous avez la chance de reconnaître, en celui que vous portez, l'arbre qui sera désormais votre « totem », alors je crois que vous n'aurez plus le courage de casser une branche pour vous en amuser. Je crois que vous protégerez à votre tour le monde qui vous protège.

Et lorsque, faisant une promenade dans la forêt, vous vous y attarderez un soir, maintenant qu'il n'y a plus de loup, lorsque vous camperez et surveillerez le feu, vous lèverez les yeux vers le ciel où les étoiles vous apparaîtront cent fois plus brillantes qu'à travers le couvercle de poussière qui recouvre les villes.

Alors, sentant en vous s'envoler la fatigue et s'installer la merveilleuse paix intérieure que procure la forêt, vous ferez votre devise de ce vieux proverbe russe :

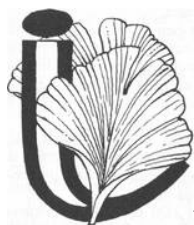
« Tout homme doit, au cours de sa vie, avoir fait pousser ou sauvé

au moins un arbre. Sinon, il n'aura été lui-même qu'un tronçon de bois mort... »

Et pour vous remercier, par avance, je vous prie d'écouter ce que chaque arbre, l'un après l'autre, m'a raconté... Bouquet de légendes, bouquet de sagesse...

M. T-S.

L'ARBRE À SAGESSE DU MONT LAO



L y a... je ne sais pas... mettons trois cents millions d'années... l'aspect de la Terre, notre planète, commença à ressembler à celui que nous connaissons.

L'océan primordial s'était installé à peu de chose près dans son gîte définitif. Les continents avaient trouvé leur place, si les montagnes « jeunes », comme les Alpes, les Pyrénées ou l'Himalaya, n'existaient qu'à l'état de projet.

Cette ère nouvelle, l'ère secondaire, les savants l'appellent le Mésozoïque (l'ère précédente est l'ère primaire, ou Paléozoïque ; puis vient l'ère tertiaire ou Cénozoïque et enfin, l'ère quaternaire, la nôtre).

La Terre se peuplait peu à peu, mais il fallait encore attendre une centaine de millions d'années pour qu'elle soit prête à accueillir les premiers hommes...

Dans ce temps-là, à l'époque secondaire finissante, il fait très chaud comme dans les régions équatoriales de nos jours. Et, sur les plateaux encore recouverts de sédiments récents laissés par la mer, poussent avec ardeur des végétaux gigantesques. Ce sont les premières forêts du monde.

En effet, aux algues, aux mousses et aux fougères succèdent désormais des plantes de grandes tailles. Certaines, hautes de dix mètres, possèdent des troncs atteignant un mètre de diamètre. Leurs feuilles géantes sont encore semblables à celles des fougères. Faisant penser à des plumes, ce sont les Calamites ou les Filicales.

Ces ébauches d'arbres prennent peu à peu un aspect qui sera celui auquel nous sommes accoutumés. Mais, en souvenir des fougères, leurs graines ne sont pas encore contenues dans de véritables fruits. En fait, ce qu'on pourrait prendre pour le fruit – si tant est que quelqu'un passât par là pour y songer – n'est autre que la fleur desséchée.

Tous les conifères actuels, comme le pin, le sapin, l'if, l'épicéa, le cyprès, le mélèze... en fournissent encore le témoignage et on les a classés sous l'étiquette de « gymnosperme », ce qui signifie « à graines nues ».

Naturellement, les conifères ont subi des transformations de génération en génération, avant de se montrer tels que nous les connaissons. On retrouve l'histoire de ces mutations dans les fossiles, qui en sont comme un échantillonnage que l'on peut classer.

Or, je possède dans mon jardin un arbre qui, lui, n'a pas changé depuis ces trois cents millions d'années. C'est un arbre miraculeux et miraculé. Bien sûr, mon ginkgo, car tel est son nom, n'est pas un individu aussi âgé. Je crois qu'il compte seulement une quinzaine d'années, mais son espèce, seule rescapée des cataclysmes et des sélections naturelles, a traversé les millénaires de millénaires sans jamais se modifier. Le grand savant Darwin (cherchez son nom dans le dictionnaire) affirmait avec admiration, au sujet de ces arbres :

— Voilà un fossile vivant !

Le ginkgo demeure avec le poisson coelacanthé (... que l'on pêche tous les trente-six du mois au large des côtes de Madagascar) pratiquement le seul témoignage vivant de ces temps fabuleux. Il y a de quoi s'émerveiller !

Réparti sur la planète entière, le ginkgo subit cependant mille vicissitudes dues au climat changeant et ne réussit à subsister qu'en Asie, d'où viennent tous les exemplaires connus.

Le premier ginkgo qui arriva en France fut transplanté au Jardin botanique de Montpellier en 1754 et c'est, en vérité, un phénomène. Je dirais même une sorte de monstre. Car le ginkgo ordinaire, non content d'être une créature préhistorique, est un arbre sexué. Il y a des ginkgos mâles et des ginkgos femelles. Seules, les femelles portent des fruits. D'autres arbres sont ainsi. Le pistachier par exemple :

Il fait penser au coq des basses-cours. On cultive un pistachier mâle pour sept femelles. Si l'on plante une huitième « pistachière », elle demeure stérile.

Notre ginkgo montpelliérain est un monstre, je vous l'ai dit, car on s'est amusé à greffer un rameau femelle sur un pied mâle. La partie mâle porte des branches verticales, comme celui de mon jardin, et ressemble un peu à une harpe, tandis que la moitié femelle se reconnaît à sa ramure horizontale.

Si l'on veut que cet arbre se reproduise, il faut en posséder un couple, exactement comme si l'on élevait des perruches.

En fait, le ginkgo ne consent à se reproduire que lorsqu'il se considère assez adulte pour cela, à l'âge de vingt ans environ, mais il continue de le faire à plus de mille ans. Cela constitue un record très honorable et pas près d'être battu ! Je ne verrai donc jamais, sauf

accident, dépérir mon ginkgo, puisque ce célibataire endurci peut continuer à subsister pendant plusieurs millénaires. Lorsque l'on plante un ginkgo dans son jardin, on fait vraiment preuve d'une grande prévoyance !

Comment s'explique cette longévité ? Il y a d'abord, je le pense, une véritable grâce du ciel. Mais des savants, plus réalistes, ont vérifié que cet arbre offre une résistance particulière aux champignons, aux insectes comme aux fumées industrielles. À un arbre qui a survécu à tous les bouleversements géologiques, la pollution ne fait pas peur. Aussi, les Américains, gens pratiques, le plantent tout au long des avenues.

La pulpe du fruit, d'un goût fétide, n'est absolument pas comestible, mais de la graine, certains peuples d'Asie extraient des médecines, d'autant plus efficaces qu'elles sont peu ragoûtantes. De nos jours, on a effectivement constaté que les extraits de feuilles fournissent un des meilleurs remèdes contre la grippe, remède qui sera bientôt commercialisé. Voici encore un des miracles du ginkgo. Les Chinois taillent également des jeux d'échecs dans son bois, mais ceux-ci sont extrêmement rares, car pour rien au monde, en Orient, on n'abattrait un arbre pour lequel on manifeste la vénération à laquelle il a droit.

Il est ainsi particulièrement prisé pour l'ornementation des jardins autour des pagodes, et les bouddhistes le considèrent comme une plante religieuse, une sorte de temple naturel, de sainte statue végétale.

Ils savent que, pour venir d'aussi loin dans la nuit des temps, le ginkgo ne peut être autre chose qu'un arbre divin. Ils le savent et ils l'ont toujours su. Cette science, presque aussi vieille que l'humanité, n'est pas moins extraordinaire que le ginkgo.

Les Chinois appellent aussi le ginkgo l'arbre « aux quarante écus », car ses feuilles, à l'automne, sont comparables à des pièces d'or, des pièces d'or qui seraient en forme d'éventail, du reste. En vérité, cela signifie qu'il est dépositaire de toute la sagesse du monde, la seule vraie fortune. Une fortune que même quarante écus d'or ne pourraient acheter.

Les Taoïstes forment un groupe religieux très important en Asie. Ils observent une religion extrêmement populaire en Chine, amalgame du culte des esprits de la nature et des ancêtres, mais aussi des doctrines d'un sage philosophe, nommé Lao Tseu, qui vécut au V^e siècle avant Jésus-Christ. Sa doctrine passe pour l'origine du Bouddhisme et son nom signifie « je suis le Sage ».

Or, le dénommé Wang Hing-ts'ih était, à l'époque de K'ang-hi (qui concorde à quelques années près avec le règne de Louis XIV), un fils de famille que le taoïsme inspirait beaucoup. Dès qu'il avait été en âge de tracer des caractères au pinceau ou de lire, tout ce qui avait trait à

l'éllixir de longue vie ou à la recette de l'immortalité, comme aux neuf transformations de l'âme, les formules de conjurations ou les talismans, tout cela le ravissait.

Hélas, dans cette province, les gouverneurs successifs, peu enclins à la contemplation, ne s'étaient pas montrés tendres avec les philosophes taoïstes. Finalement, ceux-ci se tinrent à l'écart du territoire, même lorsque désormais on y manifesta beaucoup plus de tolérance.

Aussi, le pauvre Wang, en l'absence de maître, ne se renseignait-il que par les livres. Toutes les expériences auxquelles il se livrait n'aboutissaient à aucun résultat appréciable. Il avait écrit à des lettrés célèbres, mais en vain... Du reste, comment peut-on apprendre l'immortalité par correspondance ?

Il s'était finalement marié lorsqu'un ami lui apprit qu'à quelque distance de la ville, dans ce massif montagneux couvert de forêts qu'on appelait le Mont Lao (le mont du Sage), vivaient, retirés, plusieurs adeptes de la doctrine taoïste. On disait même que ces moines étaient parvenus à l'immortalité dont rêvait le jeune homme...

Wang, bouleversé de joie, décida d'abandonner momentanément ses occupations. Il fit ses paquets et refusa d'écouter les arguments de sa femme qui cherchait à le retenir.

Laissant cette épouse éplorée couvrir sa tête de cendres et déchirer ses habits, il franchit les murs de la ville et s'enfonça dans la forêt, un baluchon sur le dos.

La forêt était dense et profonde et pendant une semaine il erra, de vallée en vallée. À chaque pente qu'il gravissait, il découvrait un horizon qui semblait reculer. Mais poussé par sa grande idée, il ne se décourageait pas et aux haltes, au bord des ruisseaux, il mesurait de plus en plus ses maigres repas, comme s'il n'espérait pas de si tôt la fin de ce long voyage.

Il dormait à l'abri des rochers et, ce soir-là, cherchant un endroit propice, il grimpa en haut d'un ravin, pour mieux scruter l'horizon. Il lui sembla alors qu'à un quart d'heure de marche à main droite, sur un plateau désolé, un arbre isolé se profilant sur le couchant abritait une sorte de construction.

Il s'approcha : c'était un ermitage taoïste. Sans doute, le terme de son voyage !

En fait, le ginkgo femelle, l'arbre qu'il avait aperçu de loin, formait de ses ramures horizontales, tant il était de taille impressionnante, une sorte de maison à étages, chaque maîtresse branche supportant une plate-forme. Le ginkgo n'existait déjà jamais plus à l'état sauvage, et l'homme devait le planter pour qu'il pousse. Depuis combien d'années un jardinier avait-il mis là celui-ci ?

Pour l'heure, un personnage âgé se tenait sur l'estrade qui encerclait

le tronc comme une véranda. Il semblait dormir, assis sur un tabouret et appuyé contre l'arbre. Ses cheveux blancs descendaient jusqu'aux épaules. Toute une clarté surnaturelle l'environnait.

Parvenu auprès de lui, Wang toussota pour indiquer sa présence avec politesse. Puis, s'inclinant très bas :

— Maître vénérable, dit-il en tremblant, je suis venu jusqu'à vous pour vous demander la faveur de votre enseignement sublime.

L'ermite leva une de ses paupières pesantes et examina longuement l'arrivant. Enfin, il laissa tomber ces mots, d'une voix lassée :

— Vous n'êtes pas de force à endurer les épreuves.

L'apprenti philosophe, navré, se répandit en protestations que l'autre ne sembla pas entendre, reparti dans ses rêves.

Or, à ce moment, arrivaient les disciples de l'ermite. Leur journée de travail terminée, ils venaient se rassembler sous l'arbre.

Alors, Wang se tut et crut diplomate de se joindre à leur groupe. La méditation en commun terminée, il se prosterna avec eux et se retira à leur suite dans le dortoir : des nattes étalées sur les plates-formes aménagées dans les branches.

Aucun des personnages au crâne rasé ni ne lui adressa un mot, ni ne s'opposa à sa présence.

Au petit jour, alors que les oiseaux entonnaient leur concert, tous se levèrent. L'ermite remit, comme aux autres, une lourde hache à Wang et déclara :

— Suivez les autres et allez couper du bois dans la forêt.

Pendant un mois, il mena une existence vraiment très différente de ce qu'il imaginait pour un philosophe. Comme il n'avait jamais touché un outil de sa vie, ce métier de bûcheron le fatiguait beaucoup. Ses ongles longs de bourgeois distingué ne furent bientôt plus que souvenir et il perdit l'étui de jade qui les protégeait. Cette perte le contraria, bien qu'il n'en soufflât mot.

Il lui était venu aux mains, désormais nues, des ampoules grosses comme le cocon du ver à soie. Il songeait avec amertume aux moqueries de ses amis. S'ils pouvaient l'imaginer ici !...

Un soir qu'il revenait du travail, l'un des premiers, il s'aperçut que le maître n'était pas seul.

Deux étrangers, un gobelet de thé à la main, devisaient avec lui. Il faisait presque nuit, mais on n'avait pas encore apporté les lampes. La lune pleine souriait de sa large face d'opale, juste au-dessus de l'arbre.

Alors, Wang vit l'ermite lever le bras et détacher une feuille de l'arbre. Puis, l'humectant de sa salive, il la colla sur le tronc où elle devint aussitôt une seconde lune resplendissante et paraissant de même taille que celle qui les dominait dans l'infini des cieux.

Tout autant que Wang, les disciples assemblés sous l'arbre allaient s'enfuir, pris de terreur, lorsque l'un des deux étrangers avança la

main pour les retenir.

— La joie d'une si belle nuit, prononça-t-il, doit être partagée, mes amis.

Prenant une cruche de vin sur la table, il fit signe que l'on s'approche. Wang se demanda comment un seul pot pourrait suffire et les disciples durent se faire, à part eux, la même réflexion, car ce fut à qui bousculerait l'autre, pour être servi le premier. Or, on eut beau verser, il semblait que le récipient restait toujours plein.

Lorsque tout le monde eut reçu son content, le second étranger dit à l'ermite :

— Vous nous avez donné une lune qui vaut bien l'autre, n'est-ce pas ? Mais pour qu'elle semble encore plus vraie, je voudrais voir aussi celle qui habite là-haut, depuis le commencement des temps et dont la silhouette dansante nous apparaît lorsque nous regardons l'astre des nuits. Que vienne donc notre amie, notre compagne, l'immortelle de la Lune, la charmante Tch'ang-ngo.

Coupant une brindille d'une basse branche, il la lança dans la lune artificielle. Il y eut comme un éclair éblouissant et une petite silhouette humaine parut sur le disque lumineux, grandissant jusqu'à le remplir. Puis, la figurine se détachant, sauta sur la plate-forme où elle atteignit une grandeur normale. C'était une jeune fille à la taille fine, au large visage d'une pâleur translucide de porcelaine, au cou délicat, à la grâce subtilement maniérée.

Wang, levant les yeux vers le ciel, remarqua que la lune présentait désormais l'aspect uni d'un disque lumineux.

Les ombres, où l'on pouvait d'habitude imaginer un personnage, avaient disparu.

La jeune fille, maintenant, dansait une pantomime inconnue sur terre, faisant virevolter avec grâce une écharpe tissée d'un brouillard diaphane. Tout en dansant, elle chantait de la plus jolie voix grêle du monde :

— Immortels ! Immortels ! vous que la sagesse anime, ramenez-moi ! Cachez-moi dans la solitude glacée, car de la Terre, je n'ai que faire.

La mélodie ne ressemblait en rien à ce qu'on entend ici-bas et on eût dit qu'un musicien invisible jouait du luth, quelque part dans l'épaisseur de la frondaison. Mais peut-être n'était-ce que le vent qui caressait les feuilles ?

Enfin, la créature surnaturelle s'arrêta de danser et de chanter. Par une dernière pirouette, elle sauta sur la table où elle s'abattit pour redevenir, en une fraction de seconde, le minuscule bâtonnet que l'étranger avait détaché de l'arbre.

Alors, les visiteurs se levèrent et l'un d'eux déclara, en s'inclinant devant le Maître :

— La nuit est belle, mais elle va bientôt finir. Il nous faut rentrer, nous aussi. Peut-être serions-nous moins tristes de vous quitter, si vous acceptiez de nous accompagner un peu ?

Wang, portant furtivement son regard vers l'astre des nuits, remarqua qu'une ombre, de nouveau, habitait son cercle parfait. Maintenant, le vent faisait vibrer les feuilles du ginkgo et toute l'atmosphère autour de lui, devenait comme musicale. Les deux étrangers et l'ermite s'étaient levés, se rapprochant du tronc où palpitait, maintenant, la lune artificielle.

Alors, il sembla que tous trois s'engouffraient, comme aspirés, dans ce disque qui devint comme une porte béant sur l'infini, sur l'éternité. On vit très distinctement leurs silhouettes se détacher sur la lumière. Puis la clarté pâlit, tandis que là-haut également, la lune véritable s'éteignait peu à peu. En quelques secondes, l'obscurité se fit.

Il fallut un moment pour que Wang et les autres disciples, par ailleurs muets de surprise, s'habituent aux ténèbres. Enfin, l'un des jeunes gens eut le réflexe de battre le briquet pour allumer une des lanternes de papier accrochées aux branches du ginkgo.

Quelle ne fut pas leur surprise d'apercevoir le maître, assis tranquillement, à son habitude, sur le tabouret et le dos appuyé à l'arbre. Les paupières closes, il semblait dormir. Mais comme quelqu'un réprimait mal un cri d'étonnement, il ouvrit les yeux et promena sur ses élèves, un regard affectueux et tranquille.

— Il me semble que nous avons assez bu et qu'il se fait bien tard. Il faudrait aller vous coucher, mes enfants, pour ne pas manquer à votre ouvrage demain.

Un par un, les disciples défilèrent pour s'incliner devant leur maître qui posa ses mains sur chacun des crânes rasés. Wang se joignit aux autres, mais au moment d'escalader les branches qui menaient à la plate-forme où l'attendait sa natte, il se trouva face au tronc. Une feuille pâle et fanée, mal fixée à l'écorce, semblait prête à s'en détacher.

Émerveillé de tout ce qu'il avait vu, il se proposait de récapituler cette extraordinaire soirée avant de s'endormir, mais dès qu'il s'allongea sur sa natte, un sommeil sans rêve le saisit.

Le lendemain, personne ne parla de l'événement. Du reste, les paroles dans l'étrange communauté se limitaient au strict nécessaire de la vie courante. Ce mutisme, tout autant que la curiosité et les ampoules de ses mains martyrisées, le faisait davantage souffrir chaque jour.

Enfin, un soir, lorsqu'il eut piteusement fini le peu de riz qui constituait le maigre repas quotidien, n'y tenant plus, il s'enhardit et s'inclinant devant le maître, lui dit :

— Le misérable ignorant que je suis est venu de fort loin pour

écouter vos leçons, ô Lumière de Sagesse. Or, depuis que je suis là, je n'ai jamais entendu une parole de cet enseignement que j'espérais. Peut-être ne me suis-je pas montré assez zélé dans un travail pour lequel je n'ai pas de dispositions ? Peut-être, cette initiation n'est-elle pas suffisante pour que le secret de l'immortalité me soit confié ? Mais n'y aurait-il pas lieu, ô vénéré Maître, de tenir compte de ma bonne volonté ? J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous satisfaire bien que cela me semble différent des épreuves redoutables auxquelles je m'attendais. Bien sûr, je souffre, car depuis trois mois que je suis ici, je n'ai jamais fait autre chose que de couper du bois, du matin au soir. À la maison, je n'étais pas accoutumé à de si durs travaux et je possède une véritable fortune que je déposerais à vos pieds, en échange de quelques grains de savoir.

— Je vous l'avais bien dit, répondit l'ermite en souriant. Vous n'êtes pas de force à partager notre vie. Vous partirez demain matin, si vous le voulez.

Il ne prenait même pas la peine de répondre à l'offre généreuse du jeune homme ! Wang, désespéré de son échec, insista :

— N'y aurait-il pas la possibilité, après tout ce temps que j'ai sacrifié, de me révéler au moins un seul petit secret ? Comprenez, Vénérable Maître, ma déception. Je ne voudrais pas être venu pour rien.

Ces mots prononcés, Wang fut envahi par l'humilité et il cacha sa bouche sous sa main. En même temps, il craignait que le sage, indisposé par pareille prétention, ne se fâchât et n'attirât sur lui quelque magie redoutable. Mais un sage ne se fâche pas et Wang reçut un nouveau sourire.

— Je veux bien vous faire plaisir, s'il n'est plus question de la moindre largesse. Dites-moi seulement ce que vous préféreriez connaître.

Wang soupira. Il aurait voulu... tout connaître. L'immortalité lui semblait jadis l'aboutissement de toute sagesse, mais à présent il sentait bien qu'il ne pourrait jamais l'atteindre. Alors, portant ses yeux sur l'arbre, il s'enhardit :

— J'ai cru remarquer que vous pourriez aller et venir du ciel jusqu'ici, en passant par le cœur de cet arbre. Serait-ce la porte qui nous mène à l'autre vie ? Un ginkgo, semblable à celui-ci, s'élève non loin de chez moi. Peut-être pourrai-je, en pénétrant dans le cœur de cet autre arbre saint, gagner les sphères célestes où la méditation est plus facile ? Car l'on y est débarrassé, je crois le comprendre, de toutes les mesquineries qui encombrant notre existence ici-bas.

L'ermite souriait toujours. Il se garda bien de faire remarquer à Wang que « l'autre vie » dont celui-ci rêvait comportait peut-être également une rencontre avec la Princesse Immortelle de la Lune, la

charmante Tch'ang-ngo...

Pas plus, il ne fit allusion aux possibilités que l'on avait, même ici-bas, de se débarrasser des mesquineries encombrant la vie. Il dit simplement :

— Ce n'est que cela ? Eh bien, je vais vous donner la formule.

Lorsque Wang eut récité à plusieurs reprises les paroles incantatoires, le Maître le plaça face au tronc du ginkgo, auquel il fixa une feuille, et, le poussant légèrement, il l'exhorta :

— Allez !

Wang, comme cloué au sol, muet et terrorisé, n'osait même pas respirer.

L'ermite le fit reculer de quelques pas.

— N'ayez pas peur. Dites trois fois la parole, prenez votre élan et sautez.

Wang dit trois fois la parole, gonfla la poitrine, prit son élan et bondit vers l'arbre, en baissant la tête.

Alors, il lui sembla qu'il était aspiré vers l'infini céleste. Il monta jusqu'à ce que l'atmosphère devienne de plus en plus dense. Bientôt, ses mains purent s'accrocher à une sorte de matière invisible, souple et résistante comme si le nuage où il se trouvait était constitué par un énorme tas de plumes. Il s'y allongea et le nuage devint barque, filant sur la rivière enchantée du temps. Au-dessous de lui, dans le cristal de l'éther, un ballet d'astres et d'étoiles faisait penser aux évolutions à la fois capricieuses et coordonnées de bandes de poissons étincelants.

Devenu lui-même objet planétaire, il errait paresseusement dans un espace de béatitude. Presque à portée de sa main, semblait-il, la lune tournait, nonchalante, portant sur son disque une silhouette drapée de voiles bleus dont, hélas, il ne pouvait voir le visage, caché par le mouvement des mains aux gestes précieux.

Mais lorsqu'elle passa tout près de lui, il y eut un grand éclaboussement de lumière et il se retrouva, à la fois piteux et comblé, au pied de l'arbre.

Cachant sa déception mais, au fond, ravi du succès de cette première tentative, il remercia l'ermite avec effusion.

Il reçut en retour cet avertissement :

— Restez modeste et discret à votre retour chez vous. Sinon, la formule deviendra sans effet.

Sur le chemin de sa maison, chemin qui lui parut bref, tant l'exaltation l'avait gagné, il pensa qu'avec la pratique, il pourrait bientôt, lui aussi, atteindre la lune et y demeurer pour l'éternité.

Sa femme se montra heureuse de le revoir, car pendant de longs mois elle l'avait cru mort. Comme elle paraissait sceptique sur la réalité de son séjour auprès de l'ermite et lui trouvait une mine bizarre et un aspect robuste ne convenant pas tout à fait à un sage, il se

dépêcha de couper court aux moqueries, en lui racontant à sa manière ce qu'il avait vu et fait dans la montagne.

Bien entendu, il se garda de dire qu'il n'avait rien fait d'autre que de couper du bois. Il se vanta bellement d'avoir gagné la confiance de l'ermite. Que dis-je ? La confiance ? L'admiration !

Tant et si bien que l'épouse, voulant voir de ses yeux le prodige pour le croire, le pressa de démontrer son savoir.

Riant, à part lui, de l'insistance de la bavarde, car il avait tout à fait l'intention de demeurer sur l'astre des nuits, avec la Princesse Immortelle, la charmante Tch'ang-ngo, et de ne point redescendre de là-haut, il se rendit, dès la suivante pleine lune, suivi de l'épouse moqueuse, au pied du ginkgo dont il avait parlé au Maître.

C'était dans le jardin d'un ancien monastère en ruines, abandonné par les religieux au moment des persécutions et qu'ils n'avaient pas réintégré. Seul l'arbre demeurait, en témoignage de la sainteté des lieux.

Sa femme s'assit sur une pierre du mur écroulé et répéta en s'étranglant de rire qu'elle ne croyait en rien à la magie et surtout pas à un mari magicien.

Wang choisit longuement la plus belle feuille et la colla soigneusement sur le tronc. Ceci accompli, il recula de quelques pas, face à l'arbre énorme, récita la formule avec application et donna violemment de la tête contre le tronc... Seul effet, une pluie de feuilles dorées et l'envol d'un merle furieux.

Il fallut que sa femme l'aide à se relever tant il était étourdi du choc. La feuille s'était collée sur son front, elle cachait une bosse, grosse comme un œuf de pigeon.

— Maudit ermite ! s'écria-t-il. Tu t'es moqué de moi.

Car si le ginkgo est l'arbre de la sagesse, Wang n'en avait pas même acquis assez pour reconnaître sa propre médiocrité... Quarante écus, fortune considérable, ne peuvent suffire à acquérir la moindre modestie.

La sagesse n'a pas de prix.





La feuille s'était collée sur son front ...

L'OISEAU D'ARGENT ET LES PETITS GRANDS-PÈRES DE LA FORÊT



*CERTAINES personnes – et non des moindres – soutiennent qu'il y a très longtemps, un milliard ou un demi-milliard d'années (à cette échelle, le temps est tout à fait relatif), l'océan Indien n'existait pas, ni même la partie voisine de l'océan Pacifique.

Leur emplacement aurait été occupé par un continent. Par suite d'un cataclysme que seuls ces érudits peuvent démontrer, ce continent arraché de la Terre et projeté en tournoyant dans l'espace, aurait pris une forme sphérique : la Lune. Elle gravite désormais autour de notre planète, dont elle se rapprocherait, par ailleurs, de quelques centimètres par an. (Nous avons le temps, avant que notre satellite nous tombe sur la tête, comme le craignaient déjà les Gaulois, gens dont on commence à se demander d'où ils tenaient leur science !)

À la place de la Lune se serait donc formée une énorme fosse que comblèrent les océans.

Mais il resterait des vestiges de ce continent, appelé la Lémurie. Ce seraient Madagascar et les îles environnantes : les Seychelles, la Réunion, Maurice, les Comores, l'Indonésie et l'Australie. On ajoute même, qu'à l'époque du cataclysme, ces territoires auraient déjà été peuplés par une civilisation prodigieuse dont il ne subsisterait que des légendes.

D'autres chercheurs prétendent qu'il y aurait bien eu, dès le début des temps, un continent de Lémurie, mais qu'il se serait effondré lorsque se creusa, à la suite d'un grand bouleversement géologique, la grande fosse de l'océan Pacifique, laissant émerger, en témoignage, les îles que nous venons de nommer.

Enfin, il existe encore une théorie qui rassemble, à l'origine du monde, l'Afrique, Madagascar, l'Inde et la Malaisie, dans un même continent nommé Gondwana. Puis, ces terres se seraient séparées comme si la couverture de notre planète craquait de toutes parts au fur et à mesure des millénaires, telle une pellicule qui se dessèche.

Les continents ne cessent, du reste, de dériver et de s'éloigner les uns des autres... Cela, on l'a prouvé, et avec beaucoup d'autorité !

Les partisans des deux dernières théories affirment que le peuplement d'abord végétal, puis animal, des pays en question, se fit *après* les cataclysmes, tandis que les premiers parlent de civilisation fabuleuse *disparue* dans le chaos.

Quoi qu'il en soit, les savants officiels ne savent plus où donner de la tête. D'abord pour contredire des opinions un peu romantiques, mais aussi pour reconnaître, avec leur honnêteté coutumière, qu'il y a tout de même des faits troublants.

En effet, la faune, c'est-à-dire les animaux de Madagascar et de certaines îles des océans Indien et Pacifique, est très originale. Son unité semblerait même indiquer qu'elle se répandit lorsque ces terres étaient encore reliées par des ponts continentaux.

Ainsi, on trouve, notamment à Madagascar, outre le fabuleux oiseau géant, maintenant disparu mais à l'état de fossile, l'Aepiornis, des petits mammifères qu'on prend parfois à tort pour des singes et qui n'en sont pas.

Ces lémuriens – ils portent le nom du fameux continent légendaire – constituent une espèce très originale, qui n'a pratiquement pas changé depuis des millions d'années contrairement aux autres animaux. Ils font partie de ce qu'on appelle « la famille des Primates ». Celle-ci rassemble également les poto-poto d'Afrique et les tarsiers, très proches des lémuriens, mais aussi les singes, et enfin les hommes. Ainsi, les lémuriens de Madagascar sont nos cousins.

On disait jadis que l'homme descend du singe. En fait, tous les primates, dont l'homme, descendraient d'un ancêtre commun, un petit animal vivant dans la forêt et dont les premiers « héritiers » furent d'abord le lémurien de Madagascar, le tarsier d'Indonésie et les jolis poto-poto africains.

Cet animal, le premier mammifère connu, gros comme un rat, trotta à l'abri des forêts et se nourrissait d'insectes qu'il attrapait de ses petites pattes de devant.

Sa taille minuscule lui permit de passer longtemps inaperçu et lorsque, il y a une centaine de millions d'années, les grands sauriens et les gigantesques reptiles régnant sur le monde succombèrent les uns après les autres, en raison de leur taille, notre ancêtre cramponné aux branches, traversa sans encombre les périodes de changement.

Créature dérisoire mais avisée, il accomplit des progrès, élargissant

son régime comme son territoire. Les fruits, les bourgeons et les feuilles, beaucoup plus pratiques à ramasser, firent désormais son ordinaire. Puis, ses pattes se façonnèrent en mains, instruments très pratiques pour saisir nourriture et branches. De même ses yeux, se déplaçant vers le devant de la face, de génération en génération, permirent une vue en trois dimensions.

Jusqu'au moment où l'un des rejetons de la famille devint la première façon d'homme. Tout le monde se cantonnait dans le « confort » et la vie facile des forêts. Le départ de l'ancêtre humain pour la terre ferme des clairières ne fut pas suivi d'exemples. Lémuriens, tarsiers et singes restèrent, avec philosophie, cramponnés à leurs arbres pour vaquer tranquillement à des occupations qui ne changèrent plus.

Mais, on ne sait pour quelles raisons, les lémuriens, les tarsiers et les poto-poto disparurent de partout, sauf de Madagascar et d'Indonésie et de certaines régions d'Afrique, laissant la meilleure place aux singes, puis à l'homme. Du haut de leurs arbres, ils continuèrent à considérer le monde avec étonnement, de leurs yeux immenses et pensifs...

À Madagascar, les lémuriens sont appelés *maki* et *babakoto* (prononcez mak' et babakoute), quand on veut leur témoigner l'affection qu'ils méritent... *Babakoto* signifie « petit grand-père ». Si les Malgaches des anciens temps n'avaient pas fait d'étude de paléontologie (science des espèces), ils savaient très bien reconnaître chez ce lémurien la réincarnation vivante de notre arrière-arrière-arrière (et encore plus) grand-père.

Et même, le saviez-vous ? les Romains désignaient sous le nom de « Lémures » les âmes des ancêtres disparus...

En somme, répétons-le, la forêt et ses arbres furent le premier habitat et la première providence de l'espèce humaine. Cette forêt mérite d'autant plus notre respect et notre amour, au même titre que si elle était notre maison familiale.

C'est donc avec respect que les Malgaches traitent les babakoto, leurs petits grands-pères aux beaux yeux. Ils sont d'une taille supérieure aux autres makis et ils ont une queue plus courte. Ils s'amusent aussi parfois à se dresser comme nous et à marcher, sur leurs pattes arrière, alors que les autres makis ne peuvent que sauter de branche en branche.

Il existe aussi une race lémurienne très proche du poto-poto d'Afrique, tellement minusculette qu'un bambou creux suffit à lui servir de maison. Ces makis des bambous portent le joli nom de *aye-aye*, à cause de leurs cris. En fait, ils demeurent, de toute la famille lémurienne, les plus fidèles images de nos communs ancêtres.

Tous mènent une vie nocturne et poussent l'originalité à demeurer dans des territoires absolument séparés pour les mâles et les femelles,

territoires qu'ils défendent avec la plus grande vigilance.

Le Malgache qui traverse la forêt se gardera bien de les attaquer, ni même de montrer qu'il se sait observé par ces aimables habitants des arbres. C'est ainsi que l'on conserve des relations de bon voisinage.

Pourtant, dans la forêt malgache, on ne peut faire un pas sans se sentir épié, voire menacé par d'autres que les babakoto.

Les futaies ne montrent guère de géants végétaux tels qu'en Afrique ou en Amérique, mais des arbres moyens, hauts d'une trentaine de mètres, bien droits et plutôt grêles. Au-dessous de ce peuplement serré, d'une richesse et d'une diversité extraordinaires, croissent des arbustes, des palmiers et des fougères arborescentes, elles aussi rescapées comme les babakoto des millénaires passés. Sur les arbres, des plantes parasites ou des corbeilles d'orchidées feraient l'admiration des horticulteurs. Transportées en Europe, certaines deviennent de très jolies plantes vertes d'appartement.

La forêt malgache est rarement impénétrable, car la savane des hautes herbes s'y entremêle. Nullement vierge, comme en Afrique Équatoriale et en Amazonie, elle abrite de nombreux villages dans les clairières ou au bord des cours d'eau.

Je disais que l'homme qui la traverse se sent épié, voire menacé, car il croit à la présence d'innombrables êtres invisibles, beaucoup plus surnaturels que les petits grands-pères. Ces créatures se cachent sous les feuilles, au creux des branches, et même dans les flaques d'eau. D'autres esprits, plus grands (ils ont la taille d'un enfant de 3 ans), vivent au milieu de la forêt et s'y dissimulent parfaitement. Ces petits génies barbus sont les *Kotokely* et les *Kotolampo*. Les *Kotokely* (ou *zavatra ratsy* : les êtres méchants) pénètrent la nuit dans les cases et volent tout, même les nouveau-nés ! Les *Kotolampo* (êtres bons ou *zavatra tsary*) veillent sur les enfants des hommes et les élèvent, tout en les laissant chez leurs parents, car ils sont invisibles... Quelle est leur méthode d'éducation ? Je ne saurais vous le dire !

Donc, s'ils ne se montrent pas tous malfaisants, nombre de ces génies sont au contraire de bons amis... à condition de s'attirer leurs faveurs. Par contre, ils punissent tout manquement à la morale, à la coutume des ancêtres... ces ancêtres dont les babakoto demeurent les derniers représentants.

Ainsi, la jeune Iasitera, qui avait beaucoup à se reprocher, trouva dans la forêt un juste châtiment, alors que ses parents, trop indulgents, n'avaient jamais pu la corriger.

Cette petite écervelée vivait dans un village, au bord de la rivière Mangourou qui traverse la grande forêt dans la région de l'Est, peuplée par les Betsimisaraka.

Elle avait une sœur, Indalou, plus âgée qu'elle, et un jeune frère, Ibé... et deux ou trois cadets, à ce qu'on m'a raconté.

Les années, dans ce village, s'écoulaient depuis toujours monotones et paisibles, rythmées par les rares et brefs passages de quelque autorité administrative, l'enlèvement d'un bœuf par les crocodiles, la pompe interminable des funérailles ou les joyeux *sikafara*, fêtes traditionnelles pour lesquelles on trace avec de la terre blanche des dessins rituels sur les visages des femmes.

Cette vie semblait bien déprimante à la jeune fille. Chaque matin, en soupirant, elle consentait à aller chercher de l'eau à la rivière, dans deux gros bambous creux à porter sur les épaules. Le soir, elle pilait mélancoliquement le riz du repas. Il fallait la supplier pour qu'elle daigne tresser, avec des compagnes de son âge, la paille pour les paniers (les *soubika*) et les nattes sur lesquelles on dort.

Étaler sur des longues perches et faire sécher au soleil les feuilles du palmier *manarana* lui paraissait être un esclavage. Pourtant, sa famille, comme toutes celles du village, en vivait. On expédiait cette paille vers les pays des Hauts-Plateaux où on la transformait en chapeaux.

À toutes ces occupations, pourtant parfois lucratives, elle préférait dormir dans l'ombre de la case, ou se promener, soit dans le village avec ses compagnes en jacassant à tort et à travers, soit dans la forêt, à la poursuite des merveilleux papillons, les *urania*, pareils à des bijoux vivants.

S'adressant aux esprits des *Vazimba*, ancêtres respectés et redoutés, elle disait :

— Faites qu'ils se transforment en bijoux, ainsi je deviendrai la jeune fille la plus joliment parée du pays ! Et pour me marier, je n'aurai que l'embarras du choix.

Mais pas plus que les papillons ne se laissaient prendre, les Esprits des forêts ne daignaient l'exaucer.

Sa mère désespérait de trouver en elle une aide efficace. Et lorsqu'on lui ordonnait de s'accroupir devant le métier à tisser, lasitera répliquait avec insolence que c'était là besogne fatigante et ennuyeuse.

— Pensez donc, pour fabriquer une rabane, il faut plus d'une lune ! Tirer heure par heure la navette à travers la largeur de la trame, s'user les doigts à pousser les fibres teintées ! Quelle misère ! Je veux vivre, moi ! Pas travailler ! Est-ce cela, profiter de l'existence ?

— Qu'appelles-tu profiter de l'existence, petite paresseuse ? Dormir ? Rêvasser sous les arbres ? Écouter les compliments des jeunes gens, dont pas un ne te voudra pour épouse tant on te sait incapable et stupide ? Jamais, jamais, tu ne te marieras, m'entends-tu ? Alors, quelle sera ton existence, lorsque devenue une vieille femme dédaignée, tu n'auras personne pour te nourrir et te protéger ? Car, mourant bientôt de chagrin à cause de toi, je ne serai plus là pour te préparer une nourriture que tu ne mérites pas. Imagines-tu que ta gentille sœur, Indalou, bien vite mariée, ou ton frère, voudront

s'encombrer de la charge d'une bonne à rien. *Adray ! adray !* (Hélas ! hélas) que je suis malheureuse d'avoir une fille aussi fainéante et égoïste !

Imaginez si pareil discours désolé pouvait tirer des larmes à notre Iasitera. Bien au contraire, elle haussa les épaules et répondit vertement qu'elle était trop jolie pour demeurer fille et que les plus riches garçons du pays n'attendaient qu'un signe de son petit doigt pour lui offrir la plus belle case du village.

C'étaient là disputes quotidiennes et, comme d'habitude, la mère, lassée, préféra retourner aux occupations urgentes du ménage. Avant de rentrer dans la case, elle indiqua cependant d'un ton sans réplique :

— En attendant un tel mari, si indulgent qu'il n'existe pas, je t'ordonne d'aller à la lisière de la forêt chercher des feuilles dont nous manquons pour le repas du soir. Et tâche de m'en rapporter une quantité suffisante, sinon tu auras du bâton.

On faisait un abondant usage des larges et longues feuilles du *ravinala*. Cet arbre admirable en forme d'éventail, connu aussi sous le nom d'« arbre du voyageur », acclimaté en Afrique noire et dans certains jardins exotiques, fait l'admiration de tous. Coupées en morceaux de dimensions variées, les palmes étaient utilisées par les Betsimisarakas comme plats, assiettes et même cuillères.

Iasitera, mollement stimulée par la crainte de la correction promise, partit vers la forêt en traînant les pieds. Pour se donner du courage, elle réfléchit aussi, qu'au soir, elle aurait peut-être l'occasion de rencontrer un jeune homme auquel elle pensait beaucoup comme futur mari.

Lahimainty, un garçon à la taille haute et à la face large, appartenait à une famille de gens des plus aisés, laborieux et habiles. Chargé plus particulièrement de travaux forestiers, en raison de sa force, il menait tous les jours une équipe de coupeurs de bois et, lorsqu'ils se rencontraient, Iasitera savait se faire charmante.

Elle calcula que, pour décider le garçon à une déclaration, il serait très astucieux de se présenter à lui chargée d'un lourd fardeau de feuilles de *ravinala* posé sur la tête. Ainsi, il admirerait son endurance. Puis, avec galanterie, il s'offrirait à porter la charge... ce qui était également d'un bon calcul.

— Pourquoi se fatiguer, lorsqu'il y a la possibilité de se faire aider ?

Avec cet espoir, elle abattit rapidement une belle besogne. Mais peu habituée à de tels efforts, elle s'arrêta au pied d'un arbre, à la lisière de la forêt, non loin d'un bosquet de fleurs odorantes auxquelles elle ne prêta pas attention. Ces fleurs, appelées « fleurs du sommeil », plongent les gens qui les respirent dans une véritable léthargie, et lorsqu'on a un peu de plomb dans la tête on se garde bien de les approcher.

Aussi, jusqu'au soir, moment où le vent tourne, la jeune fille resta là, étendue, sans mouvement.

Au-dessus d'elle, dans les branches, toutes les petites créatures invisibles de la forêt veillaient par contre et s'indignaient qu'une gamine aussi robuste, puisse, sans honte, oublier les devoirs les plus élémentaires d'une fille aimante et dévouée.

— Elle appelle cela profiter de la vie ! Ah ! quelle misère, quelle honte ! Et sa pauvre mère ? Profite-t-elle de la vie ? Toujours courbée sur le linge à laver, le feu à allumer, le riz et les brèdes(1) à cuire ? Profiter de la vie, est-ce se conduire en parasite et manger une nourriture dont on n'a pas mérité la moindre miette ! Honte ! honte ! Elle devra être punie...

Tout endormie, Iasitera n'entendit pas passer Lahimainty, qui rentrait au village, suivi de ses cousins, chantant, la cognée sur l'épaule :

— *Une fille doit aller chercher de l'eau pour son père.
Mais ne serait-elle pas plus aise d'y aller pour son mari ?
Le sentier semblerait plus court
Et la cruche de cuivre plus légère à rapporter à l'époux...*

La tradition voulait que les jeunes filles répondent alors :

— *Sans doute, j'aimerais aller chercher de l'eau
Si elle devait servir à désaltérer mon époux lorsqu'il rentrerait
Mais il faudrait que je sois mariée...
Dis-moi, ne connais-tu pas quelqu'un à qui je pourrais plaire ?
J'aimerais tant épouser un homme vaillant et beau...*

Hélas, Iasitera dormait trop profondément pour répondre. Le jeune homme, chantant en vain de sa plus belle voix, passa son chemin, bien déçu.

Les bûcherons étaient rentrés depuis longtemps, lorsque le soir tomba tout à fait. Des pigeons verts regagnaient leurs arbres accoutumés, en faisant vibrer l'air de leur vol lourd. Déjà, on entendait l'appel strident des *vouroundoulou*, ces hiboux couleur de flammes, ou le gémissement plaintif des babakoto nocturnes qui sortaient de leurs abris.

La forêt exhalait une humidité chaude, lourde de parfums et chargée des miasmes de la fièvre.

Un des petits grands-pères, malicieux, laissa tomber une branche d'orchidées sur la tête de la dormeuse, qui s'éveilla en frissonnant. Elle eut même peur, et dégagea d'un geste machinal la guirlande de feuilles pareilles à des algues aériennes d'où jaillissaient deux longues tiges chargées de fleurs blanches, si semblables à de minuscules visages moqueurs.

Au loin, vers la clairière, on entendait la retombée des piliers des ménagères frappant le riz dans les troncs creux servant de mortiers profonds. L'air maintenant se chargeait de fumée et d'odeurs appétissantes. Puis les bruits humains se turent. La nuit était venue tout à fait.

Iasitera, courbatue et frissonnante, ne pouvait se résigner à se lever. D'autre part, elle n'osait retourner au village avant la pleine nuit, car la correction promise par sa mère n'avait pas semblé paroles en l'air. Si endolorie et si inquiète, elle en oubliait sa faim. Tandis qu'elle hésitait à prendre une décision, les heures continuaient à passer et ses malaises à augmenter. Soudain, elle entendit, en haut de l'arbre au pied duquel elle était appuyée, le chant d'un oiseau inconnu.

C'était une plainte à la fois triste et mélodieuse, douce comme la voix d'une jeune fille disant des mots d'amour, passionnée et vibrante comme les accords de la *valiha*, sorte de guitare malgache taillée dans le bambou.

Ce chant sans paroles, inventé par un gosier d'oiseau, semblait même encore plus émouvant que la mélancolique lamentation des chœurs des funérailles, mieux modulé que le chant des piroguiers égrenant leurs notes au rythme des gouttes d'eau soulevées par les pagaies.

Jamais Iasitera n'avait rien entendu de pareil. Bien que fiévreuse, ennuyée et un peu honteuse de sa conduite, elle n'osait bouger. L'extase lui faisait oublier son inconfort. Même, elle retenait sa respiration, de crainte d'effrayer le miraculeux chanteur.

La lune s'était levée, inondant la futaie de sa lumière brillante et traçant, comme au pinceau, les arêtes des énormes feuilles de *ravinala*, ou délimitant les gros buissons touffus.

Un peu partout, des yeux phosphorescents s'allumaient. Tout le peuple de la forêt considérait avec reproche cette intruse, cette créature humaine qui aurait dû être depuis longtemps, avec ses pareils, dans une des cases du village.

À la crainte de la correction, s'ajoutait maintenant au cœur d'Iasitera une peur surnaturelle, tandis que la magie du chant, tout en haut sur la branche, déchirait comme le voile d'un univers où les jeunes filles n'ont que faire.

Puis, tout à coup, Iasitera se sentit envahie véritablement par la terreur. Elle se souvenait brusquement d'un conte que les vieilles du village répétaient autour du feu. Un conte auquel la jeunesse avait coutume de répondre :

— *Sornette ! Sornette !*

Et les vieilles rétorquaient :

— *Mensonge, mensonge, peut-être ?*

Mais ce n'est pas moi qui suis le menteur.

Ce conte, maintenant, Iasitera, la gorge sèche et les tempes brûlantes, s'en souvenait : c'était l'histoire de l'Oiseau d'Argent qui-chante-dans-la-Forêt.

Au temps des Ancêtres, paraît-il, de loin en loin, on l'entendait, et son chant, toujours, faisait mourir l'imprudent qui l'avait écouté après s'être attardé dans les bois.

S'accrochant aux lianes qui tombaient des basses branches, elle se souleva pour regarder s'il s'agissait vraiment de l'oiseau merveilleux, quoiqu'elle n'eût pu le reconnaître, ne l'ayant jamais vu, et pour cause.

L'être fabuleux, alors, se tut, et elle n'aperçut que deux ailes immenses, couleur de reflet de lune, disparaissant au plus profond de la forêt. Il aurait fallu, pour conjurer le sort, qu'elle chante à son tour, comme l'indiquait l'*oumbiache*, le sorcier du village, cette incantation, propre à détourner le maléfice :

— *Tu pars en vain, bel oiseau.*

Tu es peut-être enchanté ?

Mais moi, je saurai te prendre et même t'emporter

Bel oiseau, bel oiseau, je vais te manger.

Au lieu de cela, n'ayant plus dans la tête la moindre parole de conjuration mais plutôt une frayeur intense, la jeune fille, abandonnant la charge de feuilles qu'elle avait déposée, s'enfuit épouvantée. D'un trait, elle courut jusqu'à la case de ses parents.

Dans le village désert, tout semblait tranquille. La lumière de chaque foyer filtrait entre les fentes des parois de roseaux et, au-dessus des toits, une fumée bleuâtre, pareille à un brouillard odorant, se répandait dans l'air transparent de la nuit.

Toute la famille était accroupie en cercle au milieu de la case, autour de la feuille de *ravinalo* où croulait un tas de riz. La mère, penchée, s'apprêtait à découvrir la marmite pleine de *romazava*, ragoût fait d'herbes cuites et de morceaux de viande.

On paraissait ne plus s'inquiéter de l'absence de Iasitera, et la famille semblait paisible, si ce n'est réjouie. Déjà, quelquefois, la jeune fille s'était attardée au moment du repas.

Dès qu'elle eut écarté la claie servant de porte, Iasitera, debout sur le seuil, cria d'une voix rendue presque incompréhensible par la panique :

— J'ai entendu l'Oiseau d'Argent !

Son frère et sa sœur la regardèrent avec ébahissement. Tout aussi stupéfaite, la mère agita le couvercle de la marmite. La grand-mère marmottait dans son coin, en caressant du bout des doigts le dernier-

né de ses petits-fils. Seul, le père leva vers elle un menton interrogateur :

— Je ne comprends rien à ce que tu dis, fit-il alors. Parle avec lenteur et respect à tes parents, veux-tu ?

Iasitera avança d'un pas dans la case et, déjà un peu rassurée de se sentir au milieu des siens, elle se reprit :

— Mon père et ma mère ! Quel malheur ! J'ai entendu l'Oiseau d'Argent-qui-chante-dans-la-Forêt. L'oiseau dont le chant fait mourir. Et je ne veux pas mourir, je veux vivre ! VIVRE ! Vous comprenez ?

Tous, cette fois, comprenaient, même les plus jeunes, car il semblait que par la porte entrouverte un souffle de terreur venu de la forêt entraît et soufflait sur les flammes du foyer qui se mirent à vaciller étrangement. Les cendres voltigèrent et se déposèrent sur le riz... signe funeste pour la prochaine récolte.

Jeunes et vieux regardaient au-delà de la porte, derrière Iasitera en larmes, comme si les Êtres de la Forêt se cachaient près du seuil.

La première, en raison de son âge, la *nenibé*, l'aïeule, s'écria :

— Ô Iasitera ! Pourquoi t'es-tu attardée dans la forêt, au lieu de rester près de nous, à aider ta pauvre mère qui s'épuise avec sa maisonnée ? Moi qui suis vieille et faible, je ne puis que bercer le dernier-né. C'est bien ta faute si tu as entendu l'Oiseau d'Argent, car tu n'avais pas à vagabonder loin de nous. Qui l'a entendu doit mourir avant la fin de la sixième lune. Ni les charmes les plus puissants, les *oudy*, apportés par nos sorciers du pays Antaimourou, ni les *fanafody*, que les Européens, les *vazahs*, appellent les médicaments, ne seront assez efficaces pour te sauver.

« Ah ! C'est cela que tu appelais VIVRE, petite inconsciente, au point d'aller te perdre et d'attendre sous l'arbre où l'Oiseau d'Argent guette ses victimes ? Tu as mal fait, tout au long de ta courte vie, et tu nous plonges dans la peine. »

Et les frères et les sœurs et le père et la mère, en larmes, ne savaient que répéter à leur tour :

— *Adray ! Adray !* Pourquoi as-tu été sous l'arbre où attend l'Oiseau d'Argent ? Tu fus ingrate et futile, et les petits grands-pères l'ont su et ils ont voulu te punir. Tu as encouru aussi la colère des Êtres Invisibles et personne n'y pourra rien. *Adray ! Adray !*

Et Iasitera, qui voulait tant profiter de la vie, ne savait plus que pleurer comme les siens, se croyant déjà morte, d'une mort si prématurée.

Se faisant tout humble, elle d'habitude tellement arrogante, elle se glissa au milieu du cercle familial jusqu'à sa place habituelle devant le tas de riz couvert de cendres et qui refroidissait.

Mais le repas semblait bien oublié. Pas un ne tendait la main vers la nourriture, contemplant avec stupeur cette belle fille qui était allée au-

devant de son malheur.

La plus petite sœur lui prit la main et s'écria avec frayeur, cette innocente :

— Oh ! comme tu es brûlante ! Déjà, déjà, tu es malade ! Pauvre, pauvre de toi !

Et elle se mit à sangloter éperdument.

Finalement, le père se leva et alla chercher les vieux du village. Il y eut de longs discours. Chacun racontait avec forces détails tout ce qu'il savait sur l'Oiseau d'Argent.

À la vérité, personne n'avait entendu son chant. La dernière victime de la même imprudence était Rasahouly, femme du doyen Rabehevitra... Cela faisait plusieurs générations, déjà !

Ce vieux vivait encore, mais il ne sortait guère de sa case, impotent, aveugle et radoteur. Pourtant, on alla le réveiller et, avec patience, on parvint à lui faire raconter comment son épouse était morte, après qu'elle se fut perdue dans la forêt et endormie sous l'arbre élu par l'Oiseau d'Argent. De ce discours embrouillé, on retint un grand sentiment de peur.

Dans les jours qui suivirent, le village ne fut occupé que par l'événement. Pas un des jeunes gens qui faisaient d'habitude la cour à la jeune fille ne se présenta pour demander de ses nouvelles. Même Lahimainty, le robuste garçon, s'arrangea pour ne pas passer devant chez elle, ni même aller chercher du bois, et l'on brûla les réserves mises de côté pour la saison des pluies.

Iasitera, elle qui ne pensait jadis qu'à vivre de la façon la plus agréable, restait étendue dans un coin de la case, la tête couverte de son *lamba*, la pièce d'étoffe qui sert de vêtement, prostrée dans un rêve éveillé, hantée par l'idée fixe de sa mort proche.

De plus en plus fiévreuse, elle ne pouvait désormais s'alimenter et elle refusait même les décoctions que sa grand-mère lui tendait d'un air navré, pour les jeter ensuite, derrière la case.

La nuit seulement, la jeune fille se risquait à sortir. Mais il fallait qu'il fit bien sombre, car dès qu'elle apparaissait, on n'osait plus parler en sa présence. Depuis son équipée, du reste, chants et rires avaient disparu du village. Les enfants se sauvaient en sa présence. Même, poulets et porcs l'évitaient comme la peste. On aurait dit qu'ils savaient, eux aussi.

Elle qui voulait tant vivre et si bien, elle était déjà comme morte. Elle n'était plus ni la fille de ses parents, ni la sœur de ses frères, ni l'amie de ses amis, ni l'objet de l'admiration de son prétendant.

Mal coiffée, maigre, brûlante de fièvre et marmonnant des mots sans suite, elle faisait partie des *adaladal*, les idiots des villages qui gesticulent sans savoir pourquoi et qu'on n'écoute ni ne regarde.

Un soir, frissonnant plus que d'habitude, elle eut l'impression que

l'air lui manquait. Alors, elle sortit de la case familiale, traversant le village endormi, sur lequel veillait la lune débonnaire.

Ses pas, machinaux, la portèrent vers la lisière de la forêt. On entendait le cri plaintif des lémuriens nocturnes et il lui sembla que cette plainte lui était destinée.

Sur le poteau d'offrandes aux esprits des défunts se tenait un petit *aye-aye*, le minuscule maki des bambous que la lune éclairait de face. Il la considérait de ses grands yeux ronds au singulier éclat jaune. Sa longue queue fauve battait l'air, avec impatience, et il suçait son pouce, comme un petit enfant.

Tellement triste, Iasitera tendit les bras vers l'animal, avec le désir de le caresser. La petite bête se mit à pousser des gémissements, avant de s'enfuir vers le couvert des arbres.

Peu de temps après, elle perçut encore cette plainte douloureuse qui était comme un appel. Mais les jambes lui manquant, elle se laissa tomber sur l'herbe où on la retrouva au matin.

Pendant quelques jours, la fièvre la reprit, puis parut décroître. Son oncle, saisi de pitié, imagina de l'emmener avec lui à la pêche, pensant que la fraîcheur de l'eau calmerait les brûlures de ce pauvre corps décharné.

Étendue dans la pirogue, elle laissait son regard errer dans les profondeurs du fleuve Mangourou. Il semblait que, tout en bas, flottaient paresseusement de grandes formes blanches, des remous ou des courants que les Malgaches prenaient pour la robe des Filles des Eaux, les *Zazavavindranou*.

On dit que ces ondines entraînent dans leurs mystérieuses demeures les piroguiers ou les pêcheurs imprudents qu'on ne revoit alors plus jamais.

Iasitera se sentait tellement fiévreuse qu'elle avait envie de se glisser dans la fraîcheur de l'onde, pour devenir elle aussi une *Zazavavindranou*. Son oncle lui tournait le dos, occupé à ramener sa nasse...

Mais au moment où elle se penchait, elle entendit comme le vent qui parlait dans les feuilles des arbres, sur la berge. La forêt finissait là, les pieds dans l'eau. Alors Iasitera ressentit une nouvelle envie irrésistible, celle d'entendre encore une fois le chant de l'Oiseau d'Argent. Qu'importait qu'il fût néfaste ? Le mal était déjà fait, elle ne risquait plus grand-chose, n'est-ce pas ?

Il s'était écoulé déjà plus de cinq lunes depuis l'étrange soir. Au fur et à mesure que la journée s'écoulait, le désir d'entendre encore la chanson surnaturelle devint une obsession.

Au crépuscule, Iasitera quitta la case familiale, sans que personne osât la retenir. Elle s'enfonça dans la forêt, qui s'animait peu à peu de la vie nocturne. Elle reconnut l'arbre où elle avait écouté la voix de

l'oiseau. Elle resta là une partie de la nuit, si fiévreuse qu'elle ne sentait pas la fraîcheur du sous-bois. Mais elle n'entendit jamais rien d'autre que le couinement des *babakoutous* ou la stridence de l'appel des hiboux, *vouroundoulou*, ou le frôlement d'un reptile dans l'herbe.

Soir après soir, elle revint. L'oiseau, sa triste mission accomplie, avait-il déserté la forêt ? Avait-il même jamais existé ?

Lorsque se leva la dernière lune, au sixième mois, presque avant que l'aube pâle ne se glisse entre les futaies, elle allait finalement s'assoupir dans orchidées défleuries et déjà fétides.

Le vent des petites heures commençait à faire palpiter les feuilles. Brûlante de fièvre, Iasitera grelottait sous son *lamba*. À ses oreilles tintaient comme des clochettes cristallines. Le sang battait à ses tempes, pareil au roulement des *langourounes*, les tam-tams malgaches.

Pour rester éveillée, elle fixait la lune entre les deux plus basses branches. Alors, il lui parut que les deux pointes du croissant lumineux s'abaissaient et s'agitaient doucement, pareilles à des ailes en mouvement.

L'astre d'argent, devenu grand oiseau, descendit lentement vers elle. Il y eut le froufrou d'un vol. L'arbre frémit comme un animal dompté... La forêt se tut.

Puis s'éleva la chanson inoubliable...

Cette nuit-là, les parents, plus inquiets que d'habitude, car mus sans doute par un pressentiment, s'étaient mis à sa recherche, encadrés par les habitants du village.

Depuis bien des jours, brisés par le chagrin, ils avaient pardonné l'insolence et la paresse de leur fille. Leur inquiétude, partagée par tous les voisins, se montrait bien plus forte que la crainte inspirée par la forêt nocturne.

Lahimainty, marchant à grandes enjambées, fut le premier à parvenir sous l'arbre où il aperçut un maki d'assez grande taille, un des petits grands-pères de la forêt, montant la garde devant une forme étendue. L'animal poussait des gémissements et parut abandonner à regret la gisante, lorsque le jeune homme se pencha sur elle.

Iasitera vivait encore. On la transporta dans sa case. Au moment où, derrière le grand manguier, se cacha la dernière lune du mois *Adaourou*, un dernier souffle s'échappa de la poitrine de celle qui avait voulu vivre, celle qui avait perdu la vie à écouter l'Oiseau d'Argent-qui-chante-dans-la-Forêt.

Conte, conte, sornette ?

Ce n'est pas moi qui suis le menteur.

Ce sont les Anciens.

Voici ce que l'on raconte à Madagascar...



LES AVENTURES DU BAOBAB, L'ARBRE ÉLÉPHANT



ORSQUE je me promène en Afrique, j'aime beaucoup rencontrer sur mon chemin cet arbre un peu phénomène que nous autres, Européens, appelons le baobab.

Peut-être avez-vous eu, vous aussi, la chance de voyager ? Ou alors, vous l'aurez, le monde est si petit à présent. Ou bien, n'avez-vous pas manqué d'admirer cet arbre sur des photos ou dans des films pour faire, sûrement, la même réflexion que moi :

— Ce seigneur végétal de la brousse ressemble à un éléphant. Même allure majestueuse et sereine. Bien sûr, l'arbre est beaucoup plus haut que l'animal. Une dizaine de mètres au moins. Mais son tronc grisâtre, à la fois ridé et lisse, fait penser au corps du pachyderme.

Pour son aspect encore plus tranquille et solide que celui des autres arbres, on éprouve envers lui un grand respect. Mes amis sénégalais l'affectionnent particulièrement.

Sa frondaison, un peu éparse comme les poils de l'éléphant, s'étend sur une vaste couronne de vingt-cinq à trente mètres de large, au-dessus d'un pied massif pouvant atteindre plus de vingt mètres de diamètre. Et lorsque le soleil tape, comme il sait le faire là-bas, le voyageur se réjouit de pouvoir y établir à l'aise son campement.

J'avais lu dans le dictionnaire que mon arbre-éléphant portait le nom scientifique d'*Adamsonia*, en souvenir d'Adamson, un naturaliste aixois, qui fut le premier au XVIII^e siècle à classer les espèces végétales. Et le dictionnaire qui, pourtant, devrait tout savoir, affirme que le nom de « baobab » est un vocable sénégalais.

Quel menteur, ce dictionnaire ! Allez parler du baobab à un paysan

sénégalais. Il vous regardera de ses yeux ronds et, avec la grande politesse qui caractérise mes amis africains, il vous expliquera, en souriant, qu'il s'agit là d'une légende « toubab » (européenne). Au Sénégal, qu'on soit Ouolof ou Sérère, on ne désigne jamais le seigneur arbre que par son état-civil d'origine, *Gouye*.

Mais enfin, comme il est des légendes aussi tenaces que les supercheries, pour vous raconter tout ce qui court sur ce magnifique végétal de l'autre côté des Tropiques, j'emploierai le mot de baobab et j'en demande pardon à Son Excellence. Elle est bien au-dessus de toutes ces mesquineries.

Car le baobab, puisqu'il faut l'appeler ainsi, est un arbre généreux.

Je vous disais que les Africains l'apprécient beaucoup. Il leur rend de grands services. Bien que son bois très tendre ne vaille pas grand-chose pour le chauffage, à moins d'urgence, et bien qu'il soit aussi trop spongieux pour être travaillé en ébénisterie, on utilise sa cendre comme *mordant* nécessaire aux teintures à l'indigo naturel. Cet indigo, nous l'admirons dans les impressions des tissus de pagnes, désormais à la mode pour les costumes d'été. Avec la cendre, également, on confectionne un savon très doux.

L'écorce sert à faire de la ficelle, des cordes, des filets et des hamacs. Qu'y a-t-il de plus utile que de la ficelle ?

La feuille séchée et pilée est employée comme condiment dans les sauces veloutées du véritable couscous. Et la fleur, ne l'oublions pas, y ajoute une saveur incomparable. Elle ressemble à celle de la mauve, puisque le baobab est une mauve géante. Mais oui !

Le fruit mûr et le noyau renferment une sorte de farine blanche très consommable, appréciée par des gens que la sécheresse prive de tant d'aliments.

Mais lorsque le fruit est vert, cette grosse noix oblongue renferme un liquide particulièrement frais pour lequel les voyageurs sont souvent reconnaissants. Enfin, la coque peut se transformer en bouteille. Voyez, les utilisations ne manquent pas !

Même les abeilles le savent bien, puisque les vieux troncs, pareils à des éponges, abritent toujours des essaims diligents.

À Madagascar, le baobab fait aussi partie du paysage. Et les gens du sud de l'île, les Bars, vous expliquent que son invention remonte au quatrième jour de la création. Exactement.

En fait, on a trouvé une solution à un problème qui ne pourrait manquer de laisser perplexe le moins curieux :

— Pourquoi le baobab a-t-il un si gros tronc et si peu de feuilles et pourquoi le bananier a-t-il de si grandes feuilles et pas de tronc ? Hein, dites-le-moi ?

Cela revient à se demander pourquoi, en ces temps-là, le Créateur, Zanahary, s'ennuyait depuis si longtemps tout seul. Au

commencement des temps, même pour un personnage aussi considérable, c'était une situation qui ne pouvait s'éterniser. Zanahary en arrivait même à se dire :

« Après tout, suis-je vraiment considérable, puisque je n'ai personne avec qui me mesurer ? Il me semble que je devrais créer des points de comparaison et puis, tant qu'à faire, quelqu'un qui pourrait alors constater ensuite ma puissance, la faire savoir et surtout m'en remercier. Un conteur, par exemple ? Être apprécié, voire aimé, quel merveilleux remède contre l'ennui ! »

(En fait, je crois que l'ennui, par la force des choses, fut créé avant même la création. Voilà un problème à soumettre aux philosophes, qui doivent être fatigués de leurs éternels sujets de conversation. Ils ne sont même pas arrivés à décider qui commença : l'œuf ou la poule ?)

Finalement, le grand Zanahary, qui s'ennuyait si seul, entreprit ainsi la Création pour se distraire. N'ayant pas encore l'habitude de telles occupations, il ne pouvait prévoir à l'avance tout le travail dans lequel il allait se lancer.

« Je commencerai par faire le ciel, parce que c'est là que j'habiterai, se dit-il tout d'abord. Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Il y mit beaucoup de soins et cela lui prit toute la journée jusqu'à ce qu'il s'endorme, sans même s'en apercevoir, tant il était épuisé.

Le lendemain, oui le lendemain, il fit l'eau, la terre et, par-dessus, une chose sans consistance, ni visibilité, pour laquelle il fut d'abord embarrassé.

— Appelons cela l'air et n'en parlons plus.

Mais la journée paraissait bien avancée et c'était la deuxième. Aussi partit-il se coucher. Le lendemain, oui, le lendemain, troisième matin, il réfléchit qu'il y aurait avantage à éclairer l'univers. Le jour, pour travailler, il accrocha le soleil au firmament. La nuit, pour retrouver son lit, il improvisa la lune et les étoiles, en les disposant selon de très jolis dessins. Mais quel travail ! Pris à son jeu, il jeta sous la voûte céleste des millions de points d'or et il ne s'en lassa que lorsque ses forces le trahirent.

Alors, le lendemain suivant, frais et dispos, il entreprit les plantes et les arbres avec des branches et des feuilles et des troncs, car la Terre, par rapport au ciel si bien décoré, faisait vraiment très triste figure.

Des feuilles, il en fallait plus encore que d'étoiles ! Zanahary, dès la fin de la matinée, en eut les bras coupés. Il s'assit sur une haute montagne, réalisant combien il était fatigant de toujours travailler debout.

— On est bien mieux assis qu'à se pencher, n'est-ce pas, mes amis ?

Assis sur sa montagne, Zanahary prenait de la terre et un peu d'eau entre ses pieds et l'écrasait dans ses mains. Il pétrissait cette pâte

jusqu'à en faire des sortes de galettes fines, bien aplaties, qu'il disposait à sécher au soleil autour de lui. Et le jaune du soleil et le bleu du ciel se mélangeaient comme en une palette, teignaient les petits chefs-d'œuvre de la plus ravissante des couleurs vertes.

Quand il jugea la quantité de verdure suffisante, il lui resta encore un gros morceau d'argile. Machinalement, il la roula entre ses mains pour en faire des bâtons, des petits et des gros, qu'il rangea derrière lui, à l'ombre. Faute de lumière – mais point de chaleur – ces boudins durcirent et devinrent brunâtres.

Ainsi s'alignaient les troncs d'arbres, des petits et des gros, selon l'inspiration. Mais pendant qu'il roulait la terre entre les mains, Zanahary vit que les feuilles séchaient beaucoup plus vite que les troncs ne durcissaient.

Et même, l'air tout neuf de l'avant-veille, s'amusait à faire voler les choses vertes en tous sens, du nord au sud, de l'est à l'ouest. Zanahary, très fâché d'un tel manque de coopération, gronda très fort l'air qui se cabra, étonné. Woof ! Cela fit un grand méli-mélo de feuilles.

— Pour te punir, dit-il au tourbillon, je t'appellerai le Vent et jamais plus tu ne seras en repos. Maintenant, file souffler sur la mer et laisse-moi tranquille. Tu auras beau faire des vagues, tu n'en viendras pas à bout.

Et zou ! le vent fila sans demander son reste.

Alors, Zanahary, en soupirant – et cela devint la brise –, entreprit de classer les feuilles par dimensions. Les grandes sur les grandes, les petites avec les petites. Les douze plus vastes furent mises de côté, en attendant de choisir le tronc qui conviendrait à un tel arbre.

Cela fait, il reprit la terre, qu'il mouilla à nouveau pour terminer les fûts. Mais la matière première commençait à manquer, tant il en avait gaspillé pour le feuillage.

Tandis qu'il se grattait la tête, pour mieux élucider ce problème, il ne s'aperçut pas que derrière son dos, le vent était revenu, lassé de jouer avec l'eau, l'eau qui mouille et ne se fatigue jamais.

Alors, pour se venger, woof ! le vent, prenant une grande inspiration, expédia le plus joli tas de feuilles, des longues et minces, sur la mer. Les vagues s'en emparèrent, les cachant vite dans les profondeurs où elles devinrent algues et varechs.

Pauvre Zanahary ! Il ne s'aperçut même pas de cette disparition. Certaines feuilles, plus larges et plus dures, restèrent à flotter à la surface des lacs tranquilles, puis elles prirent racines et devinrent lotus et nénuphars. À quoi auraient pu servir des troncs, pour ces indépendantes ?

Le vent, enhardi par le succès de ses premières bêtises, souffla sur un nouveau tas de feuilles. Elles se plaquèrent sur les rochers, devenant lierre et plantes grimpantes.

Machinalement alors, Zanahary donna une gifle à son tour-menteur, sans cependant interrompre sa besogne. Le vent tournait autour de lui et le dieu, agacé, rassembla encore une poignée de feuillage, qu'il tressa comme une corde. Cette liane musela un temps le vent. Il s'en montra si vexé qu'il parut se le tenir pour dit. Et Zanahary, pour bien montrer son mépris envers un ennemi aussi mesquin, cracha derrière son dos.

La salive, sans qu'il y prit garde, tomba sur le paquet des plus belles feuilles liées ensemble et cette humidité fit naître des racines tandis que, lentement, le bouquet se mettait debout et se fichait en terre.

Le vent aurait bien voulu signaler le miracle, mais muselé par les lianes et surtout humilié, il préféra finalement garder le silence.

Pendant ce temps, le dieu, dont il faut louer l'imagination, entreprenait de fixer des branches aux troncs. Lorsqu'il en eut ainsi appareillé une certaine quantité, il se sentit bientôt très las.

Il s'allongea au pied de la montagne pour faire une petite sieste.

— Pour se reposer, on est bien mieux couché qu'assis, n'est-ce pas mes amis ?

Une douleur de fatigue lui tirait le dos et sa tête pesante supportait avec peine la dureté du sol. Alors, le dieu, cherchant à tâtons le plus épais des troncs d'arbre, le souhaita bien tendre et, s'en faisant comme un oreiller, posa sur lui sa nuque et s'endormit...

Lorsqu'il se réveilla, le soleil commençait à descendre sur l'horizon. Le travail n'avait guère avancé. Vite, vite, Zanahary rassembla les feuilles menues qu'il fixa aux plus minces des troncs, aux plus flexibles des branches, en les enfonçant dans un trou creusé de l'angle de son petit doigt.

Les feuilles un peu plus larges trouvèrent place sur des branches un peu plus solides, les feuilles moyennes sur les branches moyennes, tandis qu'il se servait au fur et à mesure de chacun de ses doigts.

Puis, pour ne pas s'encombrer, étendant le bras, il piquait ses œuvres dans la campagne. Bientôt, la terre se couvrit de plantes et de buissons. Enfin, lorsqu'il ne resta plus que des feuilles de belles tailles, Zanahary récupéra des troncs dignes d'elles où il avait adapté des branches.

La forêt, ainsi constituée, faisait un effet magnifique dont le dieu ne se montra pas peu fier.

Finalement, il ne resta que l'énorme tronc, où il avait appuyé la tête pour la sieste de la méridienne.

« Je vais y fixer, se dit-il, les énormes feuilles que j'avais réservées en bouquet. Ce sera un véritable chef-d'œuvre et tout le monde en parlera jusqu'à la fin des temps. »

Hélas, les feuilles, sur lesquelles il avait par mégarde craché, je vous l'ai dit, avaient pris racine depuis plusieurs heures et plus rien

maintenant, pas même la volonté d'un dieu ne pouvait les déloger.

Le gros tronc se fâcha tout net :

— Comment, Zanahary, as-tu pu te montrer aussi inconséquent ? cria-t-il. Tous les arbres, même les plus minables auront donc des feuilles, et moi, le géant je m'en verrai privé ? Moi qui ai soutenu ta tête douloureuse pendant ton sommeil, me verrai-je aussi mal récompensé ? Il me faut des feuilles, Zanahary ! Oui, il le faut ! Est-ce ma faute si tu ne fais pas attention et si tu craches comme un malpropre, toi, le premier des dieux, qui devrais donner l'exemple de la civilité ?

Zanahary, au fond, se sentait terriblement honteux. Honteux de son étourderie et de son impolitesse. Le nez baissé, il cherchait comment réparer cette double bêtise. Il tapait du pied avec impatience, lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait, oui il y avait, collées à sa semelle, quelques feuilles minusculettes ayant échappé au recensement !

— Peu importe la taille des feuilles, dit-il au grand tronc. Elles témoignent d'une fausse vanité. C'est de ton corps et de tes branches que tu dois être fier, comme de m'avoir servi d'oreiller. Ta frondaison sera modeste, mais protecteur du sommeil divin, tu resteras le plus beau des arbres et le plus respecté.

— Je serai le roi des arbres et le plus aimé ! cria le tronc. Et ces grandes imbéciles de feuilles qui ont pris racine sans permission seront punies. Elles n'auront pas de bois. Tant pis pour elles !

Les grandes feuilles s'agitèrent avec emportement.

— Nous ne sommes pas des imbéciles et nous interdisons qu'on le dise, car nées de la salive d'un dieu. Nous, arbre aux plus grandes feuilles, même sans bois, nous serons roi aussi.

Zanahary n'arrivait pas à faire taire la dispute. Il s'endormit, lassé. Son sommeil devint si profond qu'il n'entendit pas les grandes feuilles crier toutes à la fois :

— Qu'il est ridicule, celui-là, avec cette verdure minable sur un tronc mou comme un oreiller ! Ridicule ! ridicule !

— C'est vous qui êtes grotesques, feuilles qui avez oublié vos branches. Un arbre, vous ? Ha ! ha ! ha !

— L'entendez-vous, ce lourdaud ? Il vaut mieux, lorsqu'on veut se faire passer pour un arbre, avoir de trop grandes feuilles que de mesquines récupérations. Jamais belle couronne ne diminuera un roi. Et sous ce soleil, il vaut mieux trop de cheveux que d'être chauve... Ou alors on devient fou... Ha ! ha ! ha ! Le ridicule. Ridicule !

Le grand tronc, absolument furieux, hurlait encore plus fort que les feuilles. D'ailleurs, celles-ci riaient tellement qu'elles en perdaient la voix.

— Jamais je ne serai ridicule, car je suis le plus fort. C'est vous qui êtes des imbéciles, et tout le monde rira en cherchant votre tronc qui

n'existe pas. Vous aurez tellement honte que vous voudrez vous cacher et ne le pourrez pas, plumet grotesque ! Car sous les quolibets, il vaut mieux avoir des jambes qu'une tête encombrante.

Le vent, ficelé dans les lianes, commençait à trouver cela intéressant. Comme il riait de la dispute, cela fit un courant d'air et les feuilles liées se mirent à bouger toutes ensemble. Ravies du manège, elles crièrent :

— Hé, gros lourdaud, fais-en de même ! Nous, on peut bouger. On vit ! on s'amuse ! Fais-en autant, bâton enflé ! Tu ne peux même pas remuer les feuilles, car tu n'en as pas, ou si peu, que tu as peur de perdre cette douzaine. Tronc sans feuilles ! Ha ! ha ! ha ! D'abord, es-tu un tronc ou un oreiller, puisque le dieu, sans égard pour toi, s'est rendormi, et qu'il te trouve juste assez bon pour supporter le poids de sa nuque ?

Justement ! hurla le tronc géant. Je suis si gros, si beau, si doux, que Zanahary ne peut se passer de moi.

Mais cette dispute faisait tant de bruit que Zanahary se réveilla. Furieux et, prenant à partie les deux antagonistes, il ne mâcha pas ses mots :

— Ah ! je suis bien récompensé de mon travail. Pas plutôt vous voilà faits, que vous vous disputez. Fichez-moi la paix, végétaux ingrats. Fichez-moi la paix ou je vous coupe en morceaux pour vous jeter au feu.

— Ah ! non, criaient les rivaux. Ô Grand Zanahary, nous te demandons pardon. Ne nous brûle pas !

Zanahary, au fond, ne ressentait nulle envie de brûler ce qu'il avait eu tant de mal à fabriquer. Du reste, il n'avait pas encore inventé le feu ! Au bout d'un moment de silence sévère, il reprit :

— Toi, le plus gros tronc, on t'appellera Baobab. Mais comme tu es vaniteux, ton gros tronc sera mou, pareil à un oreiller. Tant pis pour toi ! Vous les grandes feuilles, on vous appellera Bananier. Mais comme vous êtes orgueilleuses, le vent vous déchirera en lamelles, et jamais elles ne seront réparées.

Le vent, à qui pourtant le dieu n'avait pas permis de prendre la parole, s'agita dans les lianes pour protester :

— Ô Zanahary, cria-t-il à son tour. Que t'ai-je fait pour que tu ne me confies que des travaux idiots ? J'ai perdu ma journée à souffler sur l'eau qui m'a craché dessus. Les vagues sont incapables de garder la moindre forme. Cela rime à quoi ? Et maintenant je dois déchiqueter des feuilles ? Occupe-t'en toi-même après tout ! Je ne suis au service de personne.

Alors, Zanahary s'adressa au vent d'un ton sans réplique :

— Toi que j'ai tiré du néant, tu n'as pas à discuter mes décisions. Seulement à exécuter ce que je t'ordonne. Pour te punir, tu ne

souffleras pas tous les jours, mais seulement quand je te le dirai. Tant pis pour toi, si cela te vexe. De plus, tu as envoyé des feuilles dans l'eau et sur les murs. Maintenant, je le sais. Elles manquent à mon inventaire. Elles ont pris racine sans ma permission. Elles y resteront. Tant pis pour elles si cela les vexe. Je te délîe des lianes pour que tu ailles t'expliquer avec elles. Adieu et ne reviens que lorsque je t'appelle. Maintenant, j'ai vraiment sommeil, car vous m'ennuyez. Je n'ai pas perdu ma journée et mes forces pour que vous réclamiez tout le temps. Fichez-moi la paix. Vous resterez tous comme vous êtes et vous ferez ce que je dis. Tant pis pour vous si cela vous vexe... Bonsoir !

Et il s'allongea contre la montagne, car il était bien fatigué, en vérité, le dieu Zanahary. Fatigué de son travail colossal, fatigué de tant d'ingratitude et de si oiseuses discussions.

Le vent, prenant son essor, fila vers l'eau qu'il creusa de son souffle, afin de libérer les algues. Mais celles-ci avaient pris racine et ne pouvaient plus bouger de la vase.

Aussi, quand Zanahary se réveilla, pour les récompenser, permit-il que leurs spores aillent se répandre au loin, portées par le courant.

Le vent grognait et le dieu commençait vraiment à perdre patience.

— Tu feras toujours autant de bruit pour rien, déclara-t-il.

Et tu passeras ta vie à remuer l'eau et les feuilles. Tout à l'heure, lorsque j'aurai créé les hommes, tu recevras une autre punition. Ils te feront travailler à pousser les bateaux sur la mer.

Voici donc l'histoire du baobab et du palmier. Si vous l'avez bien écoutée, vous savez maintenant pourquoi le baobab a le plus gros tronc et les plus petites feuilles. Pourquoi le bananier a les plus grandes feuilles et pas de tronc. Pourquoi l'air, quand il s'agite, prend le nom de vent. Pourquoi le tronc du baobab est si mou qu'il n'est bon à rien. Pourquoi les feuilles du bananier se déchirent en lamelles. Pourquoi l'air remue toujours l'eau et pousse les bateaux et pourquoi le vent souffle par moments. Et pourquoi les algues meurent lorsqu'elles sortent de l'eau et pourquoi elles n'ont pas de tronc. Vous savez, en vérité, beaucoup de choses...

Voici finie l'histoire que je vous ai promise, mais je n'ai fait que répéter ce qu'on m'a dit.

Maintenant, il faut qu'un autre parle du baobab, car mon histoire est terminée et, comme Zanahary, je me sens très fatiguée...

*

L'autre histoire du baobab, c'est mon ami Mansour qui me l'a racontée, pour que je vous la dise plus tard, à mon tour.

Mansour est sénégalais. Aussi, lorsqu'il parle de l'éléphant des arbres, il le nomme Gouÿe, ainsi qu'il se doit. Mais de peur de nous embrouiller, je continuerai à employer le terme de baobab auquel, nous autres, braves Européens, nous sommes habitués.

J'espère que Mansour ne m'en voudra pas. Il est ingénieur agronome et il connaît bien les arbres, surtout ceux de son pays, mais il est resté plein d'indulgence pour les humains.

Voici l'histoire qu'il a narrée, comme nous prenions le frais, assis sous le baobab, au milieu de la place de son village.

Un jour, figurez-vous, un roi avait une fille qu'on pouvait sans flatterie considérer comme la plus belle du pays. Des bords du Niger à ceux du Sénégal, ce n'était qu'un cri d'admiration, lorsqu'on l'évoquait. Et le roi dut charger l'un de ses ministres de s'occuper uniquement de toutes les demandes en mariage, que, du plus puissant au plus humble, ses sujets lui adressaient.

Le pauvre ministre allait succomber à la tâche lorsque le roi prit enfin une décision. Des ministres, comme des candidats-gendres, on en trouve, mais peu se montrent dignes de la confiance qu'il leur faut mériter.

— Je marierai Aïda, dit-il, à celui qui traversera d'un seul coup de flèche l'énorme baobab dressé sur la place, devant mon palais. Que tous ceux qui sont assez prétentieux pour espérer la main de ma fille se rassemblent au premier matin de la prochaine lune, avec leur arc et leur flèche. Le plus fort et le plus adroit gagnera... mais je doute qu'on le reconnaisse.

En vérité, le roi aimait tellement sa fille qu'il appréhendait de la voir partir au bras d'un mari, fût-il le prince le plus fortuné de la terre, le plus beau ou le plus intelligent. On a beau être roi, on est toujours un père, n'est-ce pas ?

Or, parmi les amoureux de la princesse, on ne comptait pas que des princes, mais aussi des tisserands, des forgerons, des cultivateurs, des bons-à-tout et des propres-à-rien. Même les animaux de la savane et de la forêt rêvaient de la merveilleuse créature. En ce temps-là, les bêtes parlaient et il n'était pas interdit qu'elles songent à épouser une princesse. Surtout si elles s'en montraient dignes.

Ainsi, parmi tous les animaux de la savane et de la forêt, le lièvre comptait, plus que les autres, mériter l'insigne honneur d'être remarqué.

— Je ne suis guère fort et encore bien moins riche, déclara-t-il à son père. Mais qui peut nier que je me montre le plus malin ? La malice me paraît assurément la plus grande des bénédictions. N'est-ce pas vrai, ô mon père ?

— C'est vrai, mon fils, répliqua le père-lièvre. Cependant, songe aussi que même le plus malin a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Cette sage réflexion tomba fort bien dans l'oreille de notre ami, oreille qu'il avait longue, profonde et bien orientée.

Il se gratta le museau et médita un instant le conseil paternel puis, ayant salué le vieux et remercié comme il se doit, fila dans le profond du bois prendre contact avec une créature minusculette, celle-ci lui étant redevable d'un service ancien. Lequel ? Ma foi, j'ai oublié...

Le termite, car c'était lui, s'entendant appeler, ne tarda pas à se montrer.

— Termite, mon frère, dit civilement le lièvre, tu te souviens que je t'ai accordé mon aide chaque fois que tu me le demandais ? Eh bien, à mon tour, j'aurais besoin de ton assistance.

— Avec plaisir, fit le termite, enchanté de se libérer. J'espère que cela est au moins dans mes capacités. À part de percer le bois, je ne sais rien faire.

— Justement, justement ! Je voudrais te demander de percer de part en part le gros tronc du baobab qui se dresse sur la place du village, en face du palais. Tu as le temps jusqu'à la prochaine lune. Et comme d'ici, la distance est bien longue pour un insecte de ta taille, si tu montes sur mon dos, en quelques bonds, à la nuit tombée, je t'y déposerai.

À la nuit tombée, le termite se laissa glisser de la fourrure fauve, grimpa sur l'arbre et, crac, croc et crac, se mit à l'ouvrage, sans perdre un instant. Le vent qui jouait dans les branches masquait de sa chanson le bruit ténu et nul n'y prit garde, des sentinelles qui, désormais, veillaient.

Tandis que le termite perceait, le lièvre rendit une visite à l'araignée. En lui promettant une place de choix sous la plus belle poutre de son futur palais, il obtint en à-valoir du loyer une toile superbe et épaisse qu'il roula entre ses pattes pour en faire deux bouchons. Il les dissimula dans son terrier.

La veille du fameux jour, il emporta les tampons, pria la sarigue de les enfoncer dans les ouvertures, en échange d'un nouveau marché. Puis il rentra chez lui s'habiller.

La toile d'araignée grise et poussiéreuse ne pouvait se distinguer de l'écorce et personne ne s'aperçut de sa présence.

Enfin, le matin du tournoi, tam-tams, guitares, grelots et balafons donnèrent le signal des festivités.

Ce fut d'abord le tour des humains à s'essayer, mais personne ne récolta autre chose que des quolibets. Le roi, la princesse et la cour en étaient malades de rire.

Après la sieste, la délégation des gros animaux fit son entrée.

À tout seigneur, tout honneur, l'éléphant ouvrit le ban. Planté sur ses énormes pattes de derrière, tirant de sa trompe la corde d'un arc fait du tronc d'un palmier, il parvint à peine à enfoncer dans l'arbre le

fer d'une flèche pourtant plus longue que le faîte d'une case.

Le lion, le buffle, ne se montrèrent pas plus heureux et leur fureur n'eut d'égale que l'hilarité des spectateurs.

Modestement, le lièvre s'annonça le dernier. Il avait tenu à revêtir un boubou brodé et une toque de velours rouge passementée qui lui donnait l'air d'un chef minuscule, mais parfaitement ridicule.

— Eh, dit le roi. Ce n'est pas carnaval, mon ami, et cet accoutrement, loin de t'avantager, te gênera plutôt aux entournures. De plus, si tu fermes un œil pour viser et baisses un peu l'oreille, chapeauté comme te voilà, tu n'y verras plus rien.

Le lièvre répondit avec dignité qu'il pensait plus seyant au futur gendre d'un roi de lui faire honneur par sa tenue, et qu'il n'avait pas besoin d'y voir pour viser, le sachant par cœur.

Saluant noblement le souverain, sa fille, les dignitaires, les chefs, les vieux et les féticheurs, il alla, trottinant dans sa belle robe, se placer face à l'arbre inviolé.

Nettoyant la poussière devant lui, il mit un genou en terre, sortit de sa poche son arc minuscule, déploya une flèche ingénieusement télescopique comme l'antenne du transistor qu'il avait vu chez l'épicier libanais. Il visa longuement de sous le rebord de la toque, baissa l'oreille et zoup ! lâcha la flèche.

Le dard partit en sifflant, traversa la toile d'araignée et sa pointe parut de l'autre côté en soulevant un petit nuage de poussière.

La foule en délire s'était levée. Tous hurlaient :

— Le lièvre a gagné ! Vive le prince Lièvre ! Vive le marié !

Même l'éléphant, le buffle et le premier ministre se sentaient envahis de tant d'admiration qu'ils ne protestèrent aucunement de ce caprice de la fortune.

Le roi, prenant sa fille par la main, la mena à celui qui s'était montré digne d'être son fiancé. Le soir, on donna des fêtes inoubliables et les meilleurs danseurs du pays tournèrent toute la nuit autour du baobab en agitant leurs grelots.

Des réjouissances pareilles, de nos jours, on n'en fait plus et c'est dommage. Rien que d'en parler, j'en suis fatiguée. Aussi, si vous voulez bien, je laisse la parole à un autre ami, qui vous dira comment le baobab, si l'occasion s'en présente, sait encore parler.

*

Cette histoire se passe à des kilomètres et des kilomètres de là, au milieu de cette partie de l'Afrique qu'on nomme la Haute-Volta.

Dans la brousse voltaïque, de loin en loin, un baobab dresse sa masse avantageuse. Il fait vraiment très chaud en ces parages et son

ombre offre un havre de délice au voyageur découragé.

On était à la grande saison sèche, et le petit gibier, n'ayant à se mettre sous la dent qu'herbes rares et dures, préférait se blottir au plus profond des terriers, pour y dormir et rêver des repas plantureux de la bonne saison. Qui dort dîne, n'est-ce pas ?

Or, l'hyène, se jugeant beaucoup trop fière pour aller cacher sa misère au fond de quelque trou – même assez gros pour elle –, arpentait mélancoliquement la plaine.

À la rage du soleil, elle tournait en rond entre les maigres buissons, allait, venait, reniflait en vain l'odeur éventuelle de quelques troupeaux d'antilopes invisibles et cette quête stérile la rendait furieuse.

En fait, l'hyène est un animal perpétuellement furieux. Même en période de vaches grasses, elle n'arrête pas de se plaindre – ne serait-ce que d'indigestion.

Et ce jour-là où ses entrailles et son gosier desséchés la brûlaient, elle grognait plus que de coutume. À juste raison, pour une fois.

Rageante et fulminante, elle allait son chemin, le nez dans la poussière, lorsque bang ! elle tapa du museau contre une masse solide qui ne dégageait pas la moindre odeur de viande appétissante.

Ayant retrouvé ses esprits, elle leva ses yeux pleins de larmes et vit, en face d'elle, un arbre plus haut et plus grand que la tour de la mosquée de Bobo-Dioulasso, tour qu'elle connaissait de loin et dont, Dieu garde ! elle se serait bien abstenue d'approcher.

Cette tour de la brousse, au contraire d'une construction humaine, était un arbre, le plus énorme qu'on ait vu dans ces parages.

S'il n'avait pas été immobile et sans odeur, l'hyène l'aurait presque pris pour un éléphant.

— Un éléphant ? Que dis-je ? Une pile d'éléphants, une pyramide éléphanterque. Un monstre d'arbre !

Et ce monstre d'arbre, à l'écorce grise et soyeuse comme la peau de l'animal, portait sur son tronc de si curieuses rides qu'on aurait dit qu'un visage s'y dessinait.

Oui, un visage avec deux gros yeux, cicatrices de branches disparues, comme un nez écrasé, comme une bouche largement ouverte, telle la gueule de l'hippopotame ! La face étrange regardait l'hyène éberluée, sans que pourtant rien dans la masse végétale n'indique le moindre frémissement de vie.

L'hyène et le baobab se dévisagèrent, aussi pétrifiés l'un que l'autre. L'hyène, la première, réagit et poussa un grognement de désapprobation. Grrr !

Alors, de la gueule d'écorce béante sortit un véritable rugissement :

— Ouaou ! Oua ourrrh !

Jamais le lion, ni l'hippo, ni le chacal n'auraient pu donner autant

de la voix. L'hyène, accrochée à ses quatre pattes écartées, sentit son arrière-train fléchir sous elle et, se demandant si elle n'avait pas la berlue – car au fond elle est plus courageuse qu'on veut bien le dire –, tenta de recommencer l'expérience :

— Grrr !

De la gueule béante, un nouveau rugissement s'exhala :

— Raoou !

L'hyène, cette sotte, constata d'une voix qui se voulait ferme :

— Tiens, un arbre qui parle !

À peine avait-elle prononcé ces paroles, que pim ! elle reçut un grand coup sur la tête et tomba, évanouie, entre les racines.

Lorsqu'elle reprit ses sens, le soleil était près de disparaître, cernant de pourpre une grosse termitière, vers l'ouest. En fait, le crâne de l'hyène lui faisait encore si mal, qu'il lui semblait que tout l'univers baignait dans le sang.

Le vent du crépuscule commençait à caresser la savane, et cela lui fit du bien. Elle se dressa péniblement sur ses pattes et, regardant autour d'elle, reconnut les lieux et surtout l'arbre, dont maintenant une branche basse traînait. Peut-être celle à laquelle elle était redevable de la gifle ?

Une sorte de plainte, plus douce mais plus terrifiante que le rugissement qu'elle avait d'abord entendu, montait du baobab et ce souffle, mêlé à la brise vespérale, semblait faire frissonner la campagne de terreur. Les feuilles dérisoires de l'arbre s'entrechoquaient presque autant que les dents de l'hyène, par ailleurs paralysée de frousse.

La branche, alors, se mit en mouvement, et telle un bras, passa sous le corps grelottant de l'animal pour l'approcher de la gueule d'écorce que l'obscurité naissante rendait d'autant plus sombre et effrayante encore.

— Ne me mange pas, supplia la pauvre voyageuse ! J'ai eu si faim que je n'ai que poils et os, et ma pauvre mère qui m'attend ne s'en remettra jamais. Pitié ! Pitié !

À cette supplication, en fait une de ces sornettes dont les hyènes sont coutumières, une voix caverneuse répondit sévèrement :

— Eh bien, te voilà réveillée, ô hyène stupide, car déjà, tu dé bites la première bêtise qui te passe par la tête. Jeune menteuse, écoute-moi, et rappelle-toi toujours ce que je vais te dire, car cela est la vérité. Sache que tout animal qui passe près de moi. et se permet de dire « un arbre qui parle », tombe mort à l'instant même. J'en ai bien le droit après tout, et nul n'a osé m'en faire réflexion. Mais tu es si minable et si inconséquente que j'ai bien voulu te pardonner. File, et si un jour, un mauvais vent te pousse en ces parages, souviens-toi, cervelle creuse, que je suis autant doué de mémoire que de parole. Cette fois-

là, tu n'auras pas quartier.

Et la branche, desserrant son étreinte, laissa tomber l'hyène, qui en profita pour filer sans demander son reste, trop heureuse de s'en être tirée à aussi bon compte.

Bien sûr, elle rageait, car on ne peut pas se refaire le caractère. Mais rendue prudente, elle attendit d'être assez loin pour se glisser dans un buisson et y grogner à son aise.

Tout en grognant, elle frottait son nez douloureux, son estomac vide, et le bilan de cette journée lui parut encore plus désespérant que l'habitude.

Dans sa tête dolente, sa cervelle n'arrivait même pas encore à fonctionner assez bien pour trouver la solution à un problème qui devenait de plus en plus urgent : manger ! Il lui fallait manger. MANGER !

— Arbre maudit, ne savait-elle que se répéter. Par ta faute, j'ai perdu ma journée, car les antilopes ont déjà passé, les rats vont devenir invisibles et les perdrix sont couchées. Arbre maudit, tu vas me le payer !

C'est alors qu'il lui vint une idée. Oui ! une idée ! En effet, cet arbre du diable allait payer. Cet imbécile végétal qui parle est hors du sens commun, mais il lui permettrait désormais de ne plus manquer de viande fraîche et surtout de ne plus jamais se fatiguer.

Au petit matin, elle se coula entre les herbes, derrière une biche qui s'éveillait.

— Biche, biche, fit-elle d'une voix si douce que le craintif animal en fut presque émerveillé.

Puis, réalisant qu'il s'agissait de l'hyène, la gracieuse créature se mit debout sur ses pattes effilées, prête à bondir.

— Ô biche ! reprit l'hyène avec un rire triste. N'aie pas peur de moi, car j'ai fait vœu de ne plus jamais manger de chair fraîche et je viens te demander pardon si jusqu'à présent je l'ai fait. Je te demande pardon pour ta mère et ta sœur dont je me suis emparée l'autre année.

Et l'hyène de verser des larmes abondantes. À l'évocation de ces deuils, la tendre biche pleurait aussi. Il y a toujours une larme prête au coin de ses beaux yeux.

— Je te pardonne, dit-elle enfin, mais tu oublies mes tantes et mes cousines. Cela fait même tant de monde, en vérité, que je ne veux pas les énumérer.

L'hyène, maintenant, arrachait les poils de sa poitrine et frappait le sol comme pour se mortifier.

— Je te demande pardon pour tout et comme je ne possède rien à offrir en échange de ton absolution, je ne peux que te confier un secret.

— Un secret ?

— Oui, c'est un secret de famille que nous autres, hyènes, nous nous retransmettons de mère en fille. Il nous donne les pouvoirs les plus surnaturels... Bien sûr, tu n'es qu'une biche et moi une hyène, mais maintenant que nous voilà sœurs, le partage d'un tel talisman rendra notre alliance indéfectible.

La biche ne comprenait pas grand-chose à ce discours de ministre, mais le seul mot de secret la mettait en transe.

— Dis-moi, dis-moi vite de quoi il s'agit.

— Il faut me promettre de garder la révélation pour toi. Sinon le charme perdrait son effet.

La biche promit.

— Voilà, il y a à une heure d'ici, vers le levant, après la grosse termitière, un arbre que tu ne peux imaginer.

— Un arbre ! Mais je connais tous les arbres de la contrée. Rien ne m'a jamais paru étrange. Te moques-tu de moi ?

L'hyène prit l'air navré. La patte sur le cœur, elle affirma :

— Moi, me moquer de toi ? Cet arbre parle. PARLE. Tu te rends compte !

— Un arbre qui parle ? Belle fadaise ! Ah ! ma mère avait raison en disant que les hyènes sont les pires des menteu...

L'hyène se contenait avec peine.

— Ta mère... hem... dont je respecte le souvenir... ne pouvait savoir, et je te jure sur la tête de ma mère à moi, qu'il y a, à une heure d'ici, vers le levant, un arbre qui parle comme toi et moi. Mais je te le montrerai à une condition...

— Une condition ? Laquelle ? Ne vas-tu pas me manger ?

— Sotte ! Si je te mange, comment pourras-tu le voir... après ?

Elle dit « après », mais la biche, pauvre niaise, ne saisit pas la subtilité.

— Alors, cette condition ?

— La voici : lorsque tu l'apercevras, et d'assez près, tu crieras bien fort : « Tiens, voilà un arbre qui parle ! » Car ce baobab, puisqu'il faut le nommer, ne se prend pas pour n'importe qui et cela le vexe qu'on ne paraisse pas le remarquer. Si tu y manques, il te frappera de ses branches. Il m'en voudra beaucoup et tu m'auras déshonorée.

Déjà, la biche prenait le chemin indiqué. Bondissant, elle criait, en tournant la tête vers l'hyène qui, sous-alimentée, avait de la peine à la suivre.

— Vite ! vite !

Lorsqu'elles arrivèrent derrière la grosse termitière, la biche vit en effet l'arbre-éléphant, plus gros que la tour de la mosquée de Bobo-Dioulasso, cet arbre gris et ridé avec une gueule d'hippopotame et qui, en les voyant, se mit à mugir comme un bœuf.

Stupéfaite, la petite bête en incrusta ses quatre pattes dans la

poussière et s'écria :

— En effet ! Un arbre qui parle !

À peine eut-elle prononcé ces paroles que, pim ! la branche basse l'assomma de plein fouet. L'hyène, plus rapide que l'éclair, se jeta sur elle, l'emporta dans un fourré et la dévora, pantelante.

Dorénavant, la maligne qui, maintenant, ne grognait plus que de plaisir, conduisit derrière la termitière, la gazelle effarouchée et sceptique, l'agouti ou rat palmiste pourtant pas tombé de la dernière pluie, l'antilope si fière, un phacochère incrédule et de bien mauvais caractère, un girafon qui n'avait pas encore toute sa tête, un cob dont les cornes en spirales amoindrissaient l'intellect, un buffle enfin, dont personne, non personne, n'avait jamais encore osé se moquer.

Et ce matin-là, alors qu'elle trotta derrière l'ombrageux ruminant – car bien nourrie à présent, elle pouvait abattre des kilomètres, elle croisa un lièvre qui prenait le frais.

Le lièvre, comme le buffle, ne craint personne. Mais ce n'est pas pour la même raison. Plutôt que la force brutale et obtuse, il emploie la ruse, la réflexion et la finesse. Et il court aussi, très vite.

Tout en se cachant de touffe en touffe, il suivit l'hyène et le buffle qui échangeaient des propos animés, et ce dialogue lui parut de plus en plus singulier. Quel était donc ce secret qu'une hyène proposait à un buffle ? Quelle alliance malfaisante allait-il en résulter ? D'autant qu'il semblait que la brousse perdait un peu trop rapidement ses pensionnaires...

Mais même caché à bonne distance, comme il s'y obligea, notre lièvre fut encore plus étonné par l'étrange baobab. La ruse de l'hyène, par contre, ne le surprit pas. Il fut simplement saisi d'admiration en voyant cet animal minable agripper et traîner le buffle après qu'il fut convenablement assommé.

— Eh bien, voilà ! dit-il. Il n'y a plus à se gêner ! Si on laisse faire cette méchante bête, elle sera tellement gavée qu'un éléphant lui servira de hors-d'œuvre. Si je n'y mets bon ordre, elle va dépeupler la brousse tout entière. Attends un peu, ma vieille ! Et n'oublie pas que si le lièvre n'était pas né malin, le premier de tous les animaux, il aurait été mangé.

Le lendemain matin, il s'arrangea pour se trouver sur le chemin de l'hyène qui musardait. De jour en jour, on avait du reste de la peine à reconnaître en cette outre ambulante, l'animal efflanqué et geignant d'autrefois.

— Mon Dieu, comme tu es belle ! s'écria le lièvre saisi d'admiration. Tu ressembles à un hippopotame. Ma parole, tu es presque obèse !

— Oh ! minauda l'hyène, je ne jeûne qu'entre les repas et, vois-tu, le secret de ma prospérité réside en le bonheur qui habite mon cœur.

— Le bonheur ! Mais cela m'intéresse. Je fais justement des

recherches à ce sujet et j'ai bien envie de m'établir marabout sur mes vieux jours... Si toutefois, Dieu me prête assez de vie pour acquérir assez de connaissance.

— Cette connaissance, vois-tu, il suffit de la demander.

— Vraiment ? fit le lièvre. Ô hyène ! Tu m'intéresses. J'ai beau questionner et personne ne me répond. Il est vrai que les gens de cette brousse ont les idées courtes, autant que les pattes agiles.

— Je sais quelqu'un dont les idées sont à la dimension de sa taille. Il ne bouge pas et répond aimablement lorsqu'on le questionne avec politesse.

— Ça alors ! Et je l'ignorais ? Comment faire pour entrer en relation avec un tel personnage ? Est-ce l'éléphant ?

— Pfft ! l'éléphant ! Il trompe son monde et n'a qu'une petite cervelle. Non, celui dont je te parle est une sorte d'éléphant, mais un éléphant végétal, un baobab, puisqu'il faut te le dire. Mais un baobab très spécial. Conscient de sa haute intelligence, il ne consent à parler que si on admire son pouvoir.

— Un baobab qui parle ? Mais tu te moques de moi ? Vraiment, hyène, il ne faut pas exagérer. La beauté qui te pare à présent n'excuse pas la malice.

— Je n'exagère pas, et si tu veux me faire un brin de conduite, de ce pas, nous allons le visiter. Je dois, comme chaque matin, lui présenter mes civilités.

— Et il te répond ?

— Bien sûr ! Je te le jure par ma mère. Il a une bouche large comme celle d'un hippo et une voix à vous faire dresser les poils de l'échine. Mais... tu aurais peut-être peur ?..., ajouta la rusée.

— Moi ? peur ? fit le lièvre. Celui qui me terrorisera n'est pas encore né.

Le lièvre peut se montrer encore plus menteur que l'hyène, et ce n'est pas peu dire.

— Bien, concéda-t-elle. Mais il y a un rite : l'arbre, comme tous les grands savants, a ses problèmes et il ne consent à deviser que si, en le voyant, tu t'écries : « Un arbre qui parle ! ». Sinon, vexé de ton dédain, il te frappera de ses branches, et à moi-même, il en voudra. Ce que je ne saurais mériter.

Le lièvre s'assit par terre. Frottant son museau de sa patte et agitant ses longues oreilles, il répéta :

— « Voilà, voilà, un... arbre... qui... » Comme c'est bête, j'ai déjà oublié ! J'ai tellement étudié ces derniers jours que, parfois, les mots se brouillent dans ma tête. Sois gentille et répète encore une fois pour que je ne me trompe plus désormais.

— « Voilà un arbre qui parle », répéta patiemment l'hyène.

— Un arbre qui... qui ? Quoi ?

— Qui « parle » Idiot ! Vraiment pour un futur marabout, tu fais pitié.

— C'est que je suis ému. De tes révélations et de ta beauté, ma chère, dit modestement le lièvre. Mais rassure-toi, maintenant c'est bien enfoncé là et pour te convaincre, tout en cheminant, je vais le répéter.

Et pendant une heure, l'un derrière l'autre, ils trottinèrent vers la termitière, le lièvre répétant à satiété : « Voilà un arbre qui parle, un arbre qui parle, un arbre qui parle. » Tant et si bien que l'hyène s'en montra agacée.

Arrivée à la termitière, elle se tourna vers son compagnon, lui intima un silence de quelques minutes, afin que le baobab, sans flairer une complicité, ne puisse refuser le dialogue. Le lièvre, en clignant de l'œil, posa sa patte sur son museau, attendit quelques instants et déclara :

— Bon ! Maintenant allons-y !

— Passe devant, dit l'hyène. Nous aurons l'air plus naturel. Dès que tu seras assez près, pense tout de suite à déclarer : « voilà... » et la suite.

— Écoute, fit le lièvre, on dirait que tu me prends pour un imbécile. Un, deux, trois ! J'y vais.

Un, deux, trois bonds, et le voilà sous l'arbre.

Le visage ridé et immobile le considérait avec sévérité, et la bouche énorme béait d'une manière terrifiante. Lièvre en tomba à la renverse.

— Oh ! Seigneur ! s'écria-t-il, voilà un arbre qui... un arbre que... un arbre...

L'hyène, impatientée, s'avavançait derrière lui et le poussait du museau.

— Achève ta phrase, imbécile, sinon il se fâchera.

Le lièvre agitait en vain ses longues oreilles, tapait de la patte arrière comme un vulgaire lapin. Il tournait en rond et marmonnait d'un air désespéré :

— Un arbre qui... Oh ! comment dire ? Qui fait peur... Non ! Qui fait mal... ? Non ! Qui fait rire ?... Jamais, jamais, je ne me souviendrai. Quel malheur !

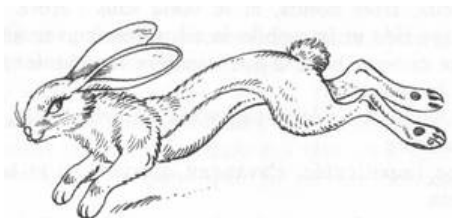
— Un arbre qui parle, imbécile, cria l'hyène, oubliant toute prudence.

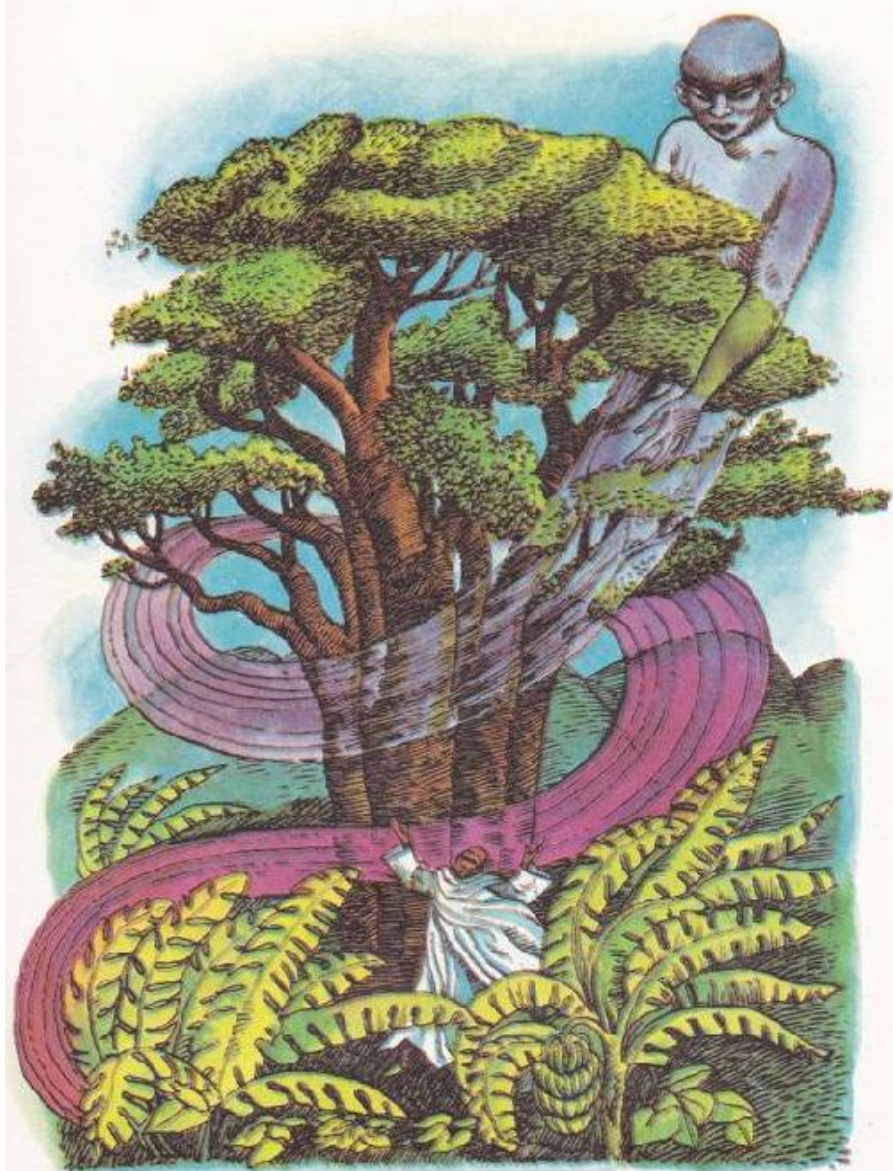
À peine eut-elle prononcé ces mots fatidiques, que la basse branche, fouettant l'air, lui cassa le dos. Puis, la dépouille flasque jetée dans la gueule épouvantable fut avalée toute crue.

Le lièvre se sauva à toutes pattes, jusqu'au bout de l'horizon, pensant lui aussi sa dernière heure arrivée.

Depuis cette affaire, il court toujours. Essayez un peu de l'arrêter pour lui conter des fariboles. Vous en serez pour vos frais...

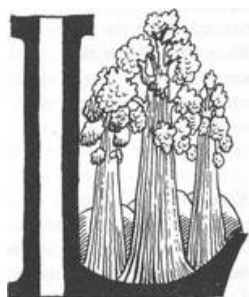
Quant au baobab qui parle, où se trouve-t-il, et derrière quelle termitière ? Ma foi, plus j'y pense, plus je l'ai oublié... Prudence est mère de sûreté.





— Toi, le plus gros tronc, on t'appellera Baobab.

L'ARBRE GÉANT QUI POSSÉDAIT LE FEU



Le général Sherman est à la fois le géant le plus grand du monde et la créature la plus âgée. Sa tête vénérable, qui dominerait une maison de vingt-cinq étages, à quatre-vingt-trois mètres de haut, a vu passer près de quarante siècles. Autour de son pied énorme, trente personnes peuvent faire la ronde. Pour tout dire, vous le trouverez aux États-Unis...

Un de ses frères aînés, Chicago Stump, mourut à l'âge de six mille ans, en 1891, et on découpa sa dépouille en morceaux pour la montrer aux visiteurs de l'Exposition Internationale. Enfin, la masse de bois que représente le général Sherman équivaut à celle fournie par une forêt de cinq hectares et l'on pourrait construire avec, vingt-cinq maisons de six pièces...

Car le général est un arbre, un *séquoia* gigantesque de la forêt californienne, un *big tree*, comme disaient tout simplement les Américains, ses compatriotes humains. Ils ne se montrent pas peu fiers de lui, ainsi que de sa famille. Aussi, leur donnent-ils des petits noms d'amitié que les principaux monstres du règne végétal signalent sur une pancarte, en quelque sorte leur carte de visite.

Les forestiers, eux, éprouvent tellement de tendresse pour leurs mastodontes, qu'ils ne les nomment jamais que *stump-sprouts* ou « trognons de choux ». Mais il faut être forestier pour se permettre autant de familiarité.

Le nom de famille du séquoia, proche parent du sapin, est un hommage à Sequoyah, un métis indien Cherokee, qui inventa un alphabet de quatre-vingt-six lettres, le seul capable d'exprimer la langue si compliquée de sa tribu. Alphabet géant, lui aussi.

Mais on dit également *Red wood*, « bois rouge », ce qui n'a guère besoin d'explication.

Autrefois..., il y a des millions d'années, on trouvait des séquoias sur les quatre continents, ainsi qu'en attestent les fossiles découverts. Ces forêts colossales furent décimées à l'époque des grandes glaciations, et seules deux espèces ayant survécu se limitèrent pratiquement désormais à l'État de Californie. Ces deux espèces sont le séquoia *sempervirens* ou « toujours vert » et le *gigantea*, « gigantesque ». Cette distinction paraît un peu étrange, si l'on songe que toutes deux, aussi gigantesques l'une que l'autre, demeurent toujours vertes.

Ces deux rescapés firent donc preuve d'une résistance extraordinaire, et le *superintendent White*, grand chef des gardes-forestiers, m'a raconté qu'un arbre abattu conserve son feuillage pendant cinq ans !

Après la glace, le feu fut aussi l'ennemi des géants. Lorsque, succédant à la période glaciaire et aux déluges, de longs étés secs martyrisaient déjà les forêts, les premiers Indiens provoquèrent des incendies afin de créer des clairières ou des pâturages. Cette technique est la même partout dans le monde !

Ah ! ce n'était pas une mince affaire que de réduire en cendres de pareils arbres, et les jeunes sujets furent naturellement les premières victimes.

En effet, l'écorce des séquoias est semblable à l'amiante, cette roche filandreuse dont on se sert pour les revêtements ignifugés. Les Peaux-Rouges essayèrent en vain de détruire les *big trees*, en allumant des brasiers entre les racines. Les arbres torturés ne succombèrent pas, et la plupart d'entre eux montrent de véritables cavernes, cicatrices énormes de brûlures. On trouve ainsi, au fond de ces plaies, du charbon de bois qui remonte à des centaines d'années.

Chose plus étonnante encore, le bois et l'écorce du séquoia se régénèrent rapidement pour repousser par-dessus les traces de brûlures. Le bloc de charbon se trouve alors inclus dans l'aubier et on ne le découvre qu'en débitant l'arbre, ce qui nécessite un fameux travail !

Aussi, les Indiens Nez-Percé, venus par là et découvrant ces vestiges de déprédations, racontèrent à leur façon cet étonnant mystère : des arbres vivants qui renfermaient du charbon, tout comme une montagne !...

C'était bien avant que les hommes n'apparaissent sur terre. Dans ce temps-là, les animaux et les arbres se promenaient partout et se faisaient la conversation. Comme vous et moi. Le plus grand des arbres, celui qu'on appellera le séquoia, commandait à tous. Lui seul connaissait le secret du feu. Il en concevait un orgueil qui n'avait d'égal que sa taille. (Encore qu'en ce temps-là, les séquoias étaient

considérables, mais non gigantesques !...)

Aucun autre arbre ne possédait une telle magie, ni aucun animal. Lorsque apparurent les grandes glaces, seuls parmi toute la création, les séquoias pouvaient se réchauffer, ce qui rendait bien tristes leurs contemporains.

Au plus profond d'un hiver particulièrement rigoureux, les animaux arrivaient à peine à respirer, tant l'air leur gelait les poumons. Aussi demandèrent-ils très poliment aux séquoias de les aider.

— Vous transmettre notre secret ? ricanèrent les géants. Non, mais... vous plaisantez ! Pour qui vous prenez-vous, minuscules ?

Plus d'une fois, on présenta des pétitions, mais il s'avéra bientôt qu'il n'y avait rien à faire.

Finalement, le castor eut une idée. C'est un animal fort ingénieux, vous savez. Grelottant un peu moins que les autres, à cause de son épaisse fourrure, il leur dit :

— J'ai un plan. Je crois que c'est le moment ou jamais. Laissez-moi faire. Parole d'honneur, ça marchera. Vous allez voir si je ne déposséderai pas ces grands prétentieux d'un privilège inadmissible.

Pourquoi avait-il choisi précisément ce moment-là ? Eh bien, parce que les séquoias devaient tenir leur assemblée, leur *pauw-pauw*, sur les bords de la rivière Grande-Ronde.

— J'y vais, moi aussi, annonça Castor. À titre d'observateur.

De mauvaises langues, comme la pie, le cactus, le hérisson et la vipère, assurèrent qu'en fait les séquoias allumeraient leurs brasiers sur les bords de la rivière, pour se tenir au chaud pendant qu'ils palabrerait, et que Castor voulait tout simplement s'y dégeler un peu.

— Un prétexte, je vous dis.

Autour des feux, les séquoias placèrent des sentinelles, de façon que, lorsqu'ils sortiraient de leur bain et se réchaufferaient, personne ne les dérangerait. Je pense que le bain glacé en commun faisait partie du cérémonial de l'assemblée.

Les gardes, fort vigilants et choisis pour leur taille impressionnante, tenaient en respect arbres, plantes et animaux qui, de loin, grelottaient en rageant.

Avant que les sentinelles ne prennent leur poste, Castor se cacha sous la berge. Il attendit et ouvrit bien ses grands yeux.

On alluma le feu, mais le déplacement de tous ces arbres autour de lui fit comme un courant d'air et un tison roula, roula... Il allait juste tomber à l'eau, lorsque Castor s'en empara.

Il cacha le brandon sous le creux de son bras et nagea aussi vite qu'il le put de trois pattes. Son épaisse fourrure le protégeait de la brûlure, mais il faisait tellement froid que c'est à peine s'il ressentait quelques démangeaisons.

Au plouf qui suivit son plongeon, l'alerte fut donnée. Les séquoias se lancèrent aux trousses du voleur, mais leur taille les gênait considérablement. D'autant que la rivière se mit alors à faire des méandres dans lesquels les arbres ne pouvaient virer. Depuis ce temps-là, les cours d'eau demeurent sinueux.

Finalement, les séquoias, hors d'haleine, enchevêtrés les uns dans les autres et très vexés, abandonnèrent la poursuite. Ils reprirent pied tous ensemble, mais ils étaient si engourdis par le froid qu'ils restèrent là, tout bêtes, à se serrer les uns contre les autres. Ils prirent racine et constituèrent la première forêt, la plus dense qu'on ne verra jamais.

Ceux qui étaient restés sur le lieu du *pauw-pauw* se lancèrent à leur tour à la poursuite, en courant le long de la rive. Hélas, Castor était si petit et si agile qu'on le perdit de vue.

Astucieux, l'un des arbres grimpa sur une colline. De là, il pouvait voir la Snake-River, la rivière aux serpents, dans laquelle se jette la rivière Grande-Ronde.

— Je le vois ! Je le vois ! cria-t-il. Il donne du feu aux saules de la rive ouest, qui se penchent pour l'attraper. Courez, courez ! mes frères !...

Mais lorsqu'ils arrivèrent sur là rive, Castor avait déjà replongé. Le séquoia avait beau se dresser, il ne l'apercevait plus. Et pas une colline à l'horizon qui puisse l'aider...

S'adressant au Grand-Esprit, qui regardait la scène du haut du Paradis, l'arbre supplia :

— Grand-Esprit ! Aide-moi pour que je puisse mieux voir où a disparu ce chenapan !

Le Grand-Esprit s'amusait tellement qu'il en était tout bienveillant. Il fit un signe de la main. Le séquoia se mit à enfler démesurément et devint gigantesque.

— Je le vois ! je le vois ! cria-t-il. Il est sur la rive est, il donne du feu en passant au bouleau.

Mais ce dernier, un peu maladroit dans sa hâte, s'éclaboussa de cendres. Depuis ce temps, son tronc est tacheté de blanc.

— Courez ! Courez ! mes frères ! hurlait le séquoia, et il s'élança lui aussi pour montrer le chemin.

Hélas, depuis qu'il était devenu un géant, il restait paralysé. Fixé en terre, il ne pouvait plus faire un mouvement.

Seules ses branches les plus fines ployaient quand il remuait la tête avec désespoir.

— Ô Grand-Esprit ! quel tour m'as-tu joué ? rugit-il. Me voilà bien, à présent. S'il te plaît, arrête ta magie.

— Ma magie est à moi et je la garde, répondit le Grand-Esprit. Ne vouliez-vous pas garder pour vous la vôtre tout à l'heure ?

— Mais je n'étais pas seul à posséder le feu. Tu as transformé

certains de mes frères en forêts. De moi, tu fais un géant immobile. Regarde les autres qui courent par la campagne et se moquent de moi. Tu trouves cela juste, toi ?

— Assurément, ce n'est pas juste, admit le Grand-Esprit.

Et il fit un geste. Tous les séquoias s'arrêtèrent sur place, figés pour l'éternité. Figés, mais non pas muets... car, d'une seule voix, ils réclamèrent.

— Pourquoi lui est si gigantesque, et pas nous ? Tu trouves cela juste, toi ?

— Assurément, non, ce n'est pas juste, reconnut le Grand-Esprit.

Et il fit un geste. Tous les séquoias devinrent immenses. Leur satisfaction ne dura pas, car de leurs voix énormes, ils reprirent leurs jérémiades.

— Ô Grand-Esprit, nous avons peut-être péché en gardant le feu par-devers nous, mais les autres arbres sont des voleurs. Pourquoi peuvent-ils marcher et pas nous ? Tu trouves cela juste, toi ?

— Assurément, assurément, ce n'est pas juste, concéda le Grand-Esprit.

Et il fit un geste. Tous les arbres à qui Castor avait passé le feu se figèrent instantanément, ainsi que tous ceux qui l'attendaient. Bientôt, leurs voix courroucées se mêlèrent à celles des séquoias.

— Les autres gardaient le feu, et nous ne le possédions pas. Ils sont devenus géants, et nous pas. Tu trouves cela juste, ô Grand-Esprit ?

Le Grand-Esprit commençait à avoir les oreilles cassées.

— Vous vouliez le feu ? cria-t-il. Gardez-le. Et gardez votre taille. Vous serez, de plus, condamnés à le transmettre chaque fois que les Indiens que je créerai, lorsque j'inventerai les hommes, frotteront deux morceaux de bois. Quant aux autres arbres, avant qu'ils ne se mettent à réclamer quelque chose, à tous, j'enlève la parole. Comme cela, on ne me fatiguera plus. Les animaux ont voulu voler les séquoias. Désormais, ils auront peur du feu et ne sauront jamais s'en servir. Je le réserve pour les hommes. Et toi, Castor, petit chapardeur, je te condamne à vivre sous les berges, puisque c'est là que tu espionnais tout à l'heure. Tu n'auras plus de poil au creux de ton aisselle, là où le tison a brûlé. Tu passeras ta vie dans l'eau froide. Tant pis pour toi. Voilà ce que je trouve juste.

Il allait se rasseoir, lorsqu'il se ravisa, car les animaux protestaient.

— Désormais, je vous enlève aussi la parole, car vous m'importunez. Je ne veux plus rien entendre.

« Et pour que chacun se souvienne de cette histoire, j'ordonne que désormais les séquoias portent en leur tronc des traces de feu et des vestiges de charbon. Leur bois demeurera rouge comme les braises. Et ils vivront des milliers d'années pour en attester longtemps. Maintenant que j'ai la paix, je vais pouvoir songer tranquillement aux

hommes. Ce n'est pas eux qui réclameront, j'en suis sûr.

Hélas, dès que les hommes furent créés, qu'ils connurent le feu, ils incendièrent inconsidérément la forêt autour d'eux.

Ayant la parole, ils se disputèrent, se plaignirent... Le Grand-Esprit, découragé par tant d'ingratitude, ne tarda pas à dire à son tour :

— Vous trouvez cela juste, vous ?



L'ARBRE DE L'ILLUMINATION



Le bouddhisme est l'une des plus importantes religions de notre planète. Elle compte environ cinq cents millions de fidèles à travers l'Asie. Mais en Inde où elle vit le jour, il en reste fort peu.

Bouddha, dont le nom signifie l'Illuminé-par-le-Savoir, n'est pas un dieu, en vérité, mais il symbolise toute la sagesse du monde, la perfection de la bonté. Le merveilleux sourire de ses statues exprime le véritable bonheur : la sérénité.

Les bouddhistes pensent que la méditation et la simplicité de vie sont les sources du Bien. Certains ne veulent pas faire de mal, à ce point qu'ils filtrent l'eau afin de ne pas avaler par mégarde des organismes vivants minuscules et être responsables de leur destruction. Ils sont végétariens, et les plus religieux d'entre eux se montrent détachés, comme nos moines, des joies factices de l'existence.

Enfin, ils croient qu'on doit subir plusieurs réincarnations, c'est-à-dire des vies successives, au cours desquelles on cherchera sans cesse à s'améliorer, voire même à réparer des fautes peut-être commises dans une existence passée. Ainsi, de vie en vie, les saints-parfaits accumulent les chances de s'incarner dans un Bouddha de plus en plus admirable. Cela représente toute une chaîne de sages, s'étalant sur l'éternité.

Or, l'avant-dernière incarnation du Bouddha – la dernière devant être celle de la fin du monde – fut celle qu'on appelle le Bouddha « historique », car on peut dater l'événement entre 580 et 480 avant Jésus-Christ. À tel point remarquable, l'écu put prendre enfin le nom de Bodhisattva : « le véritable-futur-Bouddha ». À la même époque

exactement, des voyageurs d'origine grecque créaient la ville de Marseille...

Des présages étonnants et des miracles signalent souvent la sainteté de certains personnages. Et parmi tous les prodiges, les arbres, les fleurs, les plantes, toujours présents et vénérés dans les traditions, jouent un grand rôle.

Il ne pouvait donc manquer d'arbres magiques pour présider à la naissance, puis à l'illumination, c'est-à-dire à la révélation de la vérité, enfin à la mort de celui qui fut connu d'abord sous le nom de prince Siddhartha.

L'arbre est déjà par lui-même une magie de la nature, car de la petite graine minable, enfouie dans le sol, sort une vigoureuse créature, apportant non seulement spectacle de beauté, mais aussi nourriture, chauffage, boisson, vêtement, objet ou abri.

Sa perfection émergeant de la terre, pour se dresser vers le ciel, signale par son aspect le cycle des saisons, mais aussi apporte à qui la contemple un réel moment de modestie et de calme. Cette sérénité annonce la sagesse de Bouddha.

L'arbre préféré de l'Inde est une sorte de ficus, le figuier *Açvattha*, que parfois on confond avec un arbre semblable, le *banyan*. Curieusement, de ses branches tombent des racines aériennes. Elles deviennent ensuite de nouveaux troncs porteurs de feuilles, donnant à l'ensemble l'allure d'un cloître végétal aux arcades ombragées.

Cette architecture de la nature et l'incroyable longévité de l'arbre ont frappé les philosophes et l'un d'eux s'écria :

— Ce figuier éternel, dont les racines vont en haut, les branches en bas, est comme le pilier de l'univers. Tous les mondes reposent sur lui, le monde de la terre et le monde du ciel.

Or, il paraît qu'avant la naissance du prince Siddhârta, ces figuiers merveilleux n'existaient pas encore, tout au moins sous cette extraordinaire apparence. De même les banyans.

Puisque l'avant-dernier Bouddha devait voir le jour, il fallait qu'un miracle frappe aussi l'arbre choisi par le ciel pour abriter sa venue au monde.

Le site où l'événement se déroula se trouve au pied de l'Himalaya. Des premières pentes, les forêts descendent, plongent dans la plaine comme un grand manteau vert sombre, tombé au pied de la montagne. Beaucoup plus haut que les derniers dômes des arbres de la jungle, voilés par l'air dense, commencent, à des altitudes vertigineuses, les coulées des glaciers sur lesquelles les lignes blanches des pics découpent avec précision, lorsque le matin se lève, un ciel pâle comme la mousseline des vêtements des maharani.

Cet endroit, dans la vallée dont je vous parle, est signalé par un pilier, élevé plus tard par un empereur, Asoka, et chacun peut y lire

avec respect :

« Le bienheureux est né ici. »

Bouddha savait déjà beaucoup de choses avant de naître à nouveau pour la cinq cents soixante-dixième fois. Aussi choisit-il en connaissance de cause, comme famille, une dynastie princière, celle du roi des Sakyas, gens de cœur pur et très aimés de leurs sujets. En fait, c'était la première fois qu'il s'incarnait dans une lignée aussi aristocratique. Leur capitale est la ville qu'on nomme Kapilavastu.

Mais un mois après la veille du jour prévu normalement pour la naissance, la reine Mâyà, la future mère, eut un songe. Elle rêva qu'un éléphant blanc, à six défenses, posait sa patte sur son flanc droit. Cette douleur la réveilla.

La date de l'événement se faisait attendre, je viens de vous le dire, et la reine, qui se rongeaient d'inquiétude, comprit alors que ce délai signifiait la volonté du ciel que l'enfant naisse encore plus parfait.

On se trouvait à l'époque du printemps. Tous les arbres étaient en fleur dans cette vallée merveilleuse, au pied des plus belles montagnes du monde. Au lever du soleil, l'Himalaya resplendissait comme une couronne de rubis sur un écrin de velours.

Les vergers du palais personnel de la reine, le Lumbini, bénéficiaient particulièrement en cette saison des couleurs admirables de la nature. Et cette apothéose de teintes et de parfums sembla désigner à la future mère le seul endroit digne de rivaliser avec le meilleur des appartements.

Le roi Çuddhodana, averti par son épouse de la naissance enfin proche et du souhait que l'événement se déroule dans le jardin, donna rapidement des instructions pour que le cadre fût plus admirable encore :

— Vite, vite, serviteurs ! Que l'on drape les arbres de soieries magnifiques ! Qu'on étende des tapis sur le sable des allées ! Qu'il n'y ait pas un objet de prix qui ne soit semblable à la plus admirable des corolles et qu'on fixe des diamants aux cœurs des fleurs de frangipaniers ! Que partout des rubans et des bijoux se balancent aux branches ! Que l'on tonde le gazon pour qu'il soit uni comme la paume d'une main de petite fille, doux comme le pelage du cou des paons du Népal, soyeux comme le sari de votre souveraine !

La reine Mâyà, dolente déjà, mais ravie du spectacle de la nature ainsi magnifiée, allait à petits pas à travers ce jardin en fête, constellé de tant de corolles naturelles ou de pierres précieuses qu'on ne savait plus si les fleurs de soie des tapis ne venaient pas, en fait, d'éclore. Appuyée sur ses servantes, la main contre son flanc pesant, elle marchait en un rêve éveillé.

Au milieu du jardin, sur une sorte d'éminence, il y avait un arbre, le plus majestueux de tous, dont personne d'assez âgé n'aurait pu attester

de l'ancienneté. Un caprice de la nature entourait ses pieds de deux ruisseaux, dont l'un coulant vers l'orient restait éternellement frais, tandis que l'autre poussait au couchant des eaux toujours tièdes.

Tout autour de l'arbre, des buissons se piquaient de bouquets parfumés d'où un ballet multicolore de colibris et d'oiseaux-mouches jaillissait, brodait dans l'air comme une mousseline vivante et sans cesse perfectionnée.

Au cœur de ce décor polychrome, l'arbre sombre apparaissait encore plus beau, et la reine, parvenue au pied de ce monarque végétal, fut prise du désir de le caresser. Se haussant sur la pointe du pied droit, alors qu'un lotus surgissait de terre pour mieux l'aider, elle tendit la main vers une branche.

Alors, ô miracle ! celle-ci se courba comme pour saluer la mère du futur premier grand sage du monde et, les uns après les autres, du ciel descendirent des draperies végétales qui, remontant, s'entrecroisaient. Racines devenues branches, branches prenant racine construisirent une véritable dentelle de verdure pour enfermer le tronc dans une sorte de pavillon.

Le monde entier en conçut une telle extase qu'il se fit un immense tremblement de terre et, non loin de là, jaillit de la montagne, pareille à une fleur, une grotte tapissée des gemmes les plus rares. C'était l'habitation des quatre dieux-gardiens des Points Cardinaux : le Nord, l'Est, le Sud et l'Ouest.

Tout quatre s'avancèrent, tendant par les coins un tissu d'or diaphane pour recueillir l'enfant prédestiné, juste au moment où il s'élança du flanc droit de sa mère, de cet endroit que la reine Mâyâ avait rêvé, effleuré par le pied de l'éléphant.

En même temps, non loin de là, naissaient une princesse qui devait être plus tard la mère du fils de Siddhartha, Chandaka, son meilleur compagnon, Kaludayi, son ministre, et Kanthaka, le cheval blanc qui lui était destiné.

De plus, sur le sol s'étendait maintenant une immense peau d'antilope, fixée par les pieds de quatre rois connus parmi les plus considérables et venus jusqu'ici on ne savait comment. Elle servait de tapis à la princesse Gautami, jeune sœur de la reine et dont le nom signifiait « la sage ». Celle-ci roula le bébé dans une mousseline.

Pendant le tremblement de terre, jaillirent un peu partout : océans, mers, îles, montagnes. Puis la planète reprit rapidement sa tranquillité.

Seules les deux rivières entourant le monticule de l'arbre lançaient à présent vers le soleil leurs jeux d'eau harmonieux, baignant tour à tour le nouveau-né de leur lumière liquide.

Ce n'est pas tout ! Du haut du ciel, Brahma, dieu aux quatre visages, créateur du monde, et Indra, dieu de la pluie et de la fécondité,

rassemblant tous les nuages (à la vérité, le troupeau des blanches vaches célestes), en firent tomber le lait pour que la petite bouche, qui réclamait déjà, en eût à satiété.

Tandis que Siddhartha ainsi buvait, dernier prodige incroyable ! les arbres, chavirés dans tous les sens pendant le séisme, restaient suspendus entre ciel et terre, mêlant racines et branches par où, montant et descendant, la sève circulait. De ce jour, on ne compte plus les figuiers, les ficus, les philodendrons et les banyans qui rappellent l'image de celui sous lequel, à présent, le futur Bouddha s'alimentait...

Enfin, un lotus à l'éclat d'une pureté extraordinaire se dressa. Depuis sept jours déjà, le grand dieu Brahma le tenait caché au centre de l'Univers. Au cœur de la fleur, une goutte d'élixir d'ambrosie, perlant comme de la rosée, roula jusqu'aux lèvres goulues du bébé qui, l'ayant bue, la digéra et devint, du fait de cette nourriture, l'égal des dieux.

Alors, l'enfant, gavé et vigoureux, se dressa et fit sept pas dans chaque direction cardinale, le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest. Regardant autour de lui, il déclara :

— Je suis le chef du monde, moi qui ai déjà existé.

Et là où il s'avavançait en posant les pieds à terre, des lotus, les plus beaux entre tous, pareils à celui qui avait soutenu la reine, s'élevaient de terre, tandis que surgissaient également des pierres précieuses.

Des chœurs d'oiseaux, mêlés à des voix d'anges, faisaient vibrer les racines aériennes de l'arbre, telles des cordes de harpes. Les cigales et les abeilles, par la campagne, jouaient du tambour et des bâtons-frappés...

Le lendemain, on présenta l'enfant au temple où il fut oint de lait et de miel, puis on le ramena au Palais.

Hélas, la reine Mâyà, épuisée par l'émotion d'avoir mis au monde un fils aussi extraordinaire, mourut dans la semaine...

Tant qu'elle avait porté cet enfant attendu par le monde entier, elle avait montré des facultés miraculeuses pour guérir les gens de la fièvre. Ainsi, il lui suffisait de ramasser une touffe d'herbes et de la donner aux malades pour que, revenus à la santé, ils se sentent plus vigoureux encore qu'avant l'accès.

Ce pouvoir tenait de l'enfant dont désormais elle était séparée, et le petit prince, à ce deuil, beaucoup plus courageux que l'arbre dont depuis le feuillage frémit sans cesse, s'écria :

— Désormais, je serai le meilleur de tous les médecins, le destructeur de la maladie et de la mort.

Sa tante maternelle, la princesse Gautami, qui la première l'avait langé, fut naturellement désignée pour l'élever. L'enfant se montrait si sage et si intelligent que cette éducation ne fut qu'une suite de ravissements.

Ainsi qu'il en était de coutume, le roi Çuddhodana devait pourtant

se remarier. La défunte reine Mâyà laissait une autre sœur, Mahapajati. Devenue reine à son tour, elle veilla elle aussi, comme une mère, sur le bébé. La vie de ce prince fut celle des garçons de son âge et il fit ainsi paisiblement l'apprentissage de la vie humaine. À quoi servirait-il de vivre en dehors des hommes, si l'on veut les connaître, les aimer ?

Un jour, le roi célébra la fête du labourage. La ville de Kapilavastu, tout ornée comme le palais des dieux, rassemblait les paysans et les notabilités en costumes de fête. Les esclaves du palais, les domestiques, les gardes, les palefreniers, vêtus de neuf, s'assemblèrent devant la résidence royale.

Mille charrues attelées attendaient. Celle dont le roi devait faire usage avait été décorée de rouge. De cette même couleur, on enrubanna les cornes, les rênes, et les aiguillons des bœufs.

Le roi quitta sa demeure au milieu de la cour. Son fils, dans sa première année, suivait en litière, entouré d'enfants. On se dirigea au centre des champs royaux, là où se dressait un arbre, le *jambu*, qui donne des fruits appelés clous de girofle. On révérait cet arbre dispensateur de santé, au feuillage épais et dont l'ombre parfumée protège de bien des maux.

En dessous de la frondaison verte, le roi fit disposer une brassée d'herbes odorantes pour la couche du petit prince, tandis qu'un serviteur tenait un parasol couvert de pierreries et judicieusement placé.

Alors, le souverain s'empara de la charrue d'or. Les ministres – au nombre de 108 – prirent des charrues d'argent. Les paysans se partagèrent les autres.

En vérité, il est plus difficile qu'on ne pense de bien labourer, surtout lorsqu'en vrai souverain, on n'a pas l'habitude d'ainsi travailler.

Çuddhodana, avec aisance, allait d'un bout du champ à l'autre, si droit, si ferme, sans jamais dévier, que le peuple en fut ému. À chaque année, il renouvelait ses prouesses, et cette habileté faisait partie de son prestige. Aussi, les nourrices assises auprès du prince héritier ne purent résister à l'envie d'aller admirer.

— Levons-nous un instant, s'écrièrent-elles. Le prince sommeille. Ce n'est pas grave s'il reste seul quelques minutes. L'arbre saura le protéger.

Dès que les commères eurent tourné le dos, Siddhartha ouvrit un œil et considéra avec satisfaction le calme qui, maintenant, régnait. Il se leva, bien qu'agé de quelques mois, pour s'asseoir bien droit, les jambes croisées :

La fête du labourage se continuait et les servantes, tout à fait oublieuses de leur devoir, suivirent la charrue royale pendant toute la

journée. Même le serviteur, pourtant chargé du parasol, abandonnant son poste, courait à travers les champs, sans cesser de s'extasier.

Pendant ce temps, la journée s'avavançait. Le soleil lui aussi poussait sa charrue d'or, d'un bout à l'autre du champ céleste. Le temps était chaud...

Imaginez un enfant abandonné sous un arbre et cerné par l'ardeur de la lumière ! Mais pour le futur Bouddha, rien ne pouvait se passer sans miracle.

Cinq moines, qui passaient par là, se sentirent soudain soulevés dans les airs, sans que le moindre tourbillon ne provoque une brise cruelle. Immobilisés ainsi par un pouvoir invincible, de l'arbre, ils entendirent alors une voix leur intimer de s'écarter en silence :

— Le prince Siddhartha est en méditation.

L'aîné des religieux voulut alors lui rendre hommage :

— Voilà l'enfant qui fut si bien né et dont la rencontre est le plus grand honneur du monde. Rien que sa présence sereine suffit à calmer les éléments !

Le plus jeune approuva :

— De même que lui est épargnée la souffrance des rayons ardents, la sagesse avec laquelle il médite est la seule victoire sur la vieillesse, comme la patience demeure le seul remède contre la douleur.

À distance respectueuse, les cinq moines tournèrent à six pieds de haut, trois fois autour de l'arbre *jambu* et s'en furent sans qu'un souffle d'air ne les eût signalés. Les jambes croisées, les yeux clos, le prince souriant réfléchissait et n'en fut pas autrement inquiété.

L'ombre du *jambu* veillait sur l'enfant, devenu en quelques heures un bel adolescent. Les femmes, enfin de retour auprès de lui, d'abord épouvantées de ce qui aurait pu être un crime, ne trouvèrent plus de mots pour s'émerveiller :

— Le soleil ayant tourné, l'ombre n'a pas abandonné le corps du prince. Ah ! le meilleur des arbres ! Il enveloppe notre aimé comme une feuille de lotus !

Le roi, prévenu du prodige, laissant là son attelage, se précipita et ne put, à son tour, que se prosterner.

— Désormais, le prince Siddhartha, frappé par la première illumination, sera connu comme un Bodhisattva, le futur Bouddha ! Le ciel soit loué, gloire à notre lignée !

Mais Siddhartha-Bodhisattva, ayant si longtemps médité sous l'ombre fraîche de l'arbre de sagesse et de vie, venait de découvrir la vérité qui n'est pas dans la vanité, mais dans la modestie.

Sa voix n'avait même plus les accents incertains de l'enfance. On eut dit que, par sa bouche, Brahma, le dieu des dieux, parlait. Pourtant, il ne fit pas de reproches au monarque son père et il expliqua, presque gaïement :

— Voilà la fête du royaume finie. Ô mon père, vous pouvez laisser de côté le labourage. Pour être encore plus admiré, cherchez plus haut. Tout autant que de vêtements ou de louanges, vous avez besoin d'autre chose ! Sur qui mérite le bonheur, je le ferai tomber en pluie.

Et le roi se sentit transporté de bonheur mais sans orgueil, en entendant ainsi parler celui qui, quelques heures plus tôt, n'était encore qu'un tout petit bébé.

Les années passèrent très vite : six années d'études très poussées, auprès des maîtres les plus qualifiés. Je vous l'ai dit, son existence devait être celle d'un homme véritable, afin qu'il partage l'expérience de chacun. Prince fortuné, cependant, il ne connaissait que l'opulence, et, en fait, à l'abri du palais de son père, il ignorait la misère humaine.

Mais, un matin, sortant plus tôt que d'habitude, il fit quatre rencontres, quatre rencontres que le roi son père aurait, pourtant, dans son tendre aveuglement, voulu lui épargner ;

Un vieillard décrépît, cherchant presque à tâtons son chemin dans les rues encombrées, un malade implorant en vain la charité pour un médicament, un mort qu'on transportait dans un cortège de larmes et, au milieu des disputes et des âpres discussions des riches négociants du marché, un maigre ascète vêtu de haillons qui paraissait bien plus tranquille que les plus opulents des mercantis.

Rentré au palais, ces rencontres le hantaient encore et il trouva insupportables la vanité des courtisans, la coquetterie des femmes et le luxe insensé des banquets. Même la nuit, chacun dans sa chambre semblait souffrir dans ses rêves, de regrets ou de douleurs.

— Se tournant et se retournant, gémissant, ou soupirant, peut-on trouver le bonheur en cet endroit où l'on ne semble jamais compter ?

Bien qu'il eût épousé, selon les désirs de son père, sa cousine Yaçodhara et que celle-ci fût une belle et bonne compagne, le prince se sentit, cette nuit-là, pris par le désir irrésistible de fuir.

— Ah ! si c'est cela le monde, je veux y renoncer.

Et il alla réveiller Chandaka, son ami et écuyer.

— Fais seller mon cheval Kanthaka qui naquit le même jour que nous. Prends aussi une monture et partons.

— Où cela, mon maître ? En pleine nuit ? As-tu une idée ?

— Je connais un village entouré d'arbres. Il a nom Uruvela et le lieu est agréable, avec ses bosquets, ses claires rivières à gué. Les gens y sont bons, ils ne me laisseront pas sans manger. Là-bas, je réfléchirai et je trouverai comment me délivrer de cette vie qui aveugle l'esprit de son éclat artificiel.

— Je te suis, ô Gautama !

— Quel est ce nom que tu viens de me donner ?

En vérité, le futur Bouddha sait tout, mais il faut laisser les autres s'exprimer.

— Ce nom, fit l'écuyer, est synonyme de « sagesse ». Désormais, on t'appellera ainsi : Gautama-Sakyamuni, le plus sage des Sakyas, car de ta famille, tu es la gloire désormais. Ta tante Gautami, elle aussi « sagesse », fut bien choisie de t'avoir, la première, langé.

S'étant rasé la tête et la barbe, ils partirent donc. Sans bagages, vêtus d'un pagne jaune safran, ils se rendirent vers le village d'Uruvela, au bord de la rivière Nairaujana.

Le temps sec et chaud rendait la route poudreuse et lorsqu'ils arrivèrent, le soir, Siddhartha-Gautama – puisque tel était désormais son nom – n'avait plus pour se vêtir qu'un lambeau de chiffon, souillé de poussière et de sueur. Lui, jadis prince fastueux, il offrait aux yeux de tous un corps sale et répugnant. Or, le corps, don du ciel, doit être honoré et soigné, en remerciement de cette libéralité.

Passant près d'un cimetière, le Sage vit une étoffe accrochée à un buisson et qui ne semblait appartenir à personne. Même, il parut que le buisson, à son passage, s'était ouvert pour le lui montrer. L'étoffe, grande et solide, semblait hélas trop souillée pour couvrir ce que Dieu nous a faits. L'ancien prince avait faim, se sentait faible, mais il tenait à sa dignité.

Les dieux, alertés et curieux, eurent pitié, et dès qu'ils frappèrent dans leurs mains, un étang parut, matérialisation d'un rayon de lune. Sakka, l'un des Immortels, fit surgir des pierres pour que Gautama puisse, tel une humble blanchisseuse, y battre son linge.

Enfin, le jeune homme s'engagea assez loin du bord, pour rincer l'étoffe au grand courant, mais la vase molle cédait sous ses pas. Presque sans force, il ne pensait plus pouvoir regagner la berge. Allait-il s'y noyer ?

Heureusement, il y avait sur la rive un grand arbre, le balmier – qu'on appelle aux Indes le Kakubbha. En Europe, mal acclimaté, c'est un arbuste. On fait du benjoin avec la décoction de son écorce.

Le Kakubbha indien est en fait une déesse-arbre, toute de douceur et de charité. Le saint savait qu'au moindre appel, il l'aiderait.

— Abaisse, ô déesse ! une branche de ton arbre, pour que je puisse remonter.

Alors, un long bras végétal se posa sur son épaule et, y prenant appui, Gautama sauta sur le remblai. Là où il avait posé les doigts, de petites fleurs, pareilles à des étoiles pâles, naissaient. Le linge qu'il tenait à la main semblait plus clair que le sourire d'or de la lune.

Depuis, la décoction des fleurs ou d'écorce, le benjoin, doux et laiteux, frais comme une caresse, donne à la peau blancheur et velouté...

Le lendemain, le Bodhisattva se dirigea vers le banyan géant qui se dressait sur la place du village. C'était le soir de pleine lune...

Katsou, la fille du chef Sujātā, s'apprêtait à vénérer spécialement cet

arbre sacré. En effet, chaque année, à la même époque, elle s'engageait à apporter une offrande au génie de l'arbre, en remerciement du bon mari et du fils qu'il lui avait accordés lorsqu'elle l'en avait prié.

Elle avait donc trait huit vaches nourries du lait de cent autres, ces dernières elles-mêmes engraisées du lait de mille autres vaches. Katsou, on le voit, possédait une fortune en troupeau, tout entier destiné à remercier un arbre particulièrement bienveillant.

Avant que la lune ne se lève, elle avait fait cuire du riz dans le lait des huit vaches. Puis pria le dieu, tandis qu'elle mêlait du miel à l'entremets. Enfin, elle appela sa servante :

— Va nettoyer les abords de l'arbre, afin qu'il soit mieux honoré.

La servante, munie de son matériel, se rendit sur la place et y trouva le saint qui s'y reposait. En fait, il était si faible qu'il ne pouvait guère bouger.

— Seigneur ! Voilà le génie de l'arbre ! Je suis en retard, quel ennui ! Il est déjà descendu des branches pour recevoir l'offrande promise. Si ma maîtresse tarde, quelle catastrophe !

Vite, vite, elle retourne avertir Katsou de ce prodige.

La fille du chef, sans perdre un instant, verse alors le dessert merveilleux dans une coupe d'or munie d'un couvercle. La tenant d'une main, et de l'autre portant un vase rempli d'eau parfumée, elle se hâte vers le banyan où le vent maintenant fredonne et soupire.

Elle dépose l'offrande au pied de la silhouette immobile et souriante qu'elle prend pour la divinité de l'arbre incarnée et, après s'être cinq fois prosternée, elle s'en va.

Gautama, en vérité à demi-mort de jeûne et d'épuisement, n'avait reçu encore ni aumône, ni charité. Il priait et méditait, soutenu par l'espoir d'un miracle. Ne voulant cependant pas se jeter sur la nourriture, il attendit que la jeune femme disparaisse.

Ramassant le bol d'or, il contourna l'arbre par la droite et se dirigea vers la rivière où quatre jeunes moines, ses premiers disciples, s'étaient rassemblés autour de l'écuyer. Tous mouraient de faim et à eux aussi il fallait penser.

Maintenant que le destin avait pourvu à leur réconfort, Gautama ordonna :

— Qu'on se livre à des ablutions dans l'onde fraîche, car pour goûter à un mets offert avec tant de grâce, il faut se sentir particulièrement purifié.

Posant la coupe sur la berge, il se joignit aux autres. Puis, tous, dans la nuit tranquille, gagnèrent l'arbre sacré, au milieu de la place. Là, il consomma l'entremets divin, sans qu'il en paraisse. De même pour chacun de ses cinq compagnons, il y en eut à satiété.

— Celui qui donne un plat de riz donne la vie, donne la joie, donne

la force..., disent les sages.

Enfin, le saint jeta la coupe dans la rivière. Elle remonta le courant, présage si favorable qu'on ne peut en avoir idée...

Telles furent les premières années du prince Siddhartha, qu'on appela Gautama et qui devint l'avant-dernier Bouddha.

Le prochain Bouddha verra le jour dans cinq milliards six cent soixante-dix millions d'années. Il devra, lui aussi, pratiquer le bien pour trouver la connaissance. Mais surtout, il faudra qu'il y ait encore des arbres pour l'abriter.

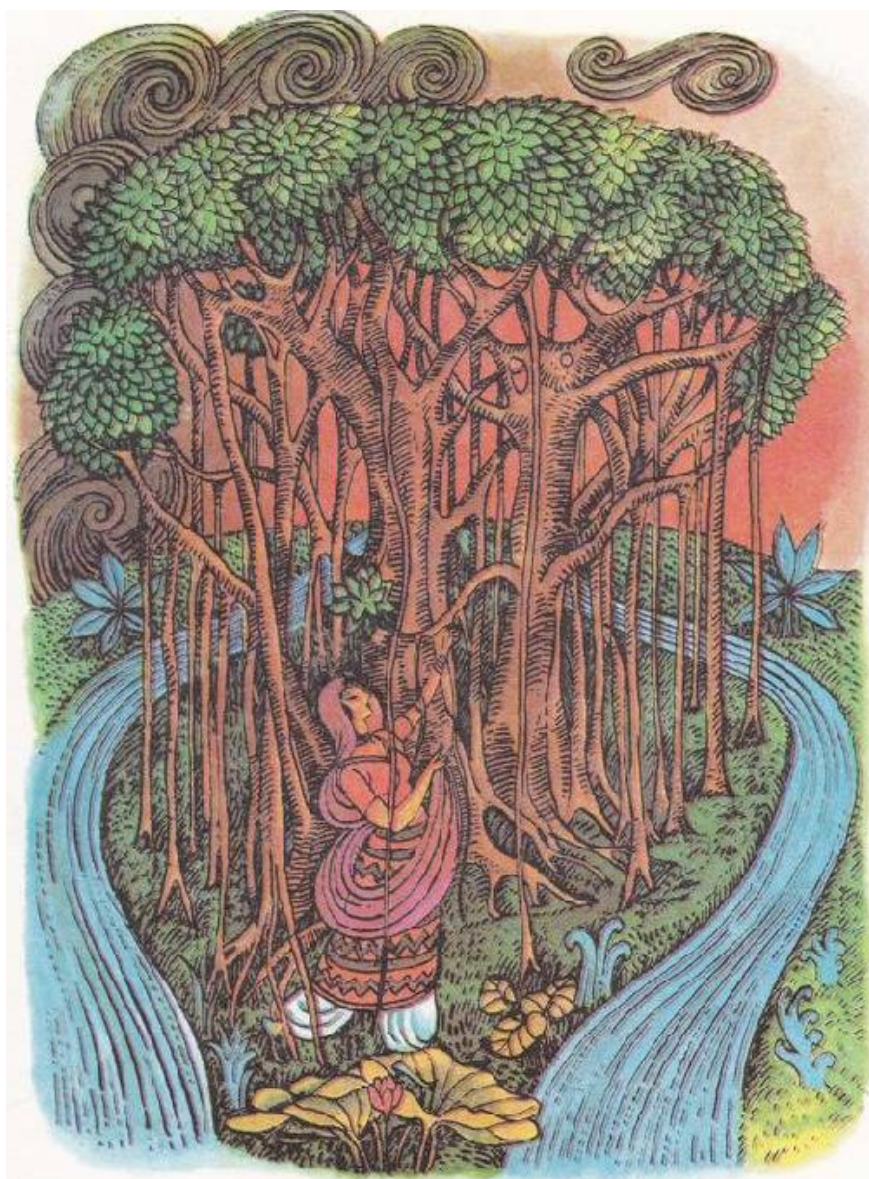
Car, lorsque mourut Siddhartha afin de devenir éternel, comme son écuyer pleurait de ne plus pouvoir le contempler, celui qui fut prince répondit avec ce sourire qui repousse la souffrance :

— Quand je m'en irai ailleurs, mon image sera toujours là, dans cet arbre. Qui le connaît maintenant avec ses racines montantes et ses branches descendantes, celui-là ne croira pas que la mort peut anéantir. Dresse-toi, ô *vanas pati* (seigneur de la forêt), au sommet de la Terre ! De ton sommet, tu atteins le ciel. De ta partie médiane, tu emplis l'air. De ton pied, tu affermis la terre.

— Ô Bouddha, fais qu'il y ait toujours des arbres. Même encore dans cinq milliards six cent soixante-dix millions d'années...

De la façon dont cela va, nous autres, humbles mortels, nous commençons à nous inquiéter...





Elle tendit la main vers une branche.

L'ERMITE ET LES CRÉATURES ÉTERNELLES DE LA FORÊT



Il y avait, au temps où se christianisa la Gaule, un chevalier nommé Hunon, qui possédait la terre d'Hunawir en Alsace. Homme doux et tolérant, il restait attaché à la foi païenne, mais montrait à l'égard de la nouvelle religion la plus grande bienveillance.

Peut-être est-ce pour cela que Dieu permit enfin qu'il eût, malgré son âge avancé, le fils depuis si longtemps espéré ?

Juste à la même époque, un saint apôtre, Déodat, que l'on avait fini par appeler Dié, dut fuir Nevers dont il était évêque et où les persécutions venaient de recommencer.

Le chevalier Hunon, apprenant ses vicissitudes, le recueillit et, à l'entendre parler, comprit bientôt où se trouvaient d'autres vérités. Aussi demanda-t-il à saint Dié de baptiser l'enfant, lequel, en l'honneur de l'étranger vénéré, reçut le prénom d'Adéodat.

— Je suis trop vieux moi-même, et mon épouse aussi, pour changer nos habitudes, dit-il pour s'excuser. Mais je pense que si ton dieu lit en nos âmes, il aura plaisir à nous connaître, lorsqu'il nous rappellera à lui.

La région, sauvage et peu sûre, était sans cesse harcelée par les hordes germaniques des Suaves. (Ce nom charmant ne correspondait pas du tout au caractère de ces barbares.) Ils venaient du territoire qu'on appelle, en Allemagne, la Souabie.

Lorsqu'il ne guerroyait pas, Hunon se livrait au plaisir de la chasse. Ou bien, en compagnie du saint, il se promenait dans ce pays vosgien qu'il aimait, en devisant des choses visibles et invisibles.

Se lançant à l'assaut des sommets arrondis des Vosges, des

châtaigniers succédaient aux cultures de la plaine d'Alsace. Le peuple trouvait, sous ces frondaisons transparentes, des fruits précieux pour l'hiver. Puis les hêtres offraient leur bois complaisant aux menuisiers. Les sapins, enfin, dressaient leur armée comme en une parade interminable, figée dans un silence sacré qui semble n'avoir jamais été troublé depuis le commencement des âges.

Lorsque l'on a grimpé, se reposant sous ces sveltes et fières colonnades, il n'est plus besoin de parler. Le soleil d'aplomb fait vibrer l'âme dans ses profondeurs secrètes, et l'on sent autour de soi frémir et s'exprimer des existences innombrables...

C'est ainsi qu'un beau matin d'été, alors qu'ils reprenaient haleine, le religieux et le chevalier virent soudain surgir, à deux pas, une créature extraordinaire. Fredonnant avec insouciance, elle montrait un visage d'une laideur malicieuse, des narines relevées, de courtes cornes au front et des pieds de chèvre sur lesquels elle sautillait en mille gambades.

L'apôtre, avec effroi, reconnut en cette créature la divinité des bois que les Grecs nomment Pan ou Aegypan.

Zeus-Jupiter, roi des dieux, et Maïa, une colombe transformée en étoile (l'une des Pléiades), eurent un fils, Hermès-Mercure. Celui-ci, à son tour, eut beaucoup d'enfants. L'un d'eux avait pour mère une nymphe ou fée des bois, Dryopée. Elle habitait dans les bois de chênes, et Hermès travaillait à cette époque comme berger. L'enfant, ressemblant à une moitié de chèvre, parut si laid à sa mère épouvantée, qu'elle l'abandonna... Elle court encore !

Hermès, le roulant dans une peau, emporta le bébé vers l'Olympe, où son caractère enjoué plut à tous. Dionysos, dieu de la joie et de la vigne, en quelque sorte son parrain et son tuteur, le nomma donc Pan, qui signifie « Tout ». Mais les Grecs disaient aussi Aegypan, pour rappeler ses pieds de chèvre (aegy).

Pan, comme tous les membres de la famille divine, se promenait de par le monde et s'occupait beaucoup. La nuit, il conduisait la ronde des nymphes dans les bois, en jouant du syrinx, flûte des bergers, composée d'une série de tubes en roseau. Le roseau, lui-même, fut la métamorphose d'une de ces jeunes filles de la nuit, après un chagrin d'amour dont l'inconstant aux pieds de chèvre était responsable.

Car Pan plaisait non seulement à tous, mais surtout à ces demoiselles des bois, tant il les faisait rire. Pytis, autre nymphe, se transforma en sapin, en guise de consolation. Vraiment, Pan était beaucoup trop occupé pour fixer son cœur.

Ainsi, après les concerts de la nuit, il devait vite aller guetter le matin, au sommet des montagnes et le guider. Seule la déesse Lune, Séléné, fit la coquette. Pan, pour lui plaire, se vêtit de blanches peaux de mouton et même la portait sur son dos lorsqu'elle était fatiguée, au

point de se briser en morceaux...

Les nymphes, en vérité, ne sont point immortelles comme les déesses. Elles mouraient en même temps que l'arbre auquel elles étaient vouées. Seules celles qui avaient de si beaux cheveux que Zeus leur donna le palmier pouvaient vivre dix âges de celui-ci.

Les fées de l'eau bénéficiaient, elles aussi, de longévité de faveur. Celles de la mer, les Néréides, sont pratiquement aussi éternelles que l'océan. (Il paraît qu'un jour, il pourra manquer, à ce que m'a dit le commandant Cousteau. Peut-être brusquement, après une catastrophe atomique, ou inexorablement, par suite de l'insouciance des hommes qui auront aussi ce crime sur la conscience !)

Les Naïades, ou Nymphes des rivières, durent autant que les cours d'eau. Or, combien de ceux-ci ont disparu après de vastes déboisements ? Quel double dommage !

Saint Dié, à l'apparition de Pan, ce matin-là, ressentit une colère et un effroi bien compréhensibles chez un religieux. Il allait faire un geste propre à le renvoyer dans son univers païen lorsque Hunon, en souriant, posa sa main sur la sienne. Mais déjà, le claquement des petits sabots et un remuement dans les buissons révélaient la fuite du faune que sa propre hardiesse, désormais, effarouchait.

Le chevalier plaida l'indulgence, prenant la défense de la joie naïve de la nature.

L'après-midi, comme les deux compagnons continuaient leur promenade en discutant des religions diverses, ils arrivèrent dans une clairière traversée par un ruisseau habilleur. Au milieu des herbes folles, le cours d'eau s'élargissait en une sorte d'étang. Et là... agenouillée sur la berge, une svelte jeune femme se penchait vers le miroir liquide, jusqu'à mouiller presque son visage et ses longs cheveux. Elle fredonnait une chanson, accompagnée par le murmure du courant.

Lorsqu'elle eut fini de boire, elle releva la tête. Le soleil jouait dans ses mèches ondulées et y faisait naître les mêmes reflets que sur la rivière.

Saint Dié remarqua également que la silhouette était transparente, comme un reflet au travers duquel on devinait les arbres. Il s'agissait d'une naïade !

Il leva aussitôt la main pour l'exorciser. Mais, tout comme le matin, Hunon arrêta le geste et... la nymphe, secouant l'eau qui perlait de sa chevelure, parut se diluer lentement dans l'herbe.

L'évêque, alors, s'indigna que de telles manifestations du paganisme hantent encore des lieux où il portait la Parole. Mais son ami, avec douceur, lui représenta le charme et la grâce de l'éternelle Nature.

Le soir tombait lorsqu'ils se trouvèrent au plus épais des sapinières. Dans les combes, un inquiétant chaos végétal régnait. Troncs et

racines se nouaient avec des soupleses de reptiles autour des rochers couverts de la lèpre des mousses. Il fallait choisir son chemin avec soin entre les piquants presque métalliques des hargneux buissons de houx.

Au-dessus d'eux, pareils à des flèches serrées, les sapins entrecroisaient tellement leurs branches, qu'un clair-obscur prématuré se prévalait déjà de la nuit. Et surtout ce silence inquiétant... Comme un cercle d'inquisiteurs retenant un bourdonnement de reproches...

Soudain, deux yeux s'allumèrent dans la pénombre. Planté sur un rocher, une sorte de gigantesque cheval au poil long les considérait, la tête à peine alourdie par une corne droite, plantée au milieu du front.

Bêtes et hommes se regardèrent un instant en silence. Puis, avec l'assurance des inspirés, saint Dié somma par trois fois la licorne de rendre hommage au seul vrai Dieu. L'animal grattait le sol de ses pieds et secoua la tête. L'évêque allait prononcer la formule de réprobation, mais Hunon, lui coupant la parole, fit doucement :

— Chaque créature donne à sa manière le témoignage d'une immense et éternelle divinité.

Alors, la licorne, descendant vers eux d'un bond léger, s'arrêta devant le religieux.

On eût dit que ses yeux exprimaient des secrets douloureux. Puis, elle s'enfuit vers l'occident où les rayons du soleil couchant la dissimulèrent de leur rideau oblique.

L'apôtre et le chevalier regagnèrent le château en s'entretenant, d'une voix plus basse qu'ils n'auraient voulu, du caractère sacré de la vie universelle. Chacun d'eux, s'exprimant à sa façon, rendait hommage à la Création.

L'hiver suivant, malgré une mutuelle estime et une affection sans borne, et sentant que ces discussions ne gagneraient jamais les convictions ni de l'un, ni de l'autre, ils se séparèrent pour suivre leurs destinées. Malgré les protestations de son ami, qui voulait lui assurer le confort, saint Dié se retira dans une vallée appelée le Val de Galilée, en souvenir des lieux saints de Palestine.

La ville qui porte son nom ne fut d'abord, autour de son oratoire, qu'un assemblage de cahutes. Là, vécurent désormais ceux que sa présence et la contemplation sous sa direction attirèrent bientôt.

Comme lui, les prosélytes souffraient de la rigueur d'une vie toute de ferveur et de privations. Hunon se faisait beaucoup de soucis pour le pieux ermite.

Une nuit, il rêva que le saint grelottait de froid et de faim en sa grotte glacée. La neige, le coupant du reste du monde, interdisait l'accès vers l'oppidum laissé par les Romains, non loin de ce monastère primitif. Il s'y accrochait un village d'où, peut-être, on aurait pu lui porter secours. Hunon vit même, creusée dans le roc, la

niche où le saint avait l'habitude de serrer du pain de châtaignes. Elle était vide...

La détresse de l'anachorète lui fut si perceptible qu'avec douleur, il se réveilla. Sa femme Huna, à qui il fit part de ce rêve, l'encouragea à envoyer du ravitaillement.

— Hélas ! dit Hunon. Je suis si vieux que je n'arriverai jamais au bout de ce bref mais dur voyage, et notre enfant, au berceau, est encore incapable de me remplacer. Ah ! pourquoi n'avons-nous pas eu plus tôt un fils pour montrer ce dont est capable un homme de ma race ?

— Envoie un serviteur avec des provisions chargées sur une ânesse. Il apportera à l'ermite des vivres et des secours, témoignages de ton amitié.

Hélas, le valet, au bout d'une demi-heure, eut vite assez du froid, du vent et de la neige qui entravaient sa marche. Il se réfugia dans la première ferme qu'il rencontra. Il y passa trois jours à boire et à se reposer bien au chaud et reparut au château pour raconter qu'il avait été attaqué par des loups :

— J'ai pu me sauver mais, hélas, l'ânesse et les vivres ont disparu dans la mêlée. Seigneur, je l'atteste !

En vérité, à la vue de la chaumière, plantant là la malheureuse bête, il avait couru pour se faire ouvrir. Ayant trop bu pour se réchauffer, il l'avait rapidement oubliée et ne se donna même pas la peine de chercher plus loin, lorsqu'il ne la trouva plus.

Devant le désespoir d'Hunon, Huna, courageuse et forte femme, décida secrètement d'aller vérifier :

— Au cas où cet incapable aurait dit vrai, nous referons partir d'autres secours. Avec plusieurs hommes. Et s'ils manifestent quelque répugnance à l'expédition, eh bien, j'irai... Il ne sera pas dit que la famille d'Hunon laissera périr celui qui fut jadis leur hôte.

Par le froid et par la neige, la vaillante châtelaine et sa suivante partirent à travers la montagne. Nul n'accepta d'y aller, en effet.

Elles arrivèrent au lieu où, soi-disant, le drame s'était déroulé. L'ânesse était là qui broutait un buisson de houx devenu, comme par miracle, délicat et tendre. Sur son dos, au lieu du bât fixé quelques jours plus tôt par les mains de Huna elle-même, il y avait une croix faite de deux branches de buis bien serrées dans un lambeau de tissu que la dame reconnut pour être de la robe de l'ermite. C'était elle qui l'avait tissée et cousue... Saint Dié, de cette façon, remerciait. Pensez si elle ne pouvait se tromper !

Elle remarqua en outre des empreintes de sabots, plus larges que ceux de l'ânesse. Un cheval l'aurait-il accompagnée ?

Huna regagna vite le château, en sorte que Hunon ne put s'inquiéter, n'ayant pas eu le temps de s'apercevoir de son absence.

Elle se promit d'élucider dès que possible le mystère.

Au printemps, on apprit quel fut le périple de l'ânesse : après qu'elle eut été si lâchement abandonnée par le valet, la brave bête avait pris toute seule le chemin du Val de Galilée, comme si elle le connaissait... Et les loups, les ours ou les aurochs rôdant sous le hallier, tenus en respect par une main invisible, gardèrent leurs distances et ne lui firent point de mal.

À travers les neiges et la glace, par les rochers, les pentes et les fondrières, choisissant la voie où les congères se trouvaient les moins hautes, elle arriva sans encombre devant la grotte où l'ermite ne vivait plus que par la force de la prière.

Mais, outre le pain, le fromage et la cervoise préparés en abondance par la dame, le saint trouva encore des présents dont la châtelaine n'avait jamais eu idée : des rayons dégoulinant d'un miel doré et que seules les mains espiègles et agiles de Pan avaient pu dérober aux abeilles sauvages.

Il y avait aussi quelques aunes d'un tissu léger et chaud, tissé par une nymphe avec des brins arrachés aux quenouilles des filandières et du duvet de cygne.

Quant aux empreintes qui avaient tant intrigué la dame, ces marques dans la neige, plus larges que celles des sabots de la petite ânesse, les gens de l'ermite en attestèrent. Les pas s'arrêtaient à peu de distance de la grotte et retournaient vers les combes dominées par les sapins les plus serrés.

Personne n'avait osé s'aventurer à leur suite dans ces éboulis impressionnants.

Mais, ils étaient sûrs, ça, ils l'étaient, que l'on pouvait lire dans les doubles traces qu'un animal, plus grand qu'un cheval, avait accompagné et guidé l'ânesse par les meilleurs raccourcis et les pentes les mieux assurées. Chemin que la bête docile avait parfaitement retrouvé jusqu'à son point de départ.

Cet animal portait-il une corne, plantée droit sur son front ? Si, moi aussi, je l'affirme, est-ce que vous me croirez ?...



LE MIRACLE DU ROI DES AULNES



ORSQU'ON arrive, en avion, au-dessus de Paris, on peut constater que la capitale se trouve entourée d'un anneau de massifs forestiers, dont on se fait d'en bas une très faible et assez fausse idée. Par une sorte de miracle, le béton des H.L.M., les routes, les voies ferrées et les aéroports n'ont pas encore réussi à tout avaler. Et l'Île-de-France comprend encore presque un quart de son territoire en espaces boisés. Oui, vous dis-je, c'est un miracle pour la région la plus urbanisée de notre pays...

Pourtant, Dieu sait si les hommes se sont acharnés ! Mais il arrive un moment où le sacrilège devient crime, un moment où la cognée est retenue par une main invisible, comme si quelqu'un criait : « Assez ! »

Jadis, peut-être cinq cent mille ans avant l'histoire que je vais vous raconter, bien avant même l'âge de bronze qui vit la tribu des Parisis, venue d'Outre-Rhin, s'arrêter sur une île au milieu de la Seine et y bâtir cette bourgade qu'on appela un peu plus tard Lutèce, jadis la région parisienne n'était qu'une vaste jungle inextricable. Ni plus ni moins que la forêt brésilienne... : des arbres, des marais, quelques plateaux herbeux où rôdaient des animaux féroces.

Ainsi, en construisant le pont Caulaincourt, au pied de Montmartre, trouva-t-on, dans une des cavernes dont la colline est truffée, des ossements d'éléphants et de tigres gigantesques, tout à fait extraordinaires sous nos latitudes.

Hé ! C'est que le climat n'était pas le même, il y a des mille et des mille années. Des périodes de chaleur tropicale et des époques glaciaires se succédèrent. Ces cycles s'accomplirent ainsi, sur notre planète, selon une évolution naturelle.

Mais cette évolution naturelle peut être perturbée et accélérée si

l'aspect d'une région est modifié. Lorsque les arbres disparaissent, par la main de l'homme ou par un cataclysme, la sécheresse s'installe, comme on l'a vu, récemment, en Afrique.

En effet, la présence d'un groupement d'arbres ou d'une étendue d'eau crée ce qu'on appelle un microclimat. À l'ombre, la température s'abaisse, amenant des mouvements de l'air. Mais aussi les végétaux qui boivent par leurs racines, transpirent..., respirent, puisqu'ils rejettent la nuit du gaz carbonique. Cette transpiration, cette respiration contribuent à la formation des nuages...

N'avez-vous pas remarqué combien le brouillard se manifeste d'abord dans les endroits humides et boisés ?

La disparition des forêts entraîne donc celle des vapeurs qui fournissent les pluies d'où sortent les ruisseaux. Même des sources, à des lieues de là, se tarissent, ne fournissant plus l'eau nécessaire à alimenter d'autres rivières.

Sans eau, peut-on imaginer la vie ? Il n'y aurait plus que les poissons, les bêtes sauvages et les oiseaux à en souffrir. Léonard de Vinci, ce grand peintre doublé d'un grand savant, s'écria un jour :

— La nature tout entière obéit à la raison et à ses lois.

Aussi, les paysans s'efforcent-ils de préserver ou encore de recréer des boqueteaux serrés mais éparpillés dans les plaines dénudées, des boqueteaux dont parfois le citadin s'étonne, en disant :

— Eh bien, quel gaspillage de terre ! Voilà un bel hectare où il manquera du blé.

Non, il n'y a pas de gaspillage. Sans ce poumon de verdure, la terre asphyxiée ne pourrait plus rien fournir. Et le blé manquerait encore davantage.

On ne l'ignorait pas autrefois. Puis, par esprit de modernisme... ou par insouciance, certains crurent bon de passer outre à ces sages précautions. C'est ainsi que la Champagne devint « pouilleuse »... Depuis la guerre de 14, on a enfin reboisé où il le fallait la région. Quel merveilleux grenier à blé elle est devenue !

La Beauce elle-même, avant que Chartres n'existe, fut aussi, jadis, couverte de forêts. La cathédrale de Chartres est bâtie sur l'emplacement d'un temple à l'intérieur duquel se trouvait un puits sacré. On y révérait une déesse-mère, symbole de la fertilité de la terre.

À d'autres cérémonies, les druides gaulois de la forêt de Beauce distribuaient au peuple ce gui qu'ils avaient coupé de leur faucille d'or. On y a vu l'origine des étrennes...

Il n'y a pas si longtemps encore, on appelait en patois « aguilans » les cadeaux du premier janvier – Au gui l'an neuf ! – et « aguilaneux », les quêteurs qui parcouraient la campagne en agitant des bâtons faits de rejets de pommiers. Ils réclamaient à chaque ferme une distribution

d'andouilles et de cidre.

Combien parmi ces garçons savaient-ils qu'ils perpétuaient les fêtes sacrées d'une forêt dont ils n'avaient plus idée ? Car lorsqu'il n'y a plus de chêne, c'est sur les pommiers que vient se poser le gui...

Pourtant, au Moyen Âge, on se souvenait vaguement encore que la plaine, autour de Chartres, n'avait été jadis qu'une seule forêt. À force de la rogner, petit à petit, on ne l'avait pas vu disparaître. Et puis, un beau jour, on réalisa :

— Mais comment est-ce possible ? Il y avait des arbres là et là et il n'y en a plus. Ma parole ! Je vois du surnaturel à ce sujet.

Le surnaturel, ce grand farceur de François Rabelais, l'auteur de « Gargantua », comme l'on sait, l'explique à sa façon. Il dit même l'origine de l'appellation « Beauce ». Croyez ou ne croyez pas, ce n'est pas moi qui suis le menteur. Je ne fais que transmettre l'information.

— Or donc, dit Rabelais, Gargantua monté sur une énorme jument offerte par son père Grandgousier, se rendait à Paris pour y parfaire son éducation...

Suivi de son percepteur Ponocratès, le gamin géant dépassa Orléans et rencontra alors une ample forêt de la longueur de trente-cinq lieues et de la largeur de dix-sept environ.

Cette forêt était surtout fertile en mouches bovines et en frelons, de sorte que les pauvres juments, ânesses et chevaux de l'escorte furent assaillis, pire que par des brigands !

Mais la jument de Gargantua avait mauvais caractère, et tenait à venger sa peau si méchamment trouée.

On allait sous le couvert des bois... Au bout d'une lieue et de mille piqûres, cette monture maligne s'énerva et, avec fureur, donna des coups de queue. Et si bien s'escarmouchant, moucha les mouches, qu'elle abattit tout le bois.

À tort, à travers, deçà, delà, par-ci, par-là, de long en large, dessus, dessous, elle abattait les arbres comme un faucheur les herbes. En sorte que depuis, il n'y eut plus jamais de bois. Ni de frelons. Mais que tout le pays fut réduit en campagne.

En voyant cela, Gargantua qui s'était amusé comme un fou, dit à ses gens :

— Je trouve beau ce(2).

Ainsi fut appelé ce pays, la Beauce.

Les Gaulois qui savaient tant de choses, déjà au temps des druides, se méfiaient du déboisement, même à une échelle bien moins rapide ! Le culte qu'ils rendaient aux arbres s'assortissait de reconnaissance pour une atmosphère chargée d'humidité, cette humidité propice aux grandes récoltes.

Les Romains, pourtant des fiers-à-bras, impressionnés par cette dévotion, lorsqu'ils furent installés chez nous, y regardèrent à deux

fois avant de déboiser. Les premiers temps, ils respectèrent eux aussi les forêts nourricières et, pas plus que leurs colonisés, n'osaient trop y porter la hache.

C'était de leur part, assez « sportif », dirions-nous. Car Jules César n'avait pas été sans ignorer que les forêts gauloises abritaient des foyers de résistance. (On l'a vu plus tard pendant les guerres de religion, la Révolution et l'Occupation, cette tradition bien de chez nous est favorisée par la nature !)

Un peu partout en Gaule, surtout vers Orléans, dans la forêt des Carnutes(3), les bois abritaient ces fameux monastères de druides, prêtres très savants sur toutes choses. Et le culte rendu aux arbres et aux dieux animalisés faisait de ces territoires un véritable domaine sacré, une sorte de temple immense et naturel. Façon bien commode d'en défendre l'accès aux étrangers et aux sacrilèges... Car les foyers de résistance envers les Romains coïncidaient justement avec les monastères druidiques.

Puis, avec la surpopulation qui suivit la paix romaine, le progrès, la modernisation des mœurs et la mise hors la loi des druides par les vainqueurs, on s'enhardit jusqu'à faire les premières coupes sombres dans les massifs forestiers. On appelle cela « civiliser ».

Aussi, savez-vous que sans les forêts, nous ne serions jamais des Français ?

Les Romains, je vous l'ai dit, se heurtèrent longtemps à une grande mauvaise volonté de défrichement, de la part des Gaulois. On avait donc eu beau proscrire les druides, interdire les cueillettes de gui, comme les fêtes traditionnelles, prôner de nouveaux cultes, le peuple opposait une attitude passive. Les colons, propriétaires des *villas*, énormes fermes installées dans la région parisienne, désespéraient de voir agrandir leurs domaines pour faire pousser du blé et de l'orge, là où les chênes ne donnaient que glandées.

L'orée de la forêt sacrée de Carnelle, à l'est de l'actuelle petite ville de l'Isle-Adam, semblait particulièrement intouchable.

Alors, les Gallo-Romains eurent une idée. Et ce fut la première fois sur notre sol, qu'on appela des travailleurs émigrés...

Il y avait outre-Rhin, en Franconie – la région de Francfort – des tribus célèbres par leurs activités forestières. On les nommait les Sylvanectes, ce qui signifiait que ces gens n'avaient pas leur pareil pour défricher les bois.

Les fit-on venir de plein gré ou bien leur mit-on l'épée dans les reins ? Peu importe. Bientôt dans ce qui sera plus tard la périphérie de la région du Valois, vers la forêt de Carnelle, des familles franques furent installées et se chargèrent du déboisement.

Comme à présent les Portugais, ils firent venir des cousins, des beaux-frères... Bientôt, le nord de Paris fut largement peuplé de

Sylvanectes diligents à qui les propriétaires faisaient pleinement confiance.

Génération après génération, ils finirent par constituer de véritables colonies. Leurs compatriotes francs, restés au pays, n'étaient pas sans songer avec envie à leur prospérité.

Lorsque des invasions et la surpopulation les poussèrent, ils vinrent à leur tour y voir de si près, qu'un beau jour, ce qui sera la frontière des départements du Val d'Oise et de l'Oise constitua ce qu'on appela le premier « arrêt » des Francs.

Cette région prit alors le nom de France, et voilà comment tout a commencé.

Franconville, Roissy-en-France portent le nom de cette minuscule province, une partie de l'Île-de-France, losange de territoires compris entre Compiègne, Pontoise, Soissons et Meaux, bordée par la Seine, l'Oise et l'Epte. Plus tard, cela devint le Valois que saint Louis donna en apanage à son fils cadet, puisque la grande France appartiendrait à l'aîné.

Tous les gouvernements successifs depuis les Romains s'y étaient à peu près – ...à peu près ! – appliqués à la conservation des forêts, réserve de bois et de gibiers.

Les Francs possédaient non seulement une grande science sylvicole, mais aussi une législation forestière très précise.

Lorsqu'ils s'installèrent en pays conquis, leur premier geste fut de s'attribuer la propriété exclusive des forêts et ils veillèrent à leur sauvegarde par des lois très sévères. D'immenses espaces furent réservés à la chasse et à la pêche pour les rois et les officiers. Des lois, les « ripuaires », défendaient le braconnage et l'abattage clandestin.

Les Francs, qui avaient inventé le marquage et les coupe-feu, interdirent l'écorçage des arbres vifs. Des châtiments exemplaires frappaient ceux qui contrevenaient aux décrets : plus d'un fut pendu haut et court ou eut le poing tranché.

C'est ainsi que le mot « forêt » vient d'un terme du dialecte bas-latin : « *forestare* », signifiant d'abord « interdire »... ou « défendre par une barrière ». (En anglais *Foreign* désigne l'étranger, hors des frontières, au-delà du royaume.) Puis « *forestare* » spécifia le fait de créer ces domaines réservés : les forêts...

De même, la garenne (en germanique « *wareнна* ») témoigne d'une interdiction formelle : celle de braconner le petit gibier comme le lapin... de garenne.

Je ne sais pas s'il existe encore un seul lapin de garenne dans l'énorme plaine qui s'étend désormais au nord de Paris. Les *essarts*, défrichages de clairières autorisés, dont on retrouve le nom dans celui de certains villages, sont devenus cette étendue venteuse, hantée par les Boeing.

L'aéroport gigantesque de Roissy-en-France (de ces Francs, coupeurs de bois) étend ses tentacules en direction des Bois de Senlis, de Villers-Cotterets, d'Ermenonville et de l'Isle-Adam qui l'entourent comme une fière couronne d'émeraudes.

On a peine à imaginer désormais sur ce béton où vrombissent les réacteurs des avions géants, les essarts du Moyen Âge où des paysans, descendants assez proches des Sylvanectes, métayers libres et non serfs, possédaient une sorte de droit de propriétaires qu'on appelait au début du Moyen Âge, le « franc alleu ».

Mais ne coupant le bois que sur licence des autorités, ils s'étaient « convertis » et se livraient, pour leur propre compte, à d'autres travaux annexes, outre la culture et dans la limite des réglementations.

Un de ces paysans-bûcherons, une brute épaisse, surnommé Brise-chêne, possédait ainsi une entreprise de vannerie dont il tirait la moitié de ses revenus.

Avec les branches souples du saule, du coudrier, de l'osier ou de l'aulne, on fabriquait et on fabrique encore, des meubles et des paniers. Cette récolte était sévèrement réglementée pour des périodes précises.

Les arbres aiment à pousser au bord de l'eau. La région, riche en rivières, abondait donc en matières premières.

Un jour, en faisant sa taille, Brise-chêne entendit un vagissement dans les herbes du talus. C'était un bébé abandonné au pied d'un vieil aulne.

Le vannier l'emporta chez lui, le confia à sa femme (le ménage n'avait pas d'enfant). Les temps cependant étaient rudes et Brise-chêne, homme dur et avare, fit mettre le gamin à l'ouvrage, dès qu'il fut en âge de tirer un fagot.

Je gage que, même si le petit eût été de son sang, il lui aurait fallu gagner très tôt un pain rare et amer. Les enfants constituèrent longtemps la première des mains-d'œuvre et c'est un peu pour cela, hélas, qu'ils étaient parfois souhaités.

Il en fut ainsi jusqu'à ce que Sylvain atteigne sa septième année...

Un couple venait de s'établir dans le pays, avec leur petite fille. Le père péchait dans les rivières des poissons que sa femme portait au marché de Luzarches. Ces gens, d'aussi peu aimable allure que la famille Brise-chêne, ne semblaient guère vouer à la fillette une affection débordante. En fait, ils la faisaient trimer telle une esclave et l'on sut bientôt qu'enfant trouvée, elle aussi comme Sylvain, elle avait été « récupérée », dérivant au fil de l'eau, un jour d'une pêche particulièrement mauvaise.

Bellonde, maigrelette gamine, ressemblait à une ablette tant elle était mince. Son père adoptif l'employa très tôt à ramasser les anguilles dans la vase, ou des écrevisses, lorsqu'elle ne l'aidait pas à

relever les nasses. Et c'était pitié de voir cette petite créature, presque transparente à force de maigreur, par les jours les plus froids, plantée à attendre dans l'eau glacée, les mains gercées et déchirées à cause des crustacés qui la mordaient jusqu'au sang.

Les deux enfants se rencontrèrent au bord des rivières et bientôt sympathisèrent ou plutôt se consolèrent mutuellement, car leur sort à chacun n'eût fait envie à personne.

Pratiquement du même âge, si l'on se référait à la date de leur découverte, ils atteignirent ainsi ensemble leur septième année.

Un samedi, Sylvain et Bellonde partirent de chez eux, sommés, l'un de rapporter un chargement d'osier vert, l'autre de visiter les pièges. Il faisait si venteux et si humide que leurs tuteurs respectifs avaient décidé de rester chez eux à l'abri, tandis qu'ils envoyaient, sans remords, la pauvre marmaille dehors dès l'aube.

— Et ne rentre qu'avec mon content, sinon gare la trique et adieu la soupe ! Tu as compris ?

De part et d'autre, ce fut le même langage. Or, le soir, ni Sylvain, ni Bellonde ne rentrèrent. Les « parents » ne se firent de soucis que pour leurs récoltes et le dimanche soir, lorsque les pauvrets se glissèrent par la porte, les mains vides, mais l'air paisible, ce fut dans chaque mesure un beau concert d'imprécations.

— Tu ne vas pas me faire croire qu'il n'y a plus d'osier ?

— Ainsi, les anguilles ont disparu ? Et les truites ? Et les saumons ? Même pas une écrevisse ?...

— Pan, pan, pan, du bâton ! Et va pleurer dans un coin. Ça t'occupera mieux que de manger.

À partir de ce jour-là, tous les soirs, ils rentrèrent sans une branche, sans un poisson. Les corrections pleuvaient.

Finalement, au bout de la semaine, Pille-rivière et Brise-chêne décidèrent, sans se consulter, d'aller se rendre compte par eux-mêmes de ce qui se passait. On était de nouveau samedi.

Suivant à pas de loup les enfants, ils virent alors un manège qui ne manqua pas de les surprendre :

Bellonde retirait les nasses, libérait les poissons en chantant de sa voix fluette :

*Petit poisson dans l'eau,
nage, nage.
Petit poisson dans l'eau,
Tu deviendras gros.*

Sylvain, lui, sifflotant, rattachait aux arbres toutes les branches coupées. Ma foi, ces greffes semblaient reprendre instantanément !

Les pères adoptifs, toujours dissimulés, aperçurent finalement les deux gamins aller l'un vers l'autre et se prendre les mains avec affection, puis s'asseoir sous un gros saule et deviser.

— Sais-tu, disait Sylvain, que l'autre semaine, je t'ai vue passer dans les eaux de la rivière, avec tous ces beaux poissons qui te faisaient cortège. Ils avaient mis leurs habits d'or et tu étais toi-même pareille à eux, couverte d'écailles lumineuses et les gouttes d'eau te faisaient un collier de perles de cristal.

— Je sais, répondit la fillette. Car je t'ai bien reconnu. Pourtant, planté au bord de l'eau, tu ressemblais à un bel aulne bien vert que le soleil parait de guirlandes d'or. Tu étais si beau que tous les arbres du bois se courbaient jusqu'à terre pour te saluer.

— C'est vrai ! s'écria Sylvain. C'est exactement le rêve que j'ai fait. Comment le sais-tu ?

— Je le sais, comme je reconnais en ce que tu as dit le rêve que moi aussi, j'ai fait.

À ce moment-là, Pille-rivière et Brise-chêne surgirent de part et d'autre, un gourdin à la main dont chacun d'eux fit les frais. Bing !

Ahuris, endoloris, ils regardèrent autour d'eux, entre eux. Personne ! Les enfants avaient disparu.

Il n'y avait que le vent murmurant des reproches dans les branches du saule et la rivière emportant comme l'écho d'un rire léger.

Les deux hommes d'abord se disputèrent, puis finalement tombèrent d'accord :

— Il y a du mystère là-dessous. Allons en parler à nos femmes.

Les femmes essayèrent de faire taire les imprécations que des libations communes ne tardèrent pas de nouveau à provoquer.

— Taisez-vous, malheureux ! À tant crier comme ça, vous allez faire venir les gardes. Ne sais-tu pas, Brise-chêne, que le roi interdit, ce mois, la récolte des branches vives ?

— Alors, avec quoi ferai-je mes paniers ? Déjà que la coupe du bois ne reprendra pas avant Noël !

— Et le braconnage, Pille-rivière ? Sais-tu que faute d'autorisation du prévôt, tu peux tâter de la corde ?

— Cette autorisation, je la paie en nature ! Si je ne donne rien maintenant je n'aurai pas le droit de pêcher, plus tard... quand l'eau sera moins froide. Le prévôt attendait une livraison. Il offre un souper... Ah ! si j'avais un seul beau poisson, cela ferait passer sa colère. Un beau poisson... un gros ! Si gros, qu'en plus il me paierait !

Et regardant son collègue, il vit que l'autre horrible bonhomme avait eu la même idée. Les femmes aussi, ces mégères. Et l'une d'elles rêvait tout haut :

— En partageant la somme en deux, ce sera quand même bien payé.

Finalement, Brise-chêne dit :

— Il te faudrait une nasse énorme... Aurai-je assez d'osier ?

— Pas si énorme, calculait Pille-rivière. De la taille d'une fillette de sept ans. Pour une gamine, elle est plutôt mesquinette, mais en

poisson, cela fera un butin magnifique.

— Un poisson de trente livres ! Ah ! si tu l'attrapes, personne n'en aura autant mangé.

— Et le gamin ?

— Eh ! bien, puisque aulne il est, de cet aulne vert je prendrai tout l'osier. Et par sa faute, la princesse de la rivière prendra, elle, le chemin de la cuisine. Ha ! ha ! ha !

— Et le prévôt aura un festin de roi. Ha ! ha ! ha !

Vite, vite, les deux hommes se mirent au travail, tandis que leurs épouses se rendaient à Luzarches, annoncer au prévôt qu'il aurait une surprise de taille pour ce fameux souper.

— C'était comme si c'était fait.

— Tant mieux ! dit le prévôt. Je viens justement de recevoir ordre d'autoriser un essart par chez vous. Pour une commission honnête, il est vôtre.

Et les femmes, toutes contentes, sur le chemin du retour, prévinrent d'autres bûcherons. Ceux-ci promirent d'être au rendez-vous, dès le premier jour de la semaine, pour marquer déjà les arbres – chacun avait sa marque.

— Tant pis pour les derniers !

Le lendemain, dimanche, Pille-rivière et Brise-chêne montèrent dès l'aube la garde au bord de l'eau. Brise-chêne avait fabriqué un piège de belle taille et le pêcheur le braquait sur le courant, juste au pied de l'aulne.

À cet endroit, il semblait, par certaines traces dans la boue, qu'un corps de la taille de celui d'une fillette avait pu se dégager, l'autre semaine.

Ils attendirent tout le jour, puis au moment où le soleil disparaissait, il se fit un grand remous et un poisson énorme jaillit de l'onde pour – clac ! – s'enfermer dans le piège.

Au même instant, Sylvain se matérialisant à la place de l'arbre, parut surgir à son tour sur la berge. Il était couvert de blessures et paraissait souffrir, mais la vue du piège dans la rivière où le saumon se débattait, lui rendit ses esprits et sa force.

Frappant de ses petits pieds, griffant, mordant, il essayait à la fois de tirer la nasse hors de l'eau, de repousser les deux hommes et d'esquiver leurs coups.

Finalement, Brise-chêne le prit à bras-le-corps, tandis que Pille-rivière enfonçait tant qu'il pouvait le piège.

En effet, il fallait que la fillette ne retrouve pas l'air libre avant de se transformer. Poisson, elle mourrait cependant noyée. Enfin, c'est ce que les bandits espéraient...

Brise-chêne méritait bien son nom. Il était fort à abattre un arbre d'un seul élan. Mais Sylvain semblait plus solide qu'un arbre. Il tenait

ses pieds en terre, comme s'il y était enraciné. Le bûcheron avait beau s'acharner, rien ne pouvait l'arracher du sol.

Il le fit tourner dans tous les sens. Sylvain ne cédait pas un pouce de terrain et ses bras fluets tiraient, tiraient la nasse que le pêcheur, pourtant presque dans l'eau à mi-corps, protégeait de son mieux.

Alors, à ce moment-là, passa sur la campagne un grand vent de tempête et, de la forêt toute proche, monta un véritable grondement.

Brise-chêne, abandonnant le garçon, se mit à crier pour dominer le tumulte :

— J'ai dans ma cabane une hache dont tu me diras des nouvelles, et qui te fera pires blessures que celles par lesquelles j'ai arraché ton osier, gamin infernal ! Ma hache a fait entendre raison à des géants ! Et toi, Pille-rivière, tiens bon ! Je reviens tout de suite. Ce n'est pas maintenant qu'il s'agit de lâcher.

— Je tiens, je tiens, cria Pille-rivière. Mais fais vite. Je sens que je vais gli... sser... Oh !

Il y eut un plouf dans l'eau sombre, mais Brise-chêne n'entendit rien. Il courait sous la tempête à la recherche de son terrible outil.

Lorsqu'il revint, brandissant la cognée, sa figure brillait autant que le fer luisant, tant il irradiait de joie mauvaise et déjà triomphante.

Son triomphe se mua en étonnement, puis en stupeur, puis en fureur, lorsque revenu sur la berge, il constata que son complice tournoyait dans le courant.

La nasse était vide et un éclair doré courait déjà vers l'aval... Quant à Sylvain, campé sur ses jambes squelettiques mais toujours solides, il attendait en souriant.

— Le poisson ! le poisson ! la petite !... s'écria cet imbécile de bûcheron. Où est-elle allée ?

Sylvain tendit sa main maigre vers le sud.

— Elle est allée se jeter au pied de la Seine, de la Marne et de l'Oise, pour qu'elles vous punissent.

Brise-chêne, sans une pensée de regret pour le défunt Pille-rivière, déjà puni, lui, en était malade de rire.

— Que des rivières punissent ? En vertu de quoi feraient-elles la loi ? Moi, je n'ai qu'une loi, celle-ci.

Et il faisait tournoyer sa hache. Alors, de la forêt sortit une armée de buissons et de broussailles qui s'accrochèrent au bûcheron pour le faire trébucher.

Bien plus, tous les arbres des environs se jetèrent dans le combat. Les bardes et les ménestrels chantèrent longtemps cette épopée : « La bataille des arbrisseaux ». Oyez :

Les aulnes en tête de la troupe
formèrent l'avant-garde.
Les saules et les sorbiers

se mirent en rang à leur suite.
Les nouveaux néfliers
furent les pivots de la bataille.
Les buissons des roses épineuses
luttèrent comme une grande foule.
Les framboisiers dressés en fourrés,
furent les meilleurs à prouver
la fragilité de la vie.

Le troène et le chèvrefeuille
avec du lierre sur le front
partirent au combat avec l'ajonc.
Le cerisier joua les provocateurs.
Le bouleau malgré son esprit élevé
fut placé à l'arrière,
non pas en raison de sa lâcheté
mais bien de sa grandeur.

Le cytise doré prouva
sa nature sauvage à l'étranger.
Les pins se tenaient à l'avant
au centre de la mêlée.
L'orme et ses fidèles
ne bougèrent pas d'un pied.
Ils combattaient contre le centre,
contre les flancs et les arrières.

Quant aux noisetiers, on put juger
que très grande était leur rage guerrière.
Heureux fut le rôle du troène :
Il fut le taureau du combat, le maître du monde.
Le houx fut éclaboussé de rouge.
Il fut brave entre tous.
Les pruniers qui sont rares
étonnèrent les hommes.

L'aubépine se gardant de tous côtés
avait les mains blessées.
Le tremble fut élagué.
Il fut élagué dans la mêlée.
La fougère fut saccagée.
Le genêt à l'avant,
fut blessé dans un fossé.
L'ajonc ne fut pas indemne,

bien qu'il se répandît partout.
La bruyère fut victorieuse
se gardant de tous côtés.

Le chêne rapide dans sa marche,
faisait trembler ciel et terre.
Ce fut un vaillant gardien contre l'ennemi,
son nom est fort considéré.
Les clochettes bleues se battirent
et causèrent grande douleur :
elles écrasaient, se faisaient écraser ;
d'autres étaient transpercées.

Les poiriers furent les grands pourfendeurs
du combat de la plaine
à cause de leur violence.
La forêt fut un torrent de cendres.
Les châtaigniers timides
n'eurent guère de triomphe.
Le cyprès devint noir.
La montagne devint rabougrie,
la forêt fut pleine de trous
comme autrefois les grandes mers
depuis que fut entendu ce cri de guerre...

Profitant de l'occasion, Sylvain se dégagea d'un bond de la glèbe et se précipita sous le couvert des arbres...

Au petit matin seulement, Brise-chêne avait pu se dépêtrer de la végétation. Il rentra furieux et exténué à sa cabane, pour se trouver en face de l'équipe de bûcherons, venue comme promis.

— Ah ! vous tombez bien, vous tous, mes compagnons. Sus à la forêt ! Elle est devenue folle !

Alors, s'encourageant les uns les autres, faisant fi des interdits et même du moindre bon sens, comme ivres de destruction, les hommes à la cognée se livrèrent à un véritable massacre d'arbres.

Des chênes vénérables, déjà honorés par les druides des temps passés, s'abattirent avec fracas. Les broussailles avaient beau pousser à toute allure pour barrer le chemin des forcenés, la troupe allait de l'avant, saccageant sur son passage ce que la nature avait mis des centaines d'années à constituer. Bientôt, il n'allait rester du massif que les bois de Montigny et de Retz, ceux de Montsoulst et de Chantilly, et avant peu l'enfant fugitif serait rejoint. Lorsqu'un grondement couvrit le gémissement des arbres torturés...

Les trois Rivières alertées par le poisson magique, sortaient comme

des furies de leurs lits, poussées par le vent qui tourbillonnait en tous sens, à travers la plaine ravagée. Les trois Rivières, devançant le prévôt et ses gens d'armes, se lançaient à l'assaut de l'éminence où s'acharnaient les criminels.

Bientôt répandues dans la plus immense des inondations qu'on ait vues de mémoire d'homme, les eaux montaient, montaient, montaient... Et mille voix dans le bruit des flots déchaînés, criaient : « Assez ! assez ! »

Les bûcherons tentèrent de se soustraire au courant vengeur, en grimpant sur ces arbres qu'une heure auparavant, ils comptaient aussi sacrifier.

Mais le sol trempé se diluait en boue. L'un après l'autre, les chênes s'abattirent, s'offrant en sacrifice pour que leurs ennemis soient enfin punis.

Peut-être Brise-chêne se brisa-t-il les os dans sa chute ? Peut-être se noya-t-il ? Peut-être fut-il pris par les soldats ?... En tout cas, il n'eut pas de quartier.

On dit aussi que le prévôt reçut le châtiment de ses forfaitures – car il était complice de bien des exactions. On dit qu'il disparut dans l'inondation...

Lorsque les eaux se retirèrent, on vit un petit vannier et une petite pêcheuse, la main dans la main, contempler tristement cette immense désolation. Enfin, on dit qu'on les a vus...

Car, lorsqu'on s'approcha, il n'y avait qu'un jeune et bel aulne, à qui le soleil faisait une couronne d'or et, entre ses racines, un magnifique poisson qui semblait danser une carole dans les remous du courant.

Mais on dit aussi – et je le tiens de quelqu'un qui sait traduire la chanson du vent dans les feuilles – qu'un sylphe, génie des arbres et des forêts et qu'une ondine, nymphe des rivières, se sont mariés, dès que le printemps, enfin revenu, put organiser une belle cérémonie.

Si vous voulez qu'ils continuent à être heureux et avoir beaucoup d'enfants... Amis, épargnez les arbres et respectez les eaux !

Ou alors une voix terrible crierait : « Assez ! » Et vous aurez très peur pour votre propre vie...

Car des miracles, il n'y en a pas tous les jours...

La belle était en vie

Près du ruisseau coulant

Et dans l'eau qui frétille

Baignait ses beaux pieds blancs...





C'était un bébé abandonné au pied d'un vieil arbre.

LE CHÊNE DE RIA



ON loin de la nouvelle gare de Ria-en-Roussillon, il est un énorme chêne vert, une yeuse, comme on dit. Son ombre couvre toute la route, la nationale 116, et même en deçà et même en delà. C'est le roi des arbres d'alentour, un aïeul dont la longévité se compte en siècles, mais qui semble éternellement jeune, tant le feuillage vert, pareil à une crinière, couronne au-dessus de ce torse de géant, une tête haute et fière.

Jamais vents ou orages, si violents en ces parages, parvinrent à rompre et encore moins à faire plier un tel seigneur. Et la force de ses bras puissants et noueux n'a d'égale que la douceur de l'ombre dont il protégea tant de générations.

Qui sait jusqu'où s'étendent, sous l'asphalte et le béton, les racines robustes et nombreuses de cet arbre gigantesque ?

Il fut pourtant une époque où il était le plus petit et le plus frêle d'un taillis parmi les taillis qui couvraient la contrée. Bien avant qu'il n'y ait ici, ni gare, ni route nationale, ni béton, ni H.L.M., le plateau n'était qu'une campagne inculte de fourrés ou de garrigues, entre les grosses flaques végétales formées par les bois sombres et sévères.

Le ravin, au fond duquel coule la Têt, bée comme une balafre mal cicatrisée au flanc de la montagne. Il ne se trouvait jadis aucun pont hardi pour traverser le gouffre et c'était toute une expédition pour passer de l'une à l'autre des rives.

Aussi, en ce temps-là, régnaient en souveraines dans cette région du Haut-Roussillon des fées particulièrement peu charmantes. En vérité, leur pouvoir surnaturel venait tout droit de l'enfer. Magiciennes malfaisantes, elles s'acharnaient sur leurs victimes de la façon la plus mesquine et la plus sournoise.

Pour un oui ou pour un non, elles jetaient des sorts aux gens et aux bêtes, répandaient les pires maux dans la contrée ou s'amusaient à inspirer une profonde terreur.

Naturellement, elles accomplissaient leurs maléfices à la faveur de l'obscurité, bien certaines ainsi de leur impunité. Au douzième coup de minuit, elles se réunissaient autour du *Gorch d'En Gourni*, ce gouffre le plus profond de la Têt, entre Ria et Villefranche-de-Conflent.

Même l'absence de lune ne les gênait pas pour laver leur linge dans l'eau glacée. Ceci fait, leur bande jacassière se répandait dans la campagne sous la conduite des trois sœurs Analgos, les plus audacieuses et les plus ridées de ces mégères surnaturelles.

Malheur au hameau qu'elles choisissaient pour théâtre de leurs sinistres exploits ! Les vaches ensauvées, les récoltes gâchées, le lait tourné et les plumes des ébredons éparpillées dans la campagne laissaient de pénibles souvenirs de leur passage.

Les paysans exaspérés se lançaient bien à leur poursuite, mais ils rentraient bientôt bredouilles pour jeter, avec humeur, leurs fourches dans un coin de la cour. Les innocents ! Comme si l'instrument le plus pointu pouvait quelque chose contre des créatures aussi immatérielles !

Lorsqu'elles avaient bien fait courir en rond leurs poursuivants, les *Encantadas*, les enchanteresses, gagnaient finalement le bois de chênes dominant le *Gorch d'En Gourni*, un bois dont elles avaient fait leur domaine.

En ce temps-là, tous les chênes s'enorgueillissaient d'un feuillage persistant, qu'ils soient chêne rouge, chêne vert, chêne-liège, chêne de marais, pédonculé ou rouver commun. Jamais à l'automne, ils ne perdaient leur parure et ce n'était pas là leur moindre fierté. Il y a bien peu de nuance entre l'orgueil et la vanité.

Ainsi donc, ces branches touffues en permanence offraient-elles un abri bien commode aux magiciennes.

Au commandement de l'aînée des sœurs Analgos : « *Pet sus fulla ! Aybre en amont. Youpi !* » (pied sur feuille jusqu'en haut de l'arbre. Youpi !), la troupe malfaisante disparaissait dans les arbres. Toute chenue, ridée et carabossue, leur meneuse, Analgos la vieille, ne se montrait pas la dernière pour escalader fourches et branches.

Au fur et à mesure qu'elles montaient, les fées perdaient de leur taille, jusqu'à devenir assez minusculettes pour glisser à l'intérieur des glands par un de ces trous qu'à première vue, on peut prendre pour piqûres d'insectes.

À chaque fois que les *Encantadas* invisibles regagnaient leur abri, on entendait le bruissement des feuilles et le gémissement des branches, comme si un vol d'oiseau s'abattait sur les arbres. Puis tout rentrait dans le silence, juste à temps pour que les paysans furieux surgissent à

leur tour. Si l'un d'eux croyait entendre pouffer ou s'étrangler de rire, une pie ou une huppe complice s'échappait à tire-d'aile, créant la confusion.

Ah ! Les chasseurs de fées pouvaient bien passer et repasser sous les chênes, le nez en l'air... Ils ne voyaient jamais qu'un innocent moutonnement de verdure.

Une nuit ainsi, il faisait si froid et si neigeux, que les braves gens pouvaient avec peine tenir leurs bâtons et leurs fourches. Ils s'étaient rassemblés sous la chênaie avec, comme toujours, l'espoir d'en surprendre le secret.

Ne voilà-t-il pas que leurs bonnets, leurs capuches et leurs mantes, hop ! hop ! hop !, s'envolèrent comme par enchantement ? En vérité, c'en était un d'enchantement ! Car, en même temps que les vêtements disparaissaient, des éclats de rire s'égrenèrent au-dessus de la troupe transie.

À regagner le village à toutes jambes, les paysans oublièrent le froid, je vous en fais juge, mais cela ne rendit pas les vêtements, bien précieux pour de si pauvres gens.

Un beau jour, finalement, un des chênes protesta contre ces procédés. C'était le plus jeune, le plus frêle, le moins bien venu et le moins bien situé. On ne faisait aucun cas de lui et personne ne lui avait demandé cet avis qu'il donna avec indignation.

— Allons-nous longtemps, s'écria-t-il, nous rendre complices de ces horribles sorcières, qui n'ont même pas le courage de se mesurer de front avec leurs victimes ? Je m'étonne que leurs agissements infernaux aient l'approbation de notre race, la plus fière et la plus noble. Vrai, mes frères aînés, la honte rejaillira sur nous. Je me propose de ne plus leur accorder une hospitalité qui est, en fait, une véritable complicité. Chassons-les pour toujours et qu'elles aillent au diable, seul voisinage qui leur convienne.

De par la chênaie, ce fut un véritable tollé. Tous les arbres parlaient à la fois, pour stigmatiser l'audace de ce jeunot. Que dis-je l'audace ? On employa le mot d'insolence, de prétention même, et l'un des plus vieux ne craignit pas de le traiter de révolutionnaire et de danger public.

Le petit chêne aurait voulu répondre, vertement, que l'ancêtre ne savait pas ce qu'il disait : tout attaqué qu'il était par les champignons parasites, son tronc de bois millénaire devenait une masse spongieuse sans résistance et le raisonnement du vieillard végétal s'en trouvait certainement amoindri. Mais le jeune chêne, en arbre bien élevé, se contint.

Cependant, un de ses frères, agitant avec emportement ses hautes branches, déclara tout à trac :

— Petit imbécile, nous n'avons pas à nous apitoyer sur le sort de ces

maudits bûcherons. Ils nous dépouillent de nos branches, de nos glands ou, parfois, portent le fer sur les meilleurs d'entre nous. Tant pis pour eux s'ils souffrent à leur tour et tu es bien fol de les plaindre. Ils sauront bien faire du feu de nos dépouilles pour se réchauffer, tandis que nous supportons, sans rien dire, les intempéries des saisons.

— Vous êtes des égoïstes ! cria alors le jeune chêne. Libre à vous de couvrir les méfaits de ces odieuses sorcières. J'agirai seul, mais j'agirai.

Désormais, courageusement, il interdit aux *Encantadas* de se réfugier sous son feuillage. Même, comme elles insistaient, il menaça de les dénoncer en dévoilant leur présence aux alentours.

Les sorcières le prirent de haut et insultèrent le chétif redresseur de torts. Mais il resta intraitable. Alors, la *badessa* (la meneuse), ainsi qu'on appelait l'aînée des Analgos, se fit dédaigneuse :

— Tant pis, après tout, décida-t-elle. Nous partons. Le lieu ne nous convient plus. Je connais bien un bois où nous serons mieux en sécurité. Venez, mes sœurs.

Avant de partir, elle voulut cependant récompenser les chênes dont la protection, la fidélité, leur avaient été si précieuses.

— Nous sommes prêtes à vous distribuer les faveurs les plus éclatantes, déclara-t-elle. Parlez, mes chéris, vos vœux seront exaucés.

Du premier bosquet, on fut unanime :

— Les arbres des collines d'alentour sont plus fortunés que nous, car leurs feuilles sont fines, élégantes et étincelantes. Nous voudrions avoir des feuilles d'or, mais en or véritable, tant qu'à faire, n'est-ce pas ?

De droite, le vent apporta l'écho des souhaits de l'autre futaie :

— Notre feuillage est mou et sans grâce. Nous aimerions que la brise en le caressant, fasse naître une musique délicate. Donnez-nous des feuilles de cristal, mais de cristal authentique, tant qu'à faire, n'est-ce pas ?

Enfin, le rossignol transmet les désirs du boqueteau de gauche.

— Nous ne portons des fleurs qu'au bout de quarante ans. Encore sont-elles de trop petites tailles, verdâtres et insignifiantes. En attendant la glandée, il nous faudrait des feuilles parfumées, et tendres aussi... tant qu'à faire, n'est-ce pas ?

Cric et crac, en une seconde, tous les arbres obtinrent satisfaction, sauf bien entendu le petit chêne qui se répétait à part lui :

— Chêne vert je suis, chêne vert je veux rester. Rira bien qui rira le dernier.

En attendant, les *Encantadas* riaient comme des folles, en dansant autour de lui une ronde échevelée.

— Ô le minable ! C'est un min... arbre ! Ha ! ha ! ha !

Le lendemain matin, les premiers rayons du soleil révélèrent la

merveille qu'étaient devenus les chênes du premier bosquet : mille et mille feuilles d'or éblouissantes. Aussi, le premier des contrebandiers qui passaient sur le chemin, en eut comme un saisissement :

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il. Ai-je la berlue ? Ou ces arbres ne sont-ils pas du métal le plus précieux ?

L'un aidant l'autre, les bandits se firent la courte échelle et perchés sur les branches, ils ne purent que constater le miracle. Un miracle qu'ils n'étaient pourtant pas près de mériter.

— De l'or ! de l'or pur ! Ah ! mes enfants ! Remplissons nos sacs nos poches, nos manteaux, nos bérets, mais ne laissons pas une seule de ces feuilles prodigieuses.

Et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tout fut nettoyé, comme si l'hiver avait passé sur un bosquet de saules. Puis les montagnards se dépêchèrent de regagner leurs vallées : des nuages bien noirs annonçaient qu'un orage se préparait.

— Quelle chance nous avons qui sommes les plus malins, se dirent les chênes de l'autre futaie, pas du tout accessibles à la pitié. Ce vent portera, aux quatre coins de l'horizon, la musique merveilleuse de nos nouvelles frondaisons. Nous serons célèbres et admirés.

Au premier souffle du cers, âpre vent des montagnes, patatras ! pas une des feuilles de cristal n'y résista et la futaie se retrouva aussi nue que sa voisine.

Les chênes du troisième boqueteau en riaient tellement que, de leurs branches s'agitant dans tous les sens, se répandit une odeur des plus suaves. Des chèvres paissaient non loin de là. Elles ne firent qu'un bond jusqu'à cet énorme bouquet parfumé.

Elles tendaient leur museau en gémissant avec tant d'envie, que les bergers réveillés de leur sieste se précipitèrent à leur tour. Ils grimperent dans les arbres et, tchap, tchap, à coups de serpes et de couteaux firent choir toute la provende, dont le troupeau se régala. Le boqueteau ne fut bientôt plus constitué que par des arbres aussi nus et crus que les autres. Tristesse et désolation !

Seul, le petit chêne conservait son apparence. Ses frères en furent si marris que, l'un après l'autre, ils crevèrent tous de jalousie, laissant tomber sur le sol, comme des larmes solides, des glands que la reine des fées, passant par là, mit dans sa poche.

Elle alla les semer un peu partout dans la campagne en disant :

— L'orgueil et la lâcheté sont de vilains défauts. Désormais, les chênes perdront leurs feuilles comme les autres arbres de la forêt : ormes, érables, bouleaux ou trembles. Mais pour perpétuer le courage du petit chêne vert, sa race se perpétuera aussi et ses descendants seront épargnés par les autans. Lui-même vivra longtemps dans la plus grande vénération.

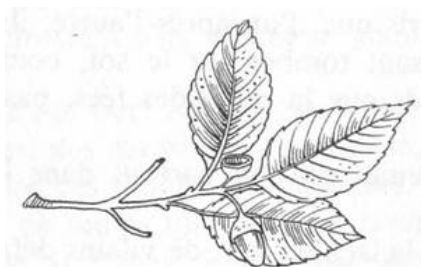
Elle convoqua ensuite les *Encantadas* pour les mettre en face du

désastre qui avait eu raison du bois de Ria. Au lieu de comprendre la leçon et d'accepter les reproches qu'elles méritaient, les sorcières se disputèrent, se rejetant la faute les unes aux autres. Elles s'injurièrent, échangèrent des coups et partirent chacune de son côté, en tirant la langue. C'en fut fini de leur bande, car elles se dispersèrent à jamais.

Aussi, la contrée fut-elle, à jamais, délivrée de ces malfaisantes qui perdaient leur pouvoir dès qu'elles étaient séparées.

Le petit chêne vert devint l'objet d'un véritable culte de la part des habitants de la région. Lui qui s'était montré si sage, il ne pouvait que grandir encore en beauté et ne s'en fit pas faute.

On dit que de dormir à son ombre rend la raison aux plus écervelés. C'est une ombre immense, mais il faudrait y coucher les trois quarts de l'humanité. Et les automobilistes qui passent sur la route, près de lui, sans même l'apercevoir, sont sûrement les pires fous. À moins qu'ils soient poursuivis par des *Encantadas*. Hé, je le croirais...



MERLIN ET VIVIANE À BROCÉLIANDE



Il était une fois un enchanteur, tellement puissant et habile que le monde entier, à Constantinople comme à Rome, célébrait son nom. Je dis le monde entier et pas seulement l'île de Grande-Bretagne et la Bretagne des Gaules.

Il s'appelait Merlin et montra son pouvoir en prédisant l'avenir, dès sa naissance, laquelle fut très mystérieuse. Certains affirmèrent que le diable lui-même était son père, pour se venger de Jésus Notre Sire. Mais celui-ci, pris de pitié pour l'orphelin, lui donna science et grande bonté.

Plus qu'en tout autre lieu, Merlin aimait à vivre parmi les arbres, dépositaires de toute la sagesse du monde. Aussi, lorsqu'il atteignit sa septième année et que sa mère mourut, il partit dans la forêt de Northumberland, dans l'île de Grande-Bretagne.

— C'était au joli temps, nous disent les bardes en racontant son histoire, où les arbres fleurissent et les prés verdissent, après les frimas de l'hiver. Les oiseaux chantaient doucement dans leur latin et le soleil faisait flamber les buissons en fleurs de joie.

Or, le roi Uter Pendragon, ayant ouï les prophéties et les merveilles que l'enfant magicien avait déjà accomplies, manifesta grand désir de le connaître. Il le fit quérir par toute la terre.

Ses hommes, ayant battu en vain la campagne, se reposaient à la lisière des arbres, lorsqu'ils virent venir vers eux un bûcheron fort mal vêtu qui allait en chantant, sa cognée sur l'épaule.

Arrivé à leur hauteur, le manant se moqua :

— Beaux sires, on dirait que vous faites mal la besogne dont vous a chargé le suzerain.

— De quoi se mêle ce vilain laid et sale ?

— Voyez son bliaud déchiré !

— N'a-t-il pas l'air d'un homme sauvage ? Pourtant, il sait parler !

Insensible aux quolibets aussi bien retournés, le bûcheron les considéra avec mépris :

— Si j'étais en quête de Merlin, déclara-t-il enfin, je l'aurais trouvé plus vite que vous. Sachez qu'il m'a commandé de vous dire que personne ne pourra l'emmener, s'il n'est le roi en personne. Plaise donc à Uter de venir lui-même dans la forêt.

Et il disparut sur place, laissant les chevaliers tout éberlués.

Le roi, prévenu aussitôt, n'en fut pas, lui, ni étonné, ni vexé. Sautant sur son cheval, il se rendit bientôt au rendez-vous. La cour, à travers feuilles et buissons, erra longtemps dans la forêt profonde, haute et délicieuse. On commençait à désespérer lorsque, dans une clairière, on rencontra un berger tordu et bancroche qui gardait ses moutons.

— Vilain si vilain, qui es-tu ? demandèrent les gens.

— Je suis peut-être laid, mais j'appartiens à quelqu'un de plus puissant que votre roi. Et personne, sauf moi, ne saura le mener à celui qui l'a fait déjà quérir à cor et à cri.

— Ah ! dit le roi, approchant mais ne se faisant pas connaître. Si tu me promets de nous montrer le chemin, une belle bourse te permettra d'acheter des habits d'argent.

— Point, point, beau Sire. Ni pour or, ni pour argent, car Merlin ne se montre qu'à ceux dont le cœur lui paraît riche d'amitié.

— Mon cœur est riche d'amitié.

— Je le sais, car tu es le roi, et je suis Merlin.

À ce mot, les chevaliers de la cour se mirent à rire. Ils ne rirent pas longtemps. Au même instant, le pâtre se métamorphosa en un jeune enfant.

Le roi Uter, émerveillé du prodige, promit mille fortunes au petit magicien s'il consentait à venir au Palais. Mais Merlin refusa, assurant avec sagesse qu'il préférait la forêt. Cependant pour le consoler de sa déconvenue, il confia au souverain des secrets qui lui permirent de combattre les païens avec succès.

Après la bataille, lorsqu'on mit en terre les chevaliers tués, arrivèrent par les airs d'énormes pierres, si longues, si pesantes, que nul homme n'aurait pu les soulever. Merlin les convoyait et il les fit dresser sur le plateau de Stonehenge, près de Salisbury, où on peut les admirer encore.

Plus tard, le roi Uter eut un fils, qui fut élevé en grand secret. On le nomma Arthur, car s'il était beau, il se montrait velu comme un ours, ce que ce nom signifie. Lorsque Arthur eut seize ans, le roi mourut et le trône devint alors vacant.

Ne pouvait être reconnu pour roi que celui qui saurait arracher

d'une enclume une épée magique, fichée jusqu'à la garde. En vain, tous les barons s'y étaient essayés. Seul, Arthur put dégager Excalibur (tel était le nom de l'épée) et ainsi, il monta sur le trône.

Merlin consentait parfois à quitter ses futaies pour venir le conseiller. Grâce à lui, le jeune souverain fut reconnu comme le meilleur de tous, même par les empereurs Julius César de Rome, et Adrien de Constantinople.

Lorsque, enfin, le roi Arthur fut fiancé à la belle Guenièvre, Merlin se rendit dans la Bretagne des Gaules, y chercher un repos bien mérité.

Or, il y avait au cœur de cette petite Bretagne, une forêt, la plus agréable du monde. Pleine de biches, de cerfs et de daims, la forêt de Brocéliande aurait été un paradis pour les chasseurs, si la beauté de ses frondaisons et la majesté de ses arbres ne vous incitaient à la méditation. Elle existe encore, mais combien réduite et dépeuplée de ses gracieuses créatures.

Là vivait un vavasseur, c'est-à-dire un chevalier de très modeste rang, du nom de Dyonas. Il était le filleul de Diane, la déesse des bois, très attachée à Brocéliande. Sa marraine lui avait prédit qu'il aurait une fille, dont le plus savant des hommes tomberait amoureux. La déesse ajouta qu'en gage d'amour, celui-ci partagerait sa science magique avec la belle.

Dyonas eut une fille et l'appela Viviane. Cela signifie en chaldéen : « Je n'en ferai rien ! » Et, peu soucieux de la voir épouser fût-ce un sage, ni même de la voir devenir magicienne, le vavasseur crut avisé de la tenir cachée sous le couvert des arbres.

La seule distraction que connaissait la jouvencelle était de chasser ou de se promener dans la forêt. Or, un jour...

... Un jour qu'elle rêvait, assise au bord d'une fontaine dont les graviers luisaient au soleil comme pièces d'argent fin, Merlin, d'âge mûr à présent, vint à passer sous les apparences d'un beau damoiseau.

Caressant la surface de l'eau de ses doigts fluets ainsi qu'on le ferait des cordes d'un luth, elle chantait la chanson de Tristan et d'Yseut :

Trois arbres sont d'espèce généreuse

Le houx, le lierre et l'if.

Ils gardent leurs feuilles toute leur vie

Je suis à Tristan tant qu'il vivra...

Dès qu'il vit la jeune fille, le magicien, pour la première fois de sa vie, resta pantois. Elle était si belle et semblait si douce et si réfléchie que les mots lui manquèrent. Tandis qu'il demeurerait interdit, Viviane lui sourit et déclara :

— Que Celui qui connaît toutes nos pensées vous envoie la volonté de décider de votre bonheur.

Merlin, bouleversé par la voix encore plus musicale que le murmure

de la source, s'assit lui aussi sur le bord de la fontaine.

— Ah ! mon bonheur !... soupira-t-il. Belle damoiselle, qui êtes-vous ?

— Je suis, dit-elle, de ce pays, et la fille du vavasseur dont le château s'élève au cœur de la forêt. Et vous, gentil Sire ?

— Je suis un étudiant errant, affirma le magicien. Et je vais rejoindre mon bon maître, de qui je tiens mon savoir.

— Quel savoir que celui d'un étudiant ?

— Par exemple, celui de soulever un château dans les airs, avec les gens qu'il contient, pour le défendre de l'armée qui lui donne assaut.

— Pas possible ! s'exclama la donzelle.

— Ou bien encore, marcher sur un étang, sans y plonger le pied, ou faire courir une rivière dans le sens qui ne fut jamais le sien. Et tant d'autres choses, selon ce qui me passe par la tête.

— Ah ! quel beau métier ! Je m'ennuie tellement que j'aimerais moi aussi connaître de ces tours. Dites-m'en quelques-uns et pour la peine, je vous promets d'être toujours votre amie, car je n'ai que cela à offrir.

— Cela est, sans mentir, le plus beau cadeau du monde et je vous en dirai davantage si j'ai également votre amour, tant vous voilà douce et belle.

Elle lui jura fidélité et l'enchanteur en fut tout émerveillé. Alors, cassant une branche au pin qui abritait la fontaine, Merlin traça un cercle sur le sol de la clairière. Puis il se rassit au côté de la belle.

Sortit aussitôt de la forêt, un cortège admirable de dames et de demoiselles, de chevaliers et d'écuyers, tous en si beaux habits qu'on eût dit, à les voir, un parterre de fleurs en marche. Ils se tenaient par la main, en chantant d'une voix douce à rendre les oiseaux jaloux. Ils se placèrent autour du cercle que Merlin avait dessiné et d'où semblèrent surgir de terre des danseurs et des danseuses, faisant la carole au son des fifres et des tambourins cachés dans les arbres.

Puis la forêt, au fond de la clairière, fut masquée par un rideau de flammes non brûlantes qui s'entrouvrirent comme des courtines, dévoilant un splendide château. Le parc était formé de parterres admirables et de vergers, et il en montait le parfum le plus délicieux.

La donzelle, émerveillée, avait posé les mains sur sa poitrine pour étouffer les battements de son cœur. Mais comme elle était fille, elle ne pouvait également maîtriser sa curiosité. Bien qu'elle tendît l'oreille, elle ne pouvait comprendre tous les mots de la chanson fredonnée par la cour mystérieuse.

Était-ce du grec, de l'araméen, de l'hébreu ou du saxon ? Elle ne distinguait que le refrain :

— *Voirement sont amor*
À joie commencées
Et finent à dolor.

(Peut-être, les amours qui commencent dans la joie se finissent-elles en douleur.) Et Viviane assura à Merlin, tout pensif, qu'elle doutait d'une affirmation aussi triste.

Le bal dura bien de none à vêpres. Après la danse, tandis que dames et damoiselles s'asseyaient dans leurs beaux habits sur l'herbe déjà constellée de fleurs, les jeunes gens joutèrent autour d'un mât de quintaine qui s'éleva tout seul dans le verger.

— Qu'en dites-vous, ma mie ? chuchota Merlin. Mérité-je votre serment et le tiendrez-vous ?

— Doux ami, bel ami, vous qui savez faire cela, ne savez-vous pas que mon cœur est désormais vôtre ? Mais... vous ne m'avez rien enseigné. De voir, je suis éblouie. De savoir, je reste sur ma faim.

— Je vous le dirai et vous le mettrez par écrit, car vous connaissez les lettres.

— Qui donc vous a dit cela ? Vous ne me connaissiez point.

— Je sais toutes les choses que mon maître m'enseigna. Mais, chut, voici la fin du prodige.

En effet, les chevaliers venaient chercher les dames, les damerets et les demoiselles. Se tenant par la main, les couples dansèrent en direction de la forêt. Les uns après les autres, ils disparurent. À son tour, le château se dilua dans l'air, tandis que réapparaissaient les arbres. Puis, au concert d'instruments, succédèrent les trilles des oiseaux.

— Oh ! le verger ! regretta Viviane. Quel dommage, tant il me plaisait.

— Je vous le laisse, dit Merlin. Puisqu'il vous convient.

— Je l'appellerai « Repaire de joie et de liesse ».

— Que voilà un joli nom. Il me servira de gage à ma parole.

— De gage ? s'étonna la belle. Allez-vous partir ?

— Hélas, il le faut. Le crépuscule est proche.

Viviane ne put retenir les larmes au bord de ses longs cils.

— Je suis doublement triste, gémit-elle. Car vous ne m'avez enseigné aucun de ces secrets.

— Je vous en dirai deux ou trois.

— Ah ! beau sire, ce n'est pas assez !

— Il faudrait plus de loisir et longtemps vivre auprès de vous. Je désire donc qu'en échange de mon savoir, vous me promettiez d'unir nos existences.

Viviane sut faire voir juste ce qu'il fallait de joie triomphante, et elle dit avec une moue adorable :

— Sire, je serai votre dame, dès que vous m'aurez enseigné tout ce que je voudrai savoir.

Le temps pressait l'enchanteur, mais il parvint à arrêter quelques heures, juste pour expliquer comment on fait couler une rivière selon

sa fantaisie, et quelques tours aussi aimables. Sa belle écrivit cela sur un parchemin que Merlin parut saisir dans l'air lorsqu'il se matérialisa.

Enfin, il lui fallut s'en aller et ce n'est qu'après la promesse qu'il reviendrait pour la veille de Saint-Jean qu'elle sécha ses larmes.

Alors, Merlin partit pour la cour où l'on devait fêter les noces du roi Arthur et de la belle Guenièvre.

Pendant tout le printemps, le magicien se dévoua pour le souverain et pour divers autres rois amis. Ayant ainsi bien travaillé, il se rendit, sous les apparences du jeune homme, en la forêt de Brocéliande où l'attendait Viviane, sa mie, auprès de la fontaine. On était à la veille de la Saint-Jean.

Quand elle le vit, la jeune fille montra une joie qui la rendait encore plus jolie. Merlin, lui, l'aimait désormais tant, que pour un peu, il serait devenu fou.

Le vent de juin, doux et léger, jouait avec sa brune chevelure où le soleil allumait des reflets de feu. Dans la forêt, autour d'eux, ce n'était que concerts d'oiseaux et murmures câlins de feuillages.

Après qu'ils eurent bavardé de tendres choses, la jeune fille resta un moment pensive, laissant traîner sa main dans l'eau fraîche du courant.

— Beau et doux ami, dit-elle enfin. Ne m'enseigneriez-vous pas de nouveaux jeux pour que je tienne aussi le serment d'être toujours à vous ? Ainsi, par exemple, j'aimerais savoir comment faire dormir un homme aussi longtemps qu'il me conviendrait.

Merlin s'étonna d'un pareil souhait ou tout au moins, il en fit mine. En réalité, le magicien savait toute chose, comme de lire en la pensée.

Viviane, elle, savait rougir comme le font les jeunes filles, même si elles jouent la comédie.

— Toutes les fois que vous viendrez, expliqua-t-elle, je voudrais endormir mon père. Il me tuerait si jamais il apprenait nos rendez-vous, car il s'oppose à mon mariage. Ainsi, nous pourrions nous rencontrer sans qu'il s'en aperçoive.

Il fallut sept jours d'insistance de la part de la belle pour que Merlin accède à son caprice. Le septième jour – ils se trouvaient dans le verger enchanté – elle lui prit le front entre ses blanches mains et l'enchanteur sentit qu'il perdait tout à fait la tête.

Notre sort est écrit dans le livre du destin. Ne pouvant y échapper, il lui enseigna ce charme. Il le fit au moment de partir, car il entendait un appel du roi Arthur, un appel qui franchissait mers, vallées et forêts, pour n'être entendu que de lui seul, un appel qu'il ne pouvait ignorer. Alors, il s'en fut, promettant de revenir bien vite.

Dès son retour, à l'accueil que lui fit la jeune fille, l'enchanteur crut mourir de joie. Et tant il perdait l'esprit, qu'à la moitié de la semaine, Viviane possédait désormais une grande part de ses secrets.

Un jour qu'ils se promenaient tout au profond de Brocéliande, il lui demanda si elle voulait voir le lac de Diane.

— Votre père fut le filleul de la déesse, expliqua-t-il.

— Certes. Rien ne peut me plaire tout autant qu'un lieu où passa Diane. Car elle aima toute sa vie les bois, tout autant que je les aime. Et vraiment, moi qui ai parcouru la forêt, voilà que j'ignorais cet endroit.

De hautes futaies serrées, d'ormes et de chênes admirables, enchâssaient comme un bijou une vaste pièce d'eau d'un bleu de turquoise.

— Oh ! s'exclama la damoiselle. Quel lieu enchanté ! Voilà où j'aimerais me reposer. S'il vous plaît, doux ami, que s'élève ici un miroir, et si magnifique qu'il n'y en ait pas un de semblable dans toute la Bretagne.

Merlin sourit et fit un geste compliqué.

— Eh bien, voici votre castel. Seulement, personne d'autre que nous deux et vos gens ne pourra le voir. Si quelqu'un de vos serviteurs révèle le secret, le château disparaîtra aussitôt dans un gouffre plein d'eau et le traître se noiera en croyant y entrer.

Viviane, émerveillée, battait des mains et, pour remercier son ami, elle déposa un baiser sur son front. Merlin se sentit plus que jamais éperdu d'amour. La futée en profita pour lui demander encore quelques enseignements qu'elle consignait par écrit, avec une habileté rare chez une personne de son sexe. En ce temps, peu savaient les lettres, surtout les dames.

Enfin, n'y tenant plus et se montrant encore plus charmeuse, elle supplia l'enchanteur de lui donner une ultime satisfaction :

— Ah ! beau et doux sire, je ne serais vraiment heureuse que si vous me montriez comment je pourrais enfermer quelqu'un sans employer ni de fers, ni de murs, ni de tours, ni de fossés. Et il faudrait que la personne ne puisse s'échapper, sans que j'y consente.

Merlin, qui savait toute chose, la regarda pensivement.

— Oui, reprit-elle. Mon père semble se décider à me marier et il songe à un chevalier que j'exècre. Cette union met en grand péril notre amitié et il me faut encore du temps pour qu'il vous accepte enfin pour gendre.

Le magicien secoua la tête.

— Hélas, pourquoi me tromper ? Je suis l'homme que vous voulez enfermer auprès de vous, car vous détestez me voir partir. Pourtant, mon cœur est si plein de vous, que je ne puis refuser. Puisque je vous aime, je dois faire vos volontés.

— Ah ! dit-elle, en lui passant les bras autour du cou. Mes volontés ne sont que de vous rendre heureux et de ne faire et de ne penser que selon vos désirs.

Merlin savait qu'il ne pouvait échapper à son destin. Fût-on magicien et le plus puissant de la terre, notre sort est écrit et il faut s'y plier.

— Ma mie, ma douce, il me faut encore une fois partir car le roi Arthur a besoin de moi. Ayant réglé mes affaires, je reviendrai et vous enseignerai tout ce que vous voulez.

Lorsque l'enchanteur eut aidé le roi Arthur et ses chevaliers à débarrasser la Bretagne de l'affreux géant du Mont-Saint-Michel qui la ravageait, il leur fit ses adieux ainsi qu'à la reine Guenièvre, tout en pleurs.

— Bel ami, soupira le souverain. Ainsi vous vous en allez ? Malgré mon trône et mon armée, je ne puis vous retenir. Et malgré mon trône et mon armée, je serai dolent jusqu'à notre revoir.

— Hélas, fit le magicien. Il n'y aura pas de revoir. C'est la dernière fois que nous voilà ensemble.

« C'est la dernière fois », dit Merlin, et lorsqu'il eut disparu, le roi pensa qu'il avait mal compris. Mais au bout de sept semaines, n'y tenant plus de soucis et de chagrin, il convoqua ses chevaliers et leur ordonna de se mettre en quête de l'enchanteur.

Par chemins et par mers, ils cherchèrent longtemps, affrontèrent mille périls, sans pouvoir seulement le situer. L'un d'eux, Gauvain, neveu du roi, errait depuis des mois en Gaule, tout déconfit. Allait-il, lui aussi, annoncer un échec à son oncle ?

Il chevauchait tristement et pénétra ainsi, sans s'en apercevoir, dans la forêt de Brocéliande.

Bientôt, sur le chemin, il croisa une brune demoiselle, vêtue de satin blanc et montée sur un palefroi noir, caparaçonné d'écarlate et harnaché d'or. Le jeune homme, perdu dans son souci, écarta machinalement sa monture, pour la laisser passer, mais il ne la vit pas vraiment.

Alors, l'ayant dépassé, elle fit tourner son cheval et interpella le voyageur, lui reprochant d'avoir, en oubliant le salut, offensé la politesse.

— Damoiselle, dit Gauvain tout confus. Je vous supplie de me pardonner.

— S'il plaît à Dieu, tu paieras cher ta grossièreté, jeune Gauvain. Et pour te punir, je te souhaite de ressembler au premier homme que tu rencontreras.

Gauvain, maintenant, avait de nouveaux soucis : l'impolitesse dont il s'était rendu coupable, la sorcellerie qui faisait que cette dame connaissait son nom, et la crainte du sortilège suspendu au-dessus de sa tête.

Le premier homme, à sa rencontre dans cette forêt peu fréquentée, fut un nain horriblement contrefait. Aussi, s'empressa-t-il, avec

naïveté, de lui manifester considération.

— Que Dieu vous donne joie et à notre compagnie.

— Que Dieu vous donne bonne aventure, répondit le nabot.

Hélas, le jeune chevalier n'avait-il pas chevauché trois portées d'arc, qu'il sentit les manches de son haubert descendre bien au-delà de ses mains et les pans lui couvrir les chevilles, tandis qu'il n'arrivait même plus à toucher les étriers.

Posant pied à terre, il essaya de raccourcir ses étrivières, de relever ses manches et sa robe. Hélas, depuis qu'il était devenu un nain, son bouclier, plus grand que lui, ne pouvait être réajusté et l'en embarrassait fort, ainsi que son épée, désormais bien pesante.

Alors Gauvain, faisant demi-tour, sortit de la forêt de Brocéliande.

— Peut-être pourrai-je, de nouveau, rencontrer la dame de la forêt et l'apitoyer ? Une telle magicienne doit pouvoir m'aider, si je sais m'y prendre.

Après une heure de marche sous le hallier, il s'entendit appeler par une voix lointaine. Devant lui, une sorte de mur de brouillard translucide mais lisse comme du verre empêcha soudain son cheval d'avancer. Ni l'épée, ni la force n'y taillèrent brèche.

— Comment ! dit la voix. Voici que vous ne me reconnaissez plus, gentil dameret ? Bien vrai est le proverbe : « Qui laisse la Cour, la Cour l'oublie », fût-il jadis indispensable !

— Merlin ! s'écria le pauvre jeune homme. Si contrefait que je sois, seul vous pouviez me deviner. Ah ! comme je vous supplie d'apparaître et m'apporter aide.

— Las ! Petit Gauvain ! Plus ne le puis, désormais. Après votre départ, je ne parlerai jamais qu'à ma mie. Elle m'a enserré dans une prison d'air où je reste pour l'éternité.

— Quoi ? vous êtes prisonnier ? Et d'une femme ? comment est-ce possible, pour le plus sage des hommes ?

— « Le plus fol », devrais-tu dire. Car je savais bien ce qui m'advierait, à l'heure que j'avais prédite. Lorsque, lassé par une promenade avec elle, je me fus endormi près d'un buisson d'églantines, elle se leva doucement et traça un cercle de son voile autour de l'églantier. Quand je m'éveillai de ce qui n'était pas un songe, je me trouvai sur un lit magnifique, mais dans la chambre la plus belle et la plus close qui ait jamais existé.

« Ainsi, pour l'éternité me voilà auprès de ma dame... Je suis plus fol que jamais, car je l'aime plus que ma liberté.

— Beau sire, j'en ai grand chagrin. Et mon oncle sera fort marri lorsqu'il saura qu'en vain il vous a fait chercher par toute la terre.

— Il lui faudra se résigner. Il ne me verra plus jamais. Ni moi, je ne le reverrai. Et nul, après vous, ne me parlera. Retournez-vous-en apporter mon salut au roi, à la reine et à tous les barons. Vous leur

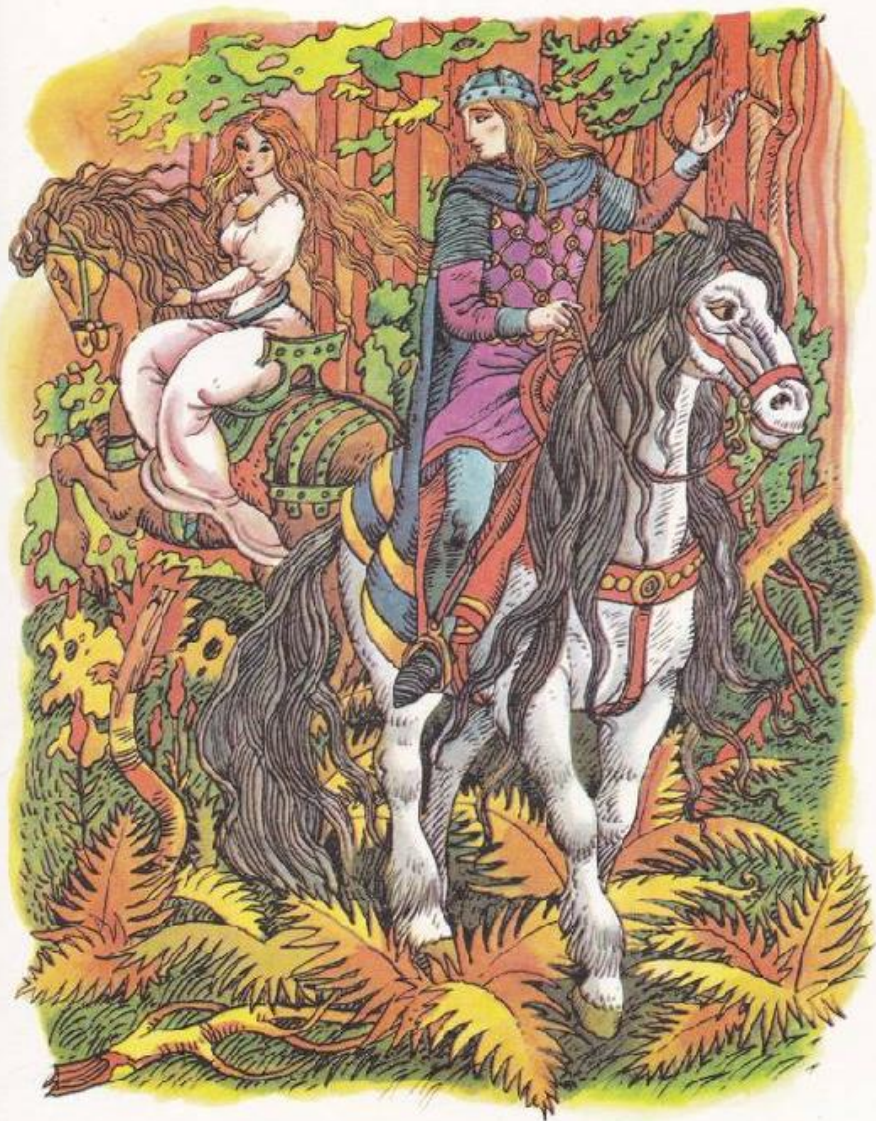
conterez mon aventure. Qu'elle leur serve d'exemple. Quant à vous, ne vous affligez plus de ce qui vous est arrivé. Vous allez rencontrer, à la lisière de la forêt, la magicienne dont vous fûtes victime. C'est Viviane, ma dame. Elle est prête à vous pardonner si vous montrez contrition et abandonnez ma recherche. Allez à Dieu, garçon et que Dieu garde le roi Arthur. Qu'il vous garde aussi, et tous les barons. Jamais l'on ne verra meilleure gent.

Telles furent les dernières paroles du magicien, parvenues à une oreille humaine.

— Ainsi finit l'histoire de Merlin, l'enchanteur enchanté en la forêt de Brocéliande, de petite Bretagne. Que Dieu nous mène tous à bonne fin !

Et sur ces belles paroles, se taisait le barde.





— Damoiselle, dit Gauvain tout confus. Je vous supplie de me pardonner.

L'AMI DES LOUPS



N l'affirme encore de nos jours : « Charbonnier est maître chez soi. » Ce qui veut dire que l'homme le plus pauvre agit chez lui à sa guise. On parle aussi, mais avec un peu de condescendance, de « la foi du charbonnier ». On a tort de mépriser cette foi, car elle est pure, naïve et robuste, comme l'âme des simples. Or, le chez-soi de ces simples qu'étaient les charbonniers consistait en un domaine immense et admirable : la forêt qui les entourait et dont ils connaissaient chaque détour, chaque sentier, chaque tronc magnifique.

« Lou Coumaut », le Coumaut, qui vivait cinq cents ans avant la naissance du grand'père de mon grand'père, possédait véritablement tout un coin de la forêt de Balesta, pays perdu au-dessus des quatre maisons qui formaient le village de Lalibert, au fin fond des Pyrénées audoises.

Bien sûr, les actes de propriété de cette forêt ne mentionnaient pas son nom. Ils étaient marqués du sceau de quelques familles seigneuriales établies dans le meilleur château de la région. Mais le seigneur et ses fils n'avaient pratiquement jamais mis les pieds dans ces bois touffus que la neige couvrait depuis bien avant l'Avent, jusqu'à Pâques. Parfois, l'écho d'une chasse troublait la tranquillité des lisières, faisant fuir au fond des ronciers inexpugnables tout le peuple animal afin d'y attendre paisiblement la fin de cet ouragan dont il s'expliquait mal l'origine.

Pour ainsi dire jamais, le Coumaut, dans sa clairière écartée, n'avait eu sa tranquillité troublée par autre chose que par l'appel lointain du

cor, ou par ce frémissement imperceptible qui court sur les feuilles... Onde de peur et de mort, semblable aux cercles concentriques propageant le bouleversement de l'eau causé par un caillou jeté inconsidérément de la berge... Frémissement comparable aussi au frisson qui court sur la robe du cerf lorsqu'il a peur.

Car la forêt, cet immense être vivant et multiple, lorsqu'on l'effraie, tremble avant de retrouver la sérénité faite d'harmonie qui est un des secrets de la nature. Non pas un silence pesant et solennel, mais un grand calme mis en valeur par le froissement des feuilles et le rire des pies.

Alors, le Coumaut, posant un instant sa cognée, essuyait son front ruisselant et songeait :

— Quelle chance pour moi, de vivre ainsi seul au milieu des bois ! Il n'y a qu'ici que l'on vit tranquille sans avoir affaire aux gens, dont la seule distraction est de se rassembler pour faire le mal. Ces fous couronnés, qui courent après une créature bien plus noble qu'eux, prennent-ils le temps d'admirer un monde bien moins barbare que celui où ils s'agitent ? De goûter un bonheur bien moins malsain que ces satisfactions momentanées et épuisantes ? De connaître ce repos bienfaisant après un labeur pour lequel les muscles de l'homme sont faits ? Un travail qui, lui au moins, n'empêche pas de penser...

Dans la forêt, les sujets de méditation ne manquent pas.

Lorsque, le matin, il partait marquer des fûts dans les combes, le nez en l'air, il choisissait les arbres dont il prenait grand soin de ne pas priver les oiseaux. Tournant autour du tronc, il scrutait les hautes branches où, peut-être, un va-et-vient lui signalait la présence d'une famille ailée. Parfois, il pouvait rester de longues minutes perdu dans l'observation du manège d'un couple de huppés ou de rossignols. Et il ne pensait pas perdre son temps à les admirer. C'est une chose bien curieuse et bien instructive de voir ces petites créatures affairées construire une demeure.

À chaque passage, elles apportent de la mousse ou même de la paille, ou de la laine, qu'elles ramassent, allez savoir où. Ou de l'herbe et des feuilles. Tout cela, en un clin d'œil, est tissé, façonné avec une précision étonnante.

Ou bien, tout en ouvrant son chemin dans les taillis, l'œil exercé du Coumaut savait repérer les fruits inestimables des bois dont il améliorerait son ordinaire : les gratte-culs, ces baies rouges des églantiers, de minusculettes pommes sauvages, des noisettes, des aïrelles... Selon les saisons, il remplissait sa *biasso* – son sac – de champignons divers et délectables, ou de fines asperges. Et puis, il y avait les plantes thérapeutiques avec lesquelles il préparait des breuvages réconfortants ou des emplâtres pour guérir les ampoules dont le gratifiait la cognée.

Il y trouvait ainsi toute la nourriture fraîche dont il avait besoin en dehors des provisions rapportées de la vallée, lorsqu'il livrait son charbon. Et comme c'était un homme frugal, il ne risquait pas de dépeupler son royaume. Écureuils, lapins ou lièvres au collet lui fournissaient du rôti pour plusieurs jours, ou bien coq de bruyère ou gélinotte. À l'entrée de l'hiver, il lui arrivait d'attaquer à l'épieu un sanglier dont il fumait soigneusement la chair. Parfois même, un porc à demi-sauvage, égaré, se trouvait sur son chemin. Il n'avait aucun scrupule à s'en emparer, car, à cette époque, les troupeaux erraient sous la garde théorique de bergers, aussi nomades qu'eux.

En fait, ces derniers se montraient de véritables bandits arriérés. Tout autant que leurs verrats, ils avaient des points communs avec les sangliers, ces derniers fauves des futaies.

Le travail, proprement dit, du Coumout était double : abattre les arbres, mais surtout les brûler pour les transformer en charbon.

Il s'était organisé de façon à ne jamais laisser chômer les fourneaux, car de la régularité du feu dépendait l'excellence du produit. Le charbon de bois, de nos jours, n'est presque plus usité, si ce n'est pour les grillades, mais jadis on le considérait comme un combustible aussi précieux que la tourbe extraite des tourbières, ces cimetières des forêts.

Pendant la journée, alors que les *meules* à charbon fumaient autour de la cabane qu'il s'était construite, sa hache s'entendait retentir à travers la sapinière et ce n'est que le soir, avant de rentrer dormir, qu'il allait placer ou relever les pièges où se prenait un gibier trop maladroit pour mériter de vivre.

Les arbres qu'il coupait étaient sélectionnés, après des réflexions aussi consciencieuses que le soin mis, comme je vous l'ai dit, à ne pas léser les oiseaux.

Il repérait les sapins inclinés déjà d'eux-mêmes dans le vide, au-dessus des combes. Ainsi, il n'avait pas besoin de les haubaner avec des cordes d'herbes tressées les soirs d'hiver.

Mais, s'il avait juste besoin de vieux bois mort, jamais il ne se serait permis de sacrifier un arbre tout entier car il avait trop le respect de la vie. Et même, il choisissait les arbres à abattre, non seulement en fonction de leur taille et de leur environnement, mais aussi du peu de dégât qu'ils feraient en s'abattant. Un sujet âgé, mais point délabré, car le bois se devait d'être parfait, suivi de jeunots à qui l'espace manquait, voilà qui faisait le mieux son affaire.

Bien sûr, il ignorait le sens du mot « écologie », mais il aurait pu en donner des leçons !

Avant de commencer son travail, il crachait soigneusement dans ses mains calleuses et, saisissant la cognée, il assurait sa prise. Puis, han ! han ! il attaquait l'arbre au pied, du côté opposé à la pente. Le soleil, à

chaque coup, faisait naître un éclair sur le fer bien affûté.

Dès que l'entaille se montrait suffisante, l'arbre cassait dans un bruit sourd qui se transformait en une sorte de long gémissement. Et il rebondissait de rocaille en rocaille, faisant lever une véritable fumée de poussière et d'aiguilles sèches, jusqu'à ce qu'il s'immobilise. Chaque fois, le Coumaut, se rejetant en arrière, criait : « gare » comme s'il prévenait des compagnons, avant de rire tout seul pour se féliciter de son adresse.

Il attendait un instant, le sacrifice accompli, que les dernières branches aient fini de palpiter et que l'écho de la chute s'éteigne de ravin en ravin.

Alors, dévalant à son tour l'escarpement, il rejoignait l'immense dépouille végétale pour la contempler longuement avant d'attaquer les premières branches, à la hache ou à la serpe. Les ayant dépouillées, il les fractionnait en rondins ou en fagots, pour les lier, avant de les remonter un à un et les rassembler en tas.

Le bois, destiné à devenir charbon, chêne, hêtre, charme ou sapin, n'était pas le même que celui devant assurer le feu initial, tilleul, orme ou érable. Durs et de grain serré, les premiers brûlaient doucement sans étincelles, ni flammes.

Il fallait aussi des fascines pour la couverture des meules, ces sortes de huttes à l'intérieur desquelles se faisait le charbon. Ces meules devaient être revêtues de bourrées de branchages assez verts pour ne pas brûler.

Tout autour de sa cabane, se dressait ainsi en permanence comme une sorte de village inhabité, mais paraissant vivant. Les amoncellements bien construits de petits rondins longs comme le bras s'élevaient sur trois ou cinq étages, autour d'une cheminée centrale formée de quatre perches verticales.

Avec habileté, le Coumaut ménageait d'autres cheminées horizontales : les événements. Il recouvrait les fascines de mousse, d'herbes et de terre, selon un procédé qui demeurerait son secret. Prenant le feu avec un brandon à un foyer permanent, il le boutait au centre de la meule par un orifice qu'il refermait bien soigneusement. Il ouvrait ou fermait, selon le vent, les ouvertures disposées pour le tirage.

Puis, lorsque la fumée, tout en haut, de noire devenait bleuâtre, il dégageait tous les événements du bas. Enfin, lorsque le panache s'avérait franchement bleu, il bouchait rapidement la première rangée d'ouverture, pour dégager celle du haut.

Ah ! ce n'était pas de tout repos et la carbonisation durait parfois quinze jours. Le soin qu'il y mettait, je dirais même la science, faisait que dans tout le pays d'en bas, sa réputation battait celle des autres charbonniers.

Le précieux combustible chargé sur une carriole à laquelle il

s'attelaient, une courroie autour du buste, l'autre sur le front, il descendait à chaque début de saison, livrer sa fabrication, au village le plus proche, les quatre maisons de Lalibert d'où quelqu'un le convoierait vers la vallée avec d'autres produits. Cet arrangement lui convenait.

En effet, bien qu'on fût à la fin du Moyen Âge, le brave garçon faisait vraiment figure d'homme des bois : dans les auberges, on refusait souvent de le servir. On lâchait des chiens derrière lui et les quolibets des bourgeois, pourtant bien contents d'user de son excellent charbon, lui perforaient le cœur.

Même les boulangers dont le fournil réclamait de ce combustible préliminaire, ne lui marquaient aucune considération. On le trouvait sale et maladroit, et on lui faisait presque honte.

Honte de quoi, je vous demande ? Pourquoi la suie incrustée sur sa figure, entre les poils de barbe hirsute, serait-elle plus répréhensible que la farine donnant à ces gros prétentieux figure de fantôme ? Qu'y avait-il de plus admirable à rester enfermer dans une cave par une chaleur d'enfer, à suer et à geindre tellement que de ces plaintes est venu le nom des mitrons, les « geindres », qui gémissaient en peinant sur la pâte ?

Lui, Coumaut, il ne geignait pas en travaillant. Il chantait. Et lorsqu'il levait la tête, ce n'était pas vers des toiles d'araignées, mais vers le ciel immense, un manteau magique que cloutaient de diamants les milliers d'astres de la nuit.

Et voyez comme la nature est bien faite : les pentes, elles-mêmes, l'aidaient à bien acheminer son chargement de charbon. Tandis que, lorsqu'il remontait, son fardeau était bien moins lourd, bien moins lourd que son cœur.

— Les hommes rassemblés valent bien moins qu'isolés, pensait-il en se dépêchant de rentrer chez lui. Vrai, la ville est aussi malsaine pour l'esprit que pour le corps. Quelle chance j'ai, de vivre dans les bois et de n'y avoir pour ainsi dire jamais affaire aux gens. J'aime mieux mes loups... Au moins, eux ne font pas le mal, pour le plaisir du mal.

Car, lorsqu'il rentrait – et il traînait en chemin pour s'arranger à arriver exactement le soir dans un certain carrefour connu de lui seul –, il y trouvait souvent une meute de loups, assis gravement sur leur derrière. Ils l'attendaient sans s'impatienter, et même en se gardant de manifester une joie déplacée. Les loups, comme les charbonniers, sont gens pudiques, fiers et économes de sentiments superflus.

Avec beaucoup de dignité, de part et d'autre, on faisait ensemble un bout de chemin et si le Coumaut expliquait qu'il avait quelque surprise de bonne chère, les bêtes poussaient jusqu'à la clairière où le charbonnier vivait. Il fallait qu'il en manifeste lui-même l'opportunité.

Entre amis, voyez-vous, il est important de respecter le territoire et la fierté de chacun.

Dans ce temps-là, hélas, les bêtes ne parlaient déjà plus... Mais elles comprenaient encore fort bien la langue des hommes. La vingtaine de loups qui formaient le bon voisinage du charbonnier, s'intéressaient tout autant à son travail qu'à ses discours.

Parfois, il leur proposait :

— Si vous venez demain sur la crête qui surplombe la source, vous verrez un beau spectacle. J'ai repéré un sapin dont vous me direz des nouvelles. Je parie qu'en trois jours, je l'aurai mis en pièces.

Et les loups s'alignaient, au petit matin pour profiter de l'invite. Sagement assis ou couchés, comme il se doit chez les loups, à quelques pas respectueux de leur chef – en fait une cheftaine – car c'était une louve-veuve, ils tiraient la langue, en suivant le manège du bûcheron, de leurs yeux intelligents et – permettez-moi de le dire – connaisseurs.

À la pause, le Coumaut commentait les dernières nouvelles de la forêt et il ne se faisait pas faute de distribuer conseils ou recommandations :

— Lorsque vous rencontrerez le grand porcher borgne, vous savez, celui qui lance si bien les pierres, ne lui faites pourtant rien. C'est un peu comme un ami. En échange de braises, il m'a apporté ce verrat plus gras que les autres et dont vous avez goûté. À propos, je vous remercie de m'avoir attendu sans tomber sur la bête. Si elle avait disparu de mon seuil, j'aurais été franchement déçu.

Et les loups hochaient la tête et remuaient la queue.

— Quant au stropiat qui braconne après la cascade du bout du ravin, faites-lui une grande peur. C'est un bandit, il a pris un faon de trois semaines et le lendemain, une biche qui attendait un petit. Si c'est permis quand même !

La louve en chef, pointant le museau vers le ciel, poussait un bref hurlement de désapprobation, tandis que la meute grondait. S'attaquer à une femelle pleine ? Où allons-nous ?

— Tout ça ne fait quand même pas bonne chère, continuait le Coumaut. Aussi, s'il vous arrive de rencontrer celui dont je vous ai parlé, l'autre jour, celui qui a mis le feu à la moitié du massif parce qu'il ne sait même pas prendre le vent, allez-y mes enfants, étranglez-le et partagez-le !... Quoique j'ai peur que cette viande du diable vous reste dans l'estomac.

Il y avait quatre loups plus dociles que les autres et qui, par permission de la grande louve, dormaient avec lui dans la cabane et lui servaient en quelque sorte de gardes de corps contre les ours, les lynx et les maraudeurs. Quoique de ces derniers, on n'en avait pas encore vu. La présence des loups, fort connue en ces parages, suffisait à assurer la tranquillité.

Les quatre loups avaient reçu des noms qui les dépeignaient bien : Rancunier, Sauvage, Éclair et Gueuleur.

Or, dans ce temps-là... (c'était il y a cinq cents ans, souvenez-vous), ce coin des Pyrénées, pas encore officiellement rattaché à la France, relevait pratiquement de l'autorité des rois d'Aragon.

Duquel s'agissait-il à l'époque ?

On n'en sait trop rien, tant de temps ont passé... Mais enfin... bref... par-dessus l'autorité des seigneurs, on reconnaissait celle d'un roi d'Aragon. Un roi qu'on n'avait jamais vu d'ailleurs en ces parages. Guère moins que les seigneurs et c'était tant mieux.

Pourtant, il advint un jour que ce roi, qui aimait fort la chasse, poussa si en avant à la poursuite d'un dix-cors, qu'il se perdit tout à fait. À la nuit arrivée, il avait tellement tourné en rond dans les défilés, les combes et les traverses, qu'il décida de mettre pied à terre, d'autant que son cheval semblait épuisé. Il le tirait par la bride sur un sentier qui ne lui parut point tout à fait un caprice de la nature, lorsqu'il vit soudain, à travers les futaies, comme une lumière qui tremblotait.

Et il lui sembla que le vent apportait une odeur de viande rôtie. Ce fumet chatouilla agréablement les narines royales, et c'est avec grand espoir qu'il pénétra dans la clairière, où une demi-douzaine de meules fumantes entourait une cabane de charbonnier... à ce qu'il lui sembla, car l'obscurité tombait.

Justement, assis sur la pierre de sa porte, un grand costaud barbu et déguenillé, à ce qu'il semblait aussi, le regardait arriver, sans crainte.

— *Oun te bas aqui, amic ?* Et où tu vas comme cela, l'ami ? demanda-t-il en patois.

Le Coumaut ne connaissait point d'autre langue. Le roi, lui, parlait non seulement l'espagnol, le latin, l'arabe, mais le français, le catalan et, bien sûr, l'occitan. Aussi, lui répondit-il de même :

— Eh bien, j'étais à la chasse et je me suis égaré, je le crains. Ne pourrais-tu pas me faire la charité d'une soupe et d'un coin pour dormir ? Si cela ne te dérange pas trop ?

Jamais on n'aurait pensé pareil langage de la part d'un roi. Et le Coumaut, en l'entendant, ne put se douter d'avoir affaire avec un monarque. Savait-il, même, comment un monarque était fait ?

— Mon souper et mon lit seront partagés avec toi de bon cœur, fit le charbonnier, souriant devant tant de délicatesse. Tu as de la chance, car j'ai un lapin tout nourri de serpolet. Il fera deux larges parts.

— C'est qu'il embaume, en effet, jusqu'ici, admira le roi en humant cet appétissant parfum. Mais je voudrais également bouchonner mon cheval et le mettre à paître et à boire.

— Mets-le sous l'auvent. Il y a de la belle herbe prévue pour les meules. Ensuite, entre et fais comme moi, dit l'autre, ravi du

compliment. Ce n'est pas un palais, mais on y a chaud et on y tient à l'aise. Prends le banc, car tu dois être fatigué, pauvre !

Même un charbonnier peut trouver un plus pauvre que soi.

Tandis que le roi retirait ses bottes, le Coumaut ajouta du bois au feu.

— C'est moi qui ai fabriqué tout mon mobilier, expliqua-t-il avec une pointe d'orgueil. Ce n'est pas très beau, mais solide. Et pour le dîner, tu tombes bien. Au printemps, je fais maigre. Les femelles sont pleines et allez savoir qui se prendra dans les filets. Bien sûr, je peux me rattraper sur les truites et les écrevisses, mais le temps me manque souvent. Voilà, je te sers. Dépêche-toi de manger, tant que c'est chaud.

Avec une louche de bois, il prit dans la marmite de la bouillie de châtaignes et d'épeautre, ce blé presque sauvage dont on usait jadis et dont il avait remonté un sac, lors de son dernier voyage. Il versa le brouet dans chacun des trous creusés à même la table et par là-dessus posa une moitié de lapin pour chacun.

— Quand j'ai fait la table, j'ai creusé deux assiettes, remarqua-t-il en riant. C'était pour changer de place de temps en temps. Mais peut-être, sans m'en rendre compte, je pensais avoir, un jour, un visiteur.

Le roi, qui était affamé, mangeait avec plaisir bien que la vaisselle d'or et de vermeil fût plutôt de son ordinaire.

— Cela donne soif, toutes ces herbes parfumées, constata le Coumaut. Ici, je n'ai que de l'eau pour boire. Le vin est cher et mauvais pour les jambes. Cela ne te fait rien ?

— Au contraire, affirma le roi. Je gage qu'il n'y a pas d'eau plus pure que par ici.

— C'est vrai...

Et il lui fit passer une outre de peau, assez crasseuse d'extérieur, mais qui n'arrivait pas à dénaturer le cristal liquide du torrent.

Lorsque le souper fut terminé, le roi, en se frottant l'estomac avec satisfaction, questionna :

— Alors, mon ami, qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Hé bé, je cuis le charbon. Tu as vu ces fourneaux qui fument ? Il me faut les surveiller nuit et jour.

— Et tu ne t'ennuies pas tout seul dans la forêt ?

— M'ennuyer ? Tu plaisantes ! J'ai tellement de travail et je ne suis pas tout seul. J'ai beaucoup de camarades, figure-toi. Tiens, maintenant que nous avons fini de souper, je vais les appeler, et tu vas voir qu'ils vont s'annoncer aussitôt.

Alors, de mettre les doigts à sa bouche pour siffler avec vigueur et, se rendant sur le pas de sa porte, d'appeler :

— Hou ! hou ! Vous autres, arrivez ! J'ai un invité, savez-vous ?

En effet, presque aussitôt, retentit au-dehors une galopade et le troupeau de loups au grand complet se précipita à l'arrêt devant la

cabane. De sous l'auvent, on entendit le cheval faire un écart et hennir mais, à ce qu'il semblait, sans grande conviction.

Le roi, d'un bond, se mit debout et recula vers le mur du fond, la main sur la garde de son poignard. Le Coumaut éclata de rire.

— N'aie pas peur, mon ami, fit-il en assénant une bourrade à son hôte. Ce ne sont que des loups, mes camarades ! Ils ne te feront aucun mal, je t'assure, puisque tu es chez moi. Ah ! s'ils t'avaient trouvé au milieu de la forêt, je ne dis pas... tout seul vers minuit, ils t'auraient sans doute étranglé. C'est normal, pas vrai ?

Le roi reconnut qu'en effet, il était normal que des loups étranglent un voyageur, tout seul, à minuit, au milieu de la forêt. Et les yeux des loups, brillant comme de la braise rouge, lui laissèrent à penser que, eux aussi, auraient trouvé cette éventualité tout à fait normale. Ce qui ne semblait pas normal, c'était le calme retrouvé soudain par le cheval et l'absence d'intérêt que manifestaient les fauves pour le destrier.

Or, quatre museaux pointaient sur le seuil de la porte.

— Enfin, vous voilà, vous autres, s'exclamait le Coumaut. Ce n'est pas parce que j'ai de la visite qu'il vous faut faire les manières ou les vexards. Entrez, mes enfants, mais tranquillement, s'il vous plaît. Et poliment ! Toi, le Sauvage, passe de ce côté. Toi, Rancunier, vers ici. Toi, Éclair, tu seras bien là. Quant à toi, Gueuleur, mets-toi là et ne commence pas à ouvrir la bouche ou je te la ficelle. Quant aux autres, restez dehors pour garder la maison. Veiller, je veux dire, mais non pas rêver aux étoiles. Et si j'entends un seul mouvement... vers l'écurie, le fautif recevra une volée de coups qui lui feront regretter l'enfer ! Compris ?

La louve, reconnaissable à son oreille rabattue, restait plantée sur le seuil, d'un air à la fois offensé et patient. On voyait qu'elle faisait de grands efforts pour empêcher son nez pointu de renifler des odeurs délicieuses.

— Oh ! c'est vrai, fit le Coumaut, en se tapant le front. Pardonne-moi, Dame ! Avec cette visite, je n'ai plus la tête à moi. Tiens, voilà votre souper. Il n'y en a guère, mais vous comprendrez qu'à deux, on fait peu de restes.

Et il jeta au-dehors, les os et les reliefs du repas.

Il se faisait tard, les torches n'éclairaient plus guère, aussi fallait-il songer maintenant à préparer le gîte pour la nuit. Le charbonnier arrangea des fougères sèches où le roi et lui-même s'étendirent avec délices.

Deux loups, à leurs têtes, servirent de traversins bien souples et bien tièdes. Les deux autres prirent position aux pieds pour les réchauffer et ainsi, loups et hommes s'endormirent ensemble.

Avant de s'endormir, le Coumaut cria encore à la cantonade :

— Le premier qui fait peur au cheval, je le pèle...

À l'aube, ils se réveillèrent en même temps que la forêt.

— Allons, mes amis, annonça le Coumaut. Debout ! Il faut se sauver au travail.

Il distribua de la bouillie froide à chacun, trouva encore des os qu'il lança aux loups, et les mit dehors avec des bourrades.

— Tâchez d'être convenables, recommanda-t-il. Et merci pour le cheval. Je savais que je pouvais compter sur vous.

— Hou ! hou ! répondirent les loups et ils se sauvèrent vers la fondrière...

— Maintenant, mon ami, fit le Coumaut au roi, viens, je vais te mettre dans le bon chemin. Tu vois, ton cheval n'a même pas eu de cauchemars. Il m'a l'air rudement intelligent, cet animal-là... (s'approchant mieux, il admira la superbe bête et son superbe harnachement). Dis donc ? voilà qui a dû te coûter cher ! Comment as-tu fait pour avoir pareil équipage ? un roi, je pense, s'en contenterait !

Le roi riait aux larmes.

— C'est que je suis le roi, mon ami.

— Le roi ? pas possible ! Hé bé ! je suis bien heureux et honoré d'avoir eu le roi pour compagnon. Mais si j'avais su cela plus tôt, j'aurais pu mieux vous recevoir et ne pas vous tutoyer, comme je l'ai fait, sans malice, du reste. J'aurais pu vous servir plus copieusement que moi, sans partage, et même vous servir debout. Prévenu à l'avance, j'aurais balayé la maison et gratté la table. C'est tout ce que j'aurais pu faire, du reste, car je n'ai rien d'autre que ce que je vous ai donné.

— Tu m'as donné plus que personne ne m'a jamais donné. Tu me l'as donné de tout ton cœur, et je te dis merci du fond de mon cœur à moi. Je dirai même mieux, le spectacle de tes loups a été pour moi le plus étonnant que j'aie vu. Je me suis trouvé fort bien chez toi. Même devant le roi, « charbonnier est maître chez lui ». Comme tu m'as si bien reçu et que tu m'as sauvé la vie et celle de mon cheval, moi, Roi de ce pays, je voudrais te donner quelque chose. Voici ma bourse. Elle est pleine et elle t'appartient.

Le Coumaut reçut le sac de pièces d'or, mais il demeura un long moment à tourner et retourner cette besace dans ses mains. De même, il semblait tourner et retourner des idées dans sa tête.

Finalement, rendant la fortune au souverain, il remercia en ces termes :

— Ô Roi, la plus grande joie que tu puisses me donner, c'est d'avoir accepté le brouet d'un minable comme moi. Je me sentirai désormais plus riche et plus honoré que n'importe qui en ce royaume, car créancier de son maître. Quant à ta fortune, tu serais bien bon de la remettre de ma part, aux gens du village de Lalibert. Pas sous forme d'or, c'est trop dangereux, mais en belles vaches grasses, en tissus de

laine et, si cela n'est pas trop te demander, de les exempter de la taille⁽⁴⁾ pour le nombre d'années que tu pourras... Leur plaisir me sera une autre grande joie, quand je descendrai à Pâques. J'aurai les poches vides, mais le cœur rempli d'allégresse. C'est une chose que les bandits de grands chemins et les malfaisants des villes ne pourront pas me dérober, ni m'extorquer, ni me reprocher. Adieu, Roi ! Et que Dieu te garde !

« *E el se demourec al bosc au des sins amics, les loups !* » Et il resta dans les bois avec ses amis, les loups...



LA SYLPHIDE ET LE LAIRD



LES châtelains écossais se croiraient déshonorés si vous refusiez de croire aux fantômes « attachés » à leurs *castles*. Non seulement ils font partie de la tradition, mais encore leur présence est une question de « standing ». *Isn't* ?

Les rares forêts qui subsistent encore de la couverture végétale si dense des Îles Britanniques au climat, traditionnellement, lui aussi, humide, se doivent, de même, de cacher au plus profond de leurs taillis, des esprits éthérés. Si vous expliquez qu'il s'agit d'un lambeau de brouillard accroché aux feuilles, l'Écossais chez lequel vous êtes invité à la chasse au renard, vous regardera d'un air peiné. La chasse au renard, comme les fantômes, tient des institutions nationales et on refuse de les croire périmés.

Ces chevauchées folles à travers plaines et bois donnent à chacun l'illusion qu'il est redevenu un des compagnons de Robin des Bois fonçant dans la fameuse forêt de Sherwood ou l'un des chevaliers de la Table Ronde traversant celle de Northumberland.

Il y a quelques centaines d'années, un *laird* (seigneur) écossais chassait dans les bois dont il ne reste que quelques vestiges, autour du mont Macduhel, entre le massif du Grampian et l'Inverness, au cœur de l'Écosse. Les éleveurs de moutons les ont encore épargnés.

Menant le train, Donald MacDonald poursuivait un renard magnifique dont, parfois, il se demandait si la bête n'était pas... multiple, car à plusieurs reprises, de buissons différents et presque simultanément, un éclair roux avait jailli sous les sabots des chevaux.

Par ce délicieux jour de printemps, le vent égrenait sur la harpe des branches des accords pareils à des rires harmonieux et légers.

Même les merles et les mésanges saluaient les vains efforts des

poursuivants, de leur sifflet moqueur.

La jument du jeune laird ayant fait un écart, la troupe de ses compagnons, emportée par son élan, le dépassa comme une bourrasque pour s'engouffrer dans le hallier. Donald parvint à maîtriser sa monture et la fit danser sur place jusqu'à ce qu'elle se calme.

À ce moment-là, il vit la bête rousse, presque au-dessous de lui, affalée au pied d'un tremble et qui, visiblement exténuée, tirait une langue pendante. Puis le renard, paraissant soudain véritablement changer de mine, leva vers le jeune homme ses yeux étincelants et considéra son poursuivant avec un grand intérêt.

Chasseur et chassé se regardaient l'un et l'autre. Des deux, le renard semblait le moins étonné. Alors, Donald, descendant de cheval, fit quelques pas. Le renard remua seulement une oreille et, ma parole, il souriait !

Donald, d'un geste furtif, voulut prendre une flèche dans son carquois, mais pfft !... le rouquin disparut.

C'est alors que, derrière le dos du jeune homme, une créature transparente bondit, du pied de l'arbre où elle était assise, pour souffler sous le nez du cheval. Celui-ci se cabra, puis s'enfuit affolé.

Une autre fée – car elles étaient toute une bande – lança d'un autre arbre une noisette qui, en roulant, devint grosse comme un renard, long et poilu, et Donald crut que sa proie reparue détalait. Il courut. Une troisième sylphide, haut perchée, jeta une brindille devant le chasseur et celui-ci sentit une fourrure frôler sa jambe.

Et de buisson en taillis, de tremble en ormeau, de charme en chêne, les futées se renvoyaient le garçon courant en tous sens jusqu'à ce que, découragé et hors d'haleine, il se laisse tomber contre un tronc. Les fées ne s'étaient jamais autant amusées.

— Ah ! jeunesse ! jeunesse ! Comment prendre intérêt à un mortel qui ne sait que porter la mort aux créatures des bois ?

Et les branches dénudées des arbres secs s'agitèrent avec emportement, tandis que les vieilles sorcières qui les habitaient exprimaient ainsi leur indignation.

Donald, épuisé, s'endormit. Bientôt, tout autour de lui, traçant dans l'air et sur la mousse les figures d'un ballet exquis, des filles diaphanes mais ravissantes virevoltaient au rythme d'une musique inaudible à des oreilles humaines. De leur pas, naissaient des fleurs délicates, et leurs ailes de cristal irisé accrochaient les rayons du soleil pour les éparpiller en éclaboussures multicolores.

L'une après l'autre, chaque sylphide ployait sa taille fine jusqu'à déposer un baiser léger sur la joue du bel endormi, devant lequel elle passait.

Les vieilles fées étaient outrées...

— Quelle honte !

La plus âgée en perdit l'équilibre. Dégringolant de l'orme centenaire qui l'abritait, elle courut vers les coquines en agitant la branche à laquelle depuis si longtemps elle se cramponnait et qui l'avait accompagnée dans sa chute. Les autres sorcières, se dégageant d'une avalanche de feuilles mortes, se joignirent à elles et leur troupe furieuse et gesticulante entra dans le cercle enchanté qui se brisa.

Les petites fées s'égaillèrent dans le bois, tandis qu'un coup de vent emportait fleurs miraculeuses et feuilles sèches dans le même tourbillon.

Mais une des sylphides avait fait seulement mine de s'enfuir avec ses sœurs... Lorsque tout redevint calme, elle revint se poser près du dormeur comme un papillon léger.

Ne sachant que danser et rire, elle dansa pour exprimer son amour, bien qu'il ne puisse pas la voir. Elle dansa. Et lorsqu'il se réveilla et qu'il tendit le bras vers une libellule, celle-ci s'échappa en valsant encore autour d'un pinceau de lumière que le soleil couchant, doucement, remonta vers les cimes.

Revenu chez lui, Donald était si fatigué par son équipée, que ses bottes enlevées et son carquois déposé, il ne tarda pas à s'endormir de nouveau devant l'énorme cheminée où pétillait un tronc en feu.

Le « Hall » (château) MacDonald devait le soir même recevoir des invités pour une grande réception. Par les sous-sols, serviteurs et servantes s'affairaient, mais la salle seigneuriale, encore déserte, n'en paraissait que plus silencieuse, tant à peine pénétraient à travers les murs épais les bruits de la cuisine et le charroi de la cour.

Il y eut un craquement et Donald ouvrit les yeux. Dans l'air, flottait un parfum suave, bouffée des senteurs de muguets et de violettes. Puis se répercuta un tintement, comme l'écho d'une clochette en cristal. Donald, rejetant le plaid qui couvrait ses jambes, se leva et chercha autour de lui.

— Qui est là ? Répondez !

Un nouveau rire léger. Contre le pilier central, une jeune fille ravissante, avec grâce lui faisait révérence.

— Qui êtes-vous ? Par où êtes-vous entrée ?

La jeune fille mit un doigt sur ses lèvres et à pas lents, si légers qu'elle semblait flotter au-dessus des dalles, elle s'avança, les mains tendues vers lui. Le garçon, pétrifié par la joliesse de l'apparition, sentit soudain un étrange vertige l'anéantir.

— Comme tu es belle...

À ce moment-là, la porte s'ouvrit avec fracas et l'intendant, d'une voix joviale, annonça :

— Mylord ! Voici lady Kathryn, votre fiancée... Sir Douglas, son père et tous les *yeomen*(5) du domaine...

Au son des cornemuses et des tambours, un double joyeux cortège fit son entrée. Les tartans étaient aux couleurs des deux clans : bleu pour les gens de MacDonald, rouge pour ceux de Sir Douglas. Fermait la marche un gaillard portant un tronc d'arbre bien droit et si haut qu'il touchait la voûte. C'était le *caber*, que ce champion local pouvait projeter jusqu'à l'autre bout d'un champ.

Donald considérait ses invités d'un air un peu hagard, que tout le monde interpréta à la fois comme une surprise aimablement feinte et l'admiration méritée par la fiancée. Les cheveux de Kathryn flamboyaient, tels les carreaux de l'écharpe en tartan couvrant ses charmantes épaules. Et quelle vivacité !

À l'arrivée du cortège, la jeune fille mystérieuse s'était, elle aussi, figée. Donald, se tournant vers elle pour la présenter, resta le geste en suspens, car il ne vit par terre qu'une feuille verte. Mais en se baissant pour la ramasser, il sentit contre ses doigts un frôlement imperceptible, le contact léger d'une jupe invisible... Oui, il l'aurait juré.

— Vous n'avez rencontré personne en entrant ?

— Comme notre laird est bizarre, ce soir...

— Comme il me paraît songeur, mon fiancé...

Pendant le repas magnifique, le jeune seigneur fit de louables efforts, afin de se montrer charmant et heureux, mais c'est à peine s'il toucha du bout des dents aux mets présentés.

Pourtant, jamais *haggis* n'avait été aussi réussi. À la cuisine, on avait veillé à faire cuire exactement pendant le quart de la journée cette panse de brebis farcie au gruau d'avoine. Quel délice !

Par moments, levant les yeux, il lui semblait voir la silhouette d'une jeune fille assise sur le rebord de la fenêtre et qui, toute triste, le regardait. Plusieurs fois, il se leva mais ne trouva rien.

— Ce n'est que la brise agitant le rideau.

Après le dîner, on dansa. Donald exécutait machinalement les figures, lorsque dans sa main se glissa une menotte fraîche. Il lui sembla alors que la musique changeait et qu'un concert d'oiseaux remplaçait l'aigre refrain lancinant du « pipe ».

Devant les yeux de l'assistance sidérée, Donald MacDonald, tout seul, tendant son bras dans le vide improvisa des pas étranges jusqu'à ce que le cornemusier en laisse tomber son instrument, choqué au point de ne pouvoir plus souffler. Quel scandale !

Un des invités, Sir Malcom, amoureux depuis longtemps lui-même de lady Kathryn, profita du désarroi de celle-ci, abandonnée au milieu d'une figure par son cavalier, pour placer un compliment qui lui tenait à cœur.

À partir de ce moment-là, le bal alla vraiment de travers. Plus d'une fois, au moment des échanges de couples, non seulement Donald se

trompait de rythme et ne se préoccupait plus de sa partenaire, mais encore les invités, eux aussi, s'embrouillaient. On eût dit qu'il y avait véritablement quelqu'un en trop. Pourtant, à bien compter, personne de l'assistance ne se trouvait en deux endroits à la fois.

À la fin, c'en fut assez pour lady Kathryn et, criant...

— C'est elle ou moi !

... elle s'enfuit, suivie de Sir Malcom, de son père et de toute la noce. Chacun, l'exhortant qui à la patience, qui à la vengeance, qui à la raison, donnait son avis et l'adjurait de l'écouter. Donald demeura tout seul au milieu de la salle, y comprenait moins que personne. Un éclat de rire lui fit lever la tête. Assise sur le rebord de la cheminée, là-haut, près des poutres, posée comme une libellule de lumière, la jeune fille mystérieuse balançait les pieds.

Le laird, partagé entre la stupeur et l'admiration, allait l'implorer de faire attention à ne pas tomber, lorsque la fenêtre s'ouvrit à la volée.

Le vent, en tourbillon, entra dans la pièce, renversa tables, bancs et le jeune homme lui-même, pour disparaître comme il était venu, emportant une lumière, que l'on vit tourner en direction de la forêt.

Sur la cheminée, la jeune fille avait disparu.

Alors d'un bond, Donald sauta lui aussi par la fenêtre. Courant vers le bois, il criait :

— Attendez ! attendez !...

Le feu follet sembla ralentir sa course, mais au moment même où le jeune homme allait l'attraper, il disparut pour renaître en mille flaqes de lumière, tandis que la lune se levait. De partout, surgissaient des jeunes filles en robe de gaze claire. Donald allait de l'une à l'autre, sans pouvoir ni les saisir, ni les identifier.

Pourtant, il semblait bien que l'une des nymphes dansait mieux que les autres. À chaque fois qu'il la frôlait, le cœur de Donald battait davantage. Mais toujours, un double encore plus irréel se glissait entre eux et le faisait trébucher sur un buisson d'épines ou bien se transformait en quelque oiseau de nuit aux yeux furibonds.

Bientôt, les buissons devinrent plus nombreux et les hiboux féroces. Mais toujours une sylphide s'interposait et le tirait vers le profond des bois, lorsque soudain, au milieu d'une clairière, la lune se posa dans un déferlement d'opales.

Le sol s'ouvrit par une blessure de lumière froide. Elle devint un miroir sur lequel bondissait la fée, surgissant de volutes de vapeurs pareilles aux écharpes de gaze d'un mystérieux corps de ballet.

Le jeune homme courut vers l'étang, qui se referma sur lui, dans une grande éclaboussure.

Et chaque goutte effaça en retombant les êtres phosphorescents, figés juste un instant nécessaire pour que commence l'éternité.

Cet instant suffit pour que la sylphide amoureuse, parvenue à son

tour au bord du petit lac... mais trop tard... se jette elle aussi à l'eau, au prix, elle le savait, de sa fantomatique immortalité. Elle saisit de ses bras, qu'en même temps la vie et la mort pétrifiaient, le corps du jeune homme et le tira sur la berge.

Un concert de cornemuses et de tambours monte depuis l'orée de la forêt. Des torches parent les buissons de reflets mouvants. C'est un cortège de noce à la recherche de bois sec pour le grand feu autour duquel on dansera la gigue, tandis que les lanceurs de *caber* rivaliseront d'adresse. Tout le monde chante le bonheur des nouveaux fiancés...

On arrive ainsi à une clairière au milieu de laquelle miroite un étang, petit mais profond. Sur la rive, deux arbres morts ont dû choir ensemble, car leurs branches sont entrelacées. Sortant leurs couteaux, les gens de la noce ont vite fait de débiter les arbres. Bientôt un brasier pétille, tandis que se noue la ronde.

La fumée monte vers le ciel clouté d'étoiles. Une fumée que le vent dédouble en panache jumelé, qui se dilue dans le feuillage où traîne déjà un brouillard semblable.

— Comme c'est curieux, dit quelqu'un. On dirait deux danseurs qui tournoient, en se tenant par la main... Regardez les écharpes et leurs figures pâles... extasiées.

— Tu es fou ! fait un autre. Ce n'est que de la fumée !

Allons, gens de la noce, chantez ! Vivent Sir Malcom et Lady Kathryn... Vivent les mariés !



LES VIEILLES MIC-MAC ET LE GLOUTON



L'ARBRE tient une si grande place dans le cœur des Canadiens, que la feuille d'érable leur sert d'emblème et figure sur le drapeau national.

Les forêts qui couvrent près de trois millions de kilomètres carrés de ce pays bien plus grand que l'Europe constituent ses principales ressources depuis la nuit des temps. Pratiquement, elles s'étendent d'un océan à l'autre, de Terre-Neuve au détroit de Behring. C'est un spectacle admirable que ces grands arbres en flèche, mélèzes, sapins, pins « rouges », « gris » ou « blancs », selon la couleur des troncs, saules et peupliers toujours frissonnants, buissons riches en baies savoureuses, et tapis de mousse plumeuse, émaillés de fleurs ravissantes.

Très bien préservée, cette forêt regorge d'animaux particuliers, tels que l'orignal, sorte d'élan qui se nourrit de nénuphars, l'été, et d'écorce, l'hiver. Ou le glouton, un ours qui, en vérité, ne mérite pas une aussi fâcheuse réputation de goinfre. Ou les écureuils les plus variés. Mais aussi les moustiques, si nombreux qu'on peut croire à du brouillard. Quant aux oiseaux, migrants ou indigènes, ils se comptent par millions. Et je ne parle pas des poissons dont regorgent les cours d'eau...

Les premiers colons furent d'abord forestiers et chasseurs. Le coupage du bois – la « bûche » comme disent les Québécois dans leur français si charmant – et l'industrie de menuiserie ou du papier sont encore essentiels à l'économie du pays.

La vie des bûcherons n'a guère varié depuis des siècles, dure et frugale. Ceux-ci restent très attachés à leur existence de liberté. On ne compte plus les centres d'exploitation où des familles s'installent à

demeure, mais il existe des travailleurs qu'on appelle *hommes-de-cages*, du nom des immenses « trains » de bois, descendant les rivières du pays. Ces ouvriers, dès la première chute des feuilles, *montent aux bois*.

Là, jusqu'au printemps, ils abattent les grands arbres, les équarrirent et les amènent aux cours d'eau.

À la fonte des glaces, le courant emporte les troncs rassemblés en ces fameuses cages. Les hommes s'établissent là-dessus et, conduisant ces demeures mobiles à travers les mille difficultés de la navigation à la voile et à la godille, ils flottent en caravanes pendant des semaines et des mois sur des fleuves immenses, tels le Saint-Laurent à l'est ou le Mackenzie, à l'ouest, pour atteindre les *foulons* ou dépôts de bois des embouchures ou des lacs.

Quel étrange spectacle que ces trains de bois la nuit, alors que le brasier de leur vaste *cambuse*, ainsi qu'ils nomment la cuisine, illumine l'eau d'une étrange lumière ! Parfois, pour meubler les soirées, passant d'un train à l'autre, lorsque la *dérive* (descente) est aisée, ils se rassemblent sur un radeau pour y danser et chanter, au son du violon. On raconte également les légendes du temps passé héritées des Indiens.

Voici l'hiver arrivé.

Les rivières sont gelées.

C'est le temps d'aller au bois,

Manger du lard et des pois.

Dans les chantiers, nous hivernons.

Dans les chantiers, nous hivernons.

Ré, do, do, la, si, do... o o !..

Avant qu'il n'y ait des « chantiers » de bûcherons ou des « shanty » comme disent les Canadiens de langue anglaise, ou des trains de bois, le pays appartenait aux Peaux-Rouges.

Le peuple indien qui occupait les forêts de l'intérieur répond au nom charmant de Mic-Mac. Il fait partie de la grande nation des Algonquins. N'allez pas croire que Mic-Mac désigne des gens à l'esprit compliqué. Non ! Car Mic-Mac signifie « allié », ce qu'ils devinrent de bon cœur vis-à-vis du premier explorateur, Jacques Cartier, en 1534.

Les Mic-Mac, couverts de magnifiques tatouages, sont très friands de contes et de légendes, ces légendes qu'ils ont transmises aux coupeurs de bois. Ajoutons que nous leur devons aussi de la reconnaissance... celle du ventre, car ils furent, en quelque sorte, les véritables inventeurs du maïs, de la courge et du haricot. Leur civilisation paraît avoir été la plus avancée de l'Amérique du Nord.

Je vous disais tout à l'heure que le glouton, manière d'ours de la forêt, fut ainsi appelé par les Européens, en raison de son appétit solide. Mais les Blancs ne savent rien et parlent sans réfléchir.

Un Mic-Mac vous expliquera que Kek-oua-gou n'est pas plus glouton que le pécan ou le loup. Il aime encore mieux jouer de vilains tours que s'offrir une indigestion : il dérobe le gibier dans les pièges des chasseurs, démolit les cabanes et se rend odieux au gré de sa fantaisie.

Même les autres animaux évitent le voisinage de cet *ouésoumé*, mauvais génie de la forêt. Quand ils l'attrapent – et ce n'est pas souvent – les Mic-Mac le tuent, sans même s'en excuser auprès de lui, ainsi qu'il est d'usage vis-à-vis de l'ours. Pas plus ils ne fument avec lui le calumet de la paix, comme ils le fument avec l'ours.

— Nous l'avons pris, chantent-ils en tapant du pied. Tant pis pour lui. Nous l'avons attrapé. Nous sommes bien vengés !

Mais personne ne put se venger aussi bien que deux pauvres vieilles femmes, ni plus efficacement.

Elles vivaient, jadis, dans la forêt, où elles ramassaient des pommes de pin. Leur *loge* s'élevait dans une clairière bien abritée et, comme on était au mois-des-feuilles-qui-tombent, sans trop se fatiguer, elles avaient pu entretenir un bon feu, devant lequel elles dormaient, le dos au brasier.

Kek-oua-gou passait par là et il eut, naturellement, aussitôt envie d'accomplir une sottise.

— Des vieilles femmes, voilà des victimes bien trouvées !

Ayant saisi de sa patte habile, une branche, il poussa un tison bien rouge contre le mocassin de la plus jeune, puis se cacha derrière un arbre pour y rire à son aise.

La brûlure réveilla la pauvre femme. En criant de douleur, elle courut plonger son pied dans la marmite de soupe de la veille. Revenant vers sa compagne, elle lui assena un bon coup sur la tête.

— Fais attention ! cria-t-elle. Tu as failli me faire périr. Voilà ce que c'est que l'âge, tu ne sais même plus dormir.

Aux protestations de celle qui était si injustement accusée, Kek-oua-gou pleurait de joie. Finalement, épuisées par la discussion, les deux vieilles se rendormirent.

Kek-oua-gou revint vers le feu, tout doucement sur ses grosses pattes et ttchack... il poussa un autre tison contre le pied de l'autre dormeuse. En clamant des imprécations, celle-ci dut, à son tour, se précipiter vers la marmite.

— Prends garde ! cria-t-elle. Tu as failli me carboniser. Ah ! cela te va bien de parler de mon âge ! Toi qui te rends si ridicule à frétiller comme une truite, alors qu'on te croit assoupie.

— Elle ose m'appeler « truite », cette grand-mère croulante ! Moi qui suis du totem du castor. Tiens, voilà pour t'apprendre la politesse !

Et elle la gifla du mocassin brûlé. L'autre, bien sûr, ne se laissa pas faire et lui rendit la pareille. Kek-oua-gou, retourné derrière le tronc, étouffait de joie. Il riait si fort qu'il se fendit la peau du ventre.

Au cri de douleur qu'il poussa, les deux vieilles comprirent aussitôt qui avait été leur tourmenteur. Abandonnant leurs mocassins, elles se précipitèrent sur lui d'un même élan.

L'une l'attrapa par la queue, et l'autre lui assena un grand coup de bâton sur la tête. Pan !

Lorsqu'elles le virent étendu à leurs pieds, si gros, si gras, elles se sentirent en appétit, d'autant qu'elles venaient de prendre de l'exercice. Crac, crac, et crac, voilà notre animal écorché et sa carcasse mise dans la marmite, qu'on déposa sur le feu.

— Rien de tel qu'un peu de glouton bouilli pour donner du goût à la soupe de la veille, assura avec satisfaction la plus âgée.

— Mais que ferons-nous de la peau ?

— Nous en ferons le rideau de la porte. Cela nous rappellera, à chaque retour à la maison, qu'on ne doit accuser personne sans vraie preuve.

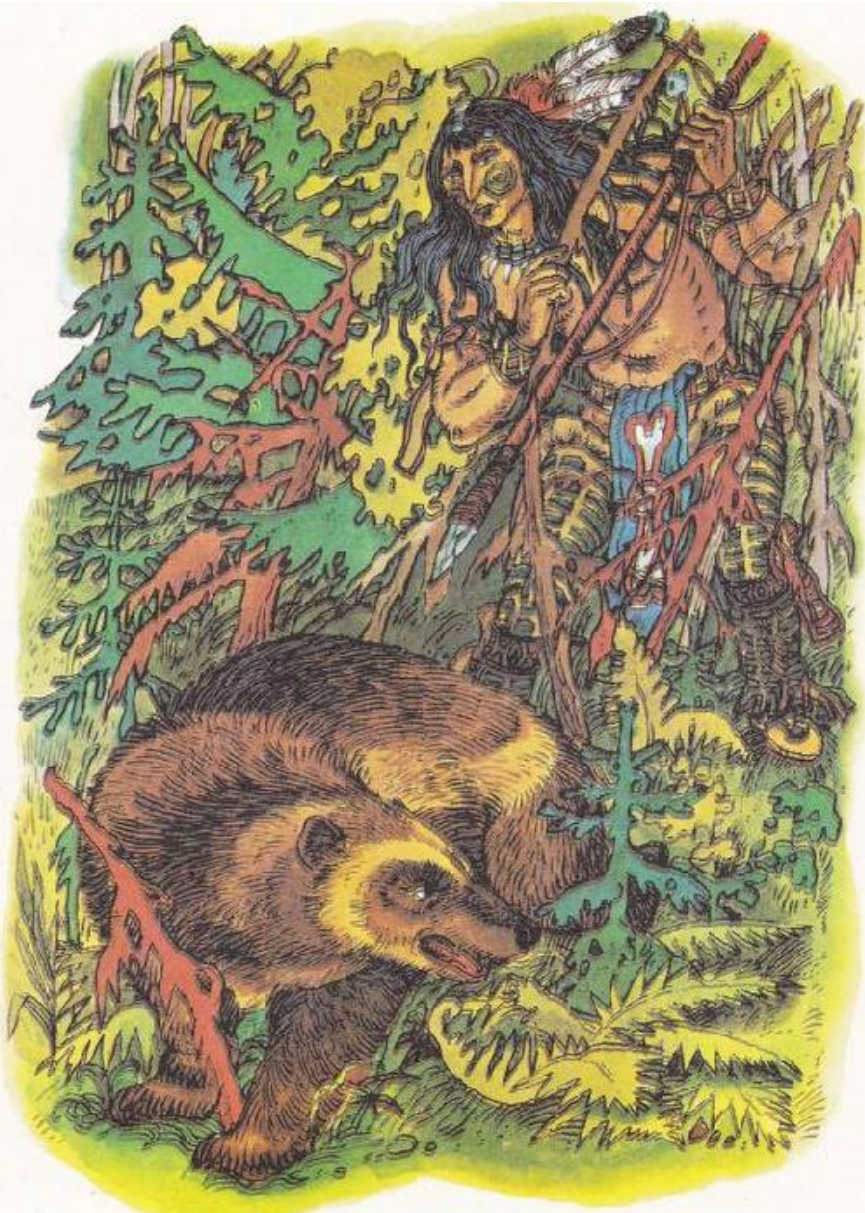
Elles accrochèrent la dépouille à l'embrasure et partirent chercher du bois mort, car le glouton bouilli nécessite un feu d'enfer. C'est évident.

Pauvres vieilles, il leur fallut du temps pour glaner et charrier les branches ! En attendant, l'eau chauffait et cette chaleur réveilla notre malfaisant. Au premier bouillon, sa chair devint rouge foncé, couleur qu'elle a gardée, depuis...

Avec un hurlement de douleur, il sauta hors de la marmite et s'ensauva sous le couvert du bois. Passant sous la porte, il décrocha sa fourrure et lorsqu'il se jugea hors de vue, il s'arrêta pour la remettre.

Hélas, son corps avait rétréci à la cuisson et sa peau détendue, lui était désormais trop grande.

Elle l'est encore...



Le glouton, un ours qui, en vérité, ne mérite pas une aussi fâcheuse réputation de goinfre.

LES MARRONNIERS ALMANACHS



A nature est un merveilleux calendrier. Chaque année avec ponctualité, elle marque le cycle des saisons et il n'est qu'à regarder un arbre pour savoir à quelle époque nous nous trouvons.

On s'est demandé comment la végétation peut deviner qu'il est temps de marquer les événements. Au printemps (« primavera », comme disent les Italiens, « première verdure »), toutes les plantes se donnent le mot et dans un ordre parfait, bourgeonnent, fleurissent et fructifient... Nous autres, pauvres humains, n'avons eu qu'à nous référer à ces changements d'aspects pour déclarer l'avènement des saisons. Il est inéluctable.

Maintenant, on peut expliquer que les plantes sont sensibles à la durée du jour, à l'élévation ou à la baisse de chaleur. Ces phénomènes physiques déclenchent des phénomènes chimiques, ordonnant la montée de la sève, l'hydratation, l'allongement des tiges et des bourgeons. L'arrêt de tout annonce l'hiver. La nature s'endormira pour réparer ses forces.

Mais il y a des arbres qui célèbrent des anniversaires. De véritables arbres-almanach.

Ainsi, le 18 février, que l'année précédente ait été bissextile ou non, un fonctionnaire helvétique, le Sautier, doit consigner par procès-verbal, le miracle suivant :

Un marronnier de Genève, sur la promenade de la Treille, arbore ce jour-là, la première feuille de toute la région. La presse salue gravement cette naissance dans un article rituel et tous les Genevois viennent, presque en procession, le constater. Sur une plaque apposée dans un coin de la salle de réunion du Conseil d'État, on inscrit soigneusement la date de l'événement.

Cette coutume observée par l'arbre et les Genevois est la conséquence d'une histoire remontant à quelques centaines d'années.

Un « Sautier » de cette époque, Paul Théodore, visitait une personne malade et considérée comme perdue.

— Mais vous vivrez, affirma-t-il. Je reviendrai le 18 février, vous annoncer l'éclosion de la première feuille du marronnier.

Et l'arbre miséricordieux l'aida à tenir parole.

L'autre marronnier fidèle pousse dans les jardins des Tuileries. Il annonce l'anniversaire du retour de Napoléon au début de ce que furent les Cent-Jours.

Des gens sceptiques... et sûrement pas bonapartistes... assurent que cette éclosion a des causes tout à fait matérielles.

En 1814, tandis que l'empereur se trouvait à l'île d'Elbe, les troupes russes occupaient Paris. Des cosaques campaient dans les jardins des Tuileries et avaient installé leur cuisine précisément à cet endroit-là. Ils versaient les eaux grasses et tièdes au pied du marronnier. Cet engrais précipita en quelque sorte la floraison, laquelle intervint juste au moment où les gens du Tsar décampèrent.

Enfin... voilà ce que les royalistes après les Cent Jours se dépêchèrent d'affirmer.

Mais l'année suivante, l'arbre imperturbable renouvela l'exploit, à la grande joie des bonapartistes, qui entourèrent son tronc d'un ruban tricolore. Il fallut même que les autorités interdisent le pèlerinage, car Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe, ne croyaient qu'aux célébrations de leur cause.

Alors, un fonctionnaire légitimiste eut comme une illumination :

— Il y a bien miracle, s'écria-t-il, mais c'est un miracle royaliste. Souvenez-vous... le 10 août 1792, lorsque s'effondra... momentanément... la royauté, la garde suisse qui défendait le Louvre se fit massacrer. Et c'est au pied du marronnier qu'on enterra sur place quelques-uns de ces braves. Aussi, l'arbre ne doit sa floraison qu'au sang fidèle dont il fut abreuvé. Dieu avait voulu qu'ainsi fleurisse la tombe de ceux à qui les régicides refusèrent une sépulture chrétienne.

Royalistes, bonapartistes sont entrés dans l'histoire et leur souvenir se recouvre maintenant de la poussière des ans. Le marronnier des Tuileries, au fond, se moque de la politique, mais il témoigne imperturbablement d'événements que chacun interprète à sa façon. Selon son cœur ou ses idées. La première fleur s'épanouit-elle alors, pour annoncer l'avènement du printemps qui est, lui, éternel et n'a rien à voir avec les querelles partisans ?

Le printemps n'est-il pas aussi un anniversaire important à retenir et à célébrer ? Et tellement plus gai...



LE TESTAMENT DE CASSE-NOISETTE



'ÉTAIT une très mignonne fillette, avec de belles joues rouges souvent barbouillées de fraises des bois, il faut le dire, des cheveux blonds tout raides sur lesquels elle nouait un fichu, comme une vraie petite femme russe. Ses pieds bruns, toujours nus restaient cependant fins et minces et ses jambes écorchées, griffées, racontaient les courses à travers les bois.

Lorsqu'elle venait rendre visite au musicien, elle prenait bien soin de se laver dans le seau placé sous l'auvent du toit et destiné à recueillir l'eau de pluie. Elle éprouvait une grande considération pour le plancher du manoir, rustique mais bien récuré, au contraire du sol battu de l'isba paternelle.

Son père, garde-forestier, était le responsable du domaine, appartenant à un noble moscovite qu'on ne voyait jamais. Le *boyard* (seigneur), en vérité un bon-à-rien, voulant peut-être se faire pardonner la vie dissolue qu'il menait, se prenait pour un protecteur des arts. C'est ainsi qu'il avait offert l'hospitalité au compositeur Tchaïkovski.

Ce dernier, toujours en butte à des soucis financiers, put ainsi en toute quiétude mener à bien le projet de ballet grâce auquel il allait – enfin ! il l'espérait – connaître la grande notoriété.

Dès son arrivée dans le manoir en bois, pourtant fort rudimentaire et délabré, il s'était senti comme envoûté par le cadre qui l'entourait : la forêt de Briansk, située au cœur de la vieille Russie, à mi-chemin de Moscou et de Karkov, était véritablement comme le cœur de la Russie. À écouter le vent passer dans les branches, le musicien croyait entendre les pulsations d'un sang généreux. Bientôt, son projet prit corps et, pendant des heures, couché sous un arbre, il restait le nez en l'air à contempler les écureuils affairés transportant leurs provisions, ou batifolant avec insouciance.

— Ce ballet sera celui de Casse-Noisette et il racontera la vie de la forêt.

Le soir, rentrant chez lui, dans l'antique demeure dont les planches chauffées par l'été exhalaient des senteurs de résine, il se mettait au piano et racontait les longs doigts de la lumière à travers les branches, le halo doré des saules penchés sur le lac pour une éternelle contemplation, les taillis de bouleaux élégants comme des demoiselles et toujours chuchotants, l'appel moqueur du coucou gris dans les pins, les protestations de la chouette, tous les mystères des petits drames se jouant sous le couvert des halliers, le rythme des saisons...

L'hiver, le paysage enveloppé d'une housse blanche comme un immense décor en attente ; le printemps, où une autre neige, celle des pétales de fleurs, jonche le sol autour des cerisiers sauvages, tandis que les bourgeons des noisetiers éclataient en pompons jaunes ; l'été, lorsque les orages réveillent les buissons abrutis de chaleur et les remplissent de champignons, de fraises dont on hume en marchant le parfum délicieux ; l'automne enfin, lorsque, selon l'expression du grand écrivain Pouchkine, la forêt « laisse chuter sa parure de pourpre » et la rend plus somptueuse encore que les galeries du Palais de l'Ermitage. Et les perles de rosée du matin et les écharpes de la brume du soir... Et le vent fredonnant à sa façon les mélodies populaires :

— *Le joli bouleau se dresse dans le pré...*

Tout cela renaissait du clavier caressé par les doigts habiles du musicien et la petite Fénia reconnaissait chaque coin, chaque moment de son univers : la belle, la bonne, la vieille forêt de Briansk.

S'étant bien lavé les pieds et les jambes, elle s'essuyait de son tablier et se glissait dans la pièce pour s'asseoir par terre, près du piano, et s'émerveiller.

— Ah ! voilà l'averse et la course de Casse-Noisette cherchant l'abri de son trou ! Voilà la danse des moucherons ! Les petites fées gambadant sur la mousse ! Et le lapin gravement assis sur son derrière !

En écoutant avec ravissement cette mélodie exquise, Fénia, qui ne savait pas lire, savait que c'était là la plus belle musique du monde. Elle le disait à Tchaïkovski, et celui-ci puisait dans les naïfs compliments le courage de continuer.

— Puisses-tu dire vrai, petite ! Car il est tellement difficile de rendre la vie qui vous entoure. Plus les choses perçues sont simples et plus difficile est l'expression musicale...

Pourtant, ce soir-là, le musicien avait abandonné son piano. Prostré sur son fauteuil, il se mordait les lèvres, paraissant calculer, visiblement en proie à une fureur intense. Son visage tout rouge s'agitait de tics nerveux. En face de lui, Ivan Ivanovitch, le père de

Fénia, tournait et retournait sa casquette entre ses mains et de grosses larmes coulaient sur ses joues pour se perdre dans la barbe grise.

— Ô Piotr Ilitch, gémissait le brave homme. À toi aussi, cette atrocité te brise le cœur. Si tu n'interviens pas, le crime va s'accomplir.

— Oui, c'est un crime. Une infamie ! jeta le musicien. Je ne sais pas ce que je peux faire, mais pour sûr, je vais tenter quelque chose.

Et, bondissant sur ses pieds, il s'écria :

— Boris, fais atteler les chevaux !

Le vieux domestique, apparu, considéra les deux hommes bouleversés et la petite fille effrayée, pelotonnée presque sous le piano.

— Les chevaux ? Pour aller où, Piotr Ilitch ?

— Chez le gouverneur... Dépêche-toi ! Par la Sainte Mère de Dieu, nous avons juste le temps.

La *télégue*, ce chariot russe à quatre roues, filait comme le vent, bien que la nuit noire rendît la route de la forêt pareille à un gouffre sans fin. Le vent humide fouettait le visage du compositeur et au passage, quelques branches l'égratignèrent bien que le cocher prît soin de crier :

— Baissez-vous, Piotr Ilitch !

— Tu veux me faire du mal, ô forêt ! soupirait Tchaïkovski. Pourtant tu devrais savoir que je veux te défendre. Mon Dieu ! Arriverai-je à temps puisque l'abattage est pour demain à l'aube ? Ah ! quelle horreur, comment cela est-il possible ? Mais le gouverneur ne devrait-il pas plus que tout autre faire preuve de probité et intervenir pour que cesse cette infamie ?

Le gouverneur prenait son thé du soir avant de se coucher. Il avait l'air, dans sa robe de chambre chamarrée, d'un prêtre officiant devant un samovar. L'arrivée inopinée et bruyante du compositeur, suivi de l'intendante outrée comme un dindon, le surprit au point qu'il faillit lâcher la tasse de porcelaine fine qu'il humait délicatement.

— Il faut que vous empêchiez les agissements criminels d'un bandit, déclara tout de go Tchaïkovski.

— Un crime ?

Seigneur, voilà la tranquillité de la province troublée ! Ah ! il fallait que l'affaire fût d'importance pour que ce compositeur de Moscou, l'hôte du Comte, se dérangeât. Voyons, comment s'appelait ce musicien ? Tche... Tcho... Tchoukov ? Ah ! oui, Tchaïkovski ! On en disait déjà beaucoup de bien. Mais quel original !

— La police est-elle prévenue ? fit le gouverneur en manifestant un intérêt apitoyé.

Piotr Ilitch haussa les épaules.

— La police ne s'occupe pas des affaires d'une forêt.

— Une forêt ? Il y a eu un assassinat dans la forêt ? Vraiment, les brigands ne reculent devant rien et, si vous écoutez mon conseil, monsieur, vous n'habiteriez pas une maison aussi isolée.

— Il ne s'agit pas de l'assassinat d'une personne, mais du crime le pire qui soit au monde. Mon hôte a vendu à un dénommé Trochensko, la concession des bois de Briansk. Vous rendez-vous compte ?

Le gouverneur avala sa gorgée de thé de travers.

« Ce musicien est fou ! On le prétendait presque ouvertement à Moscou comme dans la région... Génial peut-être, mais malade du cerveau sûrement. Or, il ne faut jamais contrarier les fous. »

Aussi, tendant une tasse de thé à son visiteur, il tenta de faire diversion :

— Un peu de sucre ? Du citron ?

D'un revers de main, Tchaïkovski repoussa brutalement l'offre.

— Je n'ai pas le temps, fit-il, on commence demain matin.

— Quoi ? Ah ! la coupe ! Mais qu'y a-t-il de criminel à cela ? Les arbres sont faits pour être coupés. Sans quoi, aurions-nous du chauffage, des meubles, de l'alcool à brûler, du papier ?

Du geste, il semblait désigner autour de lui ces produits manufacturés et sa voix presque affectueuse avait le ton qu'on adopte pour parler à un enfant obstiné, mais digne d'indulgence.

Les meubles, la pâte à papier ? Comment faire comprendre à ce suave et obtus personnage que tout cela était le cadavre d'une beauté profanée ? Comment expliquer la majesté de la forêt, la fraîcheur des sous-bois, le bruissement des feuilles, les rayons du soleil peignant d'argent le lierre qui tapisse le sol. Et les petits Casse-Noisette, impitoyablement chassés de chez eux.

— De quel droit, monsieur ?

— Du droit, Piotr Ilitch, qu'a chacun de disposer de son bien et du droit pour quiconque l'achète d'en faire ce qu'il veut. Je sais que le comte, euh... un peu... gêné par des dettes de jeux, désire avec raison, réaliser la fortune inemployée que représentent tous ces arbres. Mais... je partage votre indignation, une indignation qui vient du cœur d'un artiste. Cependant, voyez-vous, un artiste ne se rend pas toujours bien compte des intérêts commerciaux. Si l'on ne coupait pas les arbres, avec quoi ferions-nous tout ce que je vous énumère et tant d'autres choses encore, aussi nécessaires : les poteaux, les traverses ?...

— Mais la forêt est nécessaire, gémit Tchaïkovski. C'est le symbole de notre âme nationale. Vous ne pouvez nier l'influence des arbres sur l'être humain.

Y a-t-il seulement trace de l'âme humaine sur les contrats, les textes de lois ? Le gouverneur, à tout hasard, prit un air inspiré. Il allait ouvrir la bouche pour proférer quelque considération bien élevée,

mais le musicien le saisit par ses revers de satin :

— Et la ruine du pays, y avez-vous songé ?

Le gouverneur se dégagea avec douceur. Quel forcené ! Il fallait à tout prix se montrer diplomate :

— On ne ruine pas un pays en supprimant quelques arpents de friche. Le cœur de la forêt autour de votre maison sera conservé.

— Ouais ! Un cœur pantelant arraché à un corps mutilé. Pour qui battra-t-il ce cœur ? Et pour quoi ? Pour un désert.

Le gouverneur prit un air inspiré :

— Je comprends, je comprends ce dilemme, fit-il précipitamment. Mais vraiment, je m'avoue impuissant à intervenir dans une affaire privée. Nous sommes en 1890, mon cher ! L'autoritarisme est révolu. Quel scandale si j'osais me mêler des affaires du Comte. Il y a déjà suffisamment d'agitation politique en ce moment. Les révolutionnaires en profiteraient. Ah ! je n'ai pas envie de finir mes jours en Sibérie. Allez donc voir l'entrepreneur, ce Trochensko. Peut-être pourra-t-il souscrire à un arrangement ?...

Mais déjà Tchaïkovski était parti. Alors, le gouverneur, en soupirant, se versa une autre tasse de thé et but avec délicatesse, le regard perdu dans la contemplation de la bûche qui pétillait au fond de l'âtre.

— Quel exalté, ce musicien !...

Sur le chemin du retour, le compositeur priait ardemment l'âme de la forêt de l'aider. Malgré la vitesse de la course, il entendait le chuchotement des mille créatures nocturnes des bois et dans son esprit naissaient malgré lui, pianissimo, des accords et des arpèges, dont hélas, il ne se souviendrait plus. Les troncs, surchauffés pendant la journée, renvoyaient des bouffées de chaleur humide, comme une respiration. Tchakatchac... une pie, réveillée, s'éleva en protestant avec vigueur. Cela remit le musicien en contact avec ses soucis.

— Tu t'arrêteras au manoir de Lipetski, ordonna-t-il au cocher. Je vais voir ce négociant. Il doit être levé. Ou il se lèvera.

Au manoir, on indiqua que le marchand, levé depuis longtemps, se trouvait déjà sur le chantier où la voiture arriva avec le jour. Des équipes, sous sa direction, marquaient les arbres de coups de hache. À les voir, Tchaïkovski souffrit comme si ces blessures lui étaient infligées.

Avec tout le calme possible, il exposa son offre. Mais Trochensko, homme roublard, sentit la passion dissimulée derrière la proposition de rachat.

— Cette forêt a une valeur inestimable, répondit-il. Les pins sont droits et sains. Et j'ai déjà eu des frais énormes de devis. Plus les commissions et les contrats avec les bûcherons que l'on doit indemniser. Il faudrait compter... voyons... dix mille roubles. Un prix d'ami où je perds beaucoup, soyez-en sûr. Mais qu'est-ce cette

fantaisie pour un homme de votre célébrité ?

Célèbre, peut-être, mais déjà si harcelé de dettes ! Où Tchaïkovski allait-il se procurer une pareille fortune ? Les droits d'auteurs sont ridicules. Et le ballet de Casse-Noisette inachevé, pourrait-il déjà trouver un commanditaire ? Le musicien se sentit gagné par le vertige.

— Bon, fit-il d'une voix blanche. Entendu.

L'entrepreneur le considéra avec pitié.

— Ah ! Il me faut le paiement comptant. Je ne peux donner des promesses à ceux qui travaillent, eux, et veulent être payés rubis sur l'ongle.

Car un musicien ne « travaille » pas, c'est bien connu.

— Vous n'êtes qu'un maquignon ! s'écria Tchaïkovski.

— Maquignon, peut-être, mais moi, je ne dois rien à personne. Je ne vends pas de la fumée, moi, mais du bois solide. Quand vous étalerez sur la table les dix mille roubles, je saurai apprécier cette musique-là, pas avant. Et mes ouvriers aussi. Adieu, monsieur, je n'ai plus de temps à perdre.

Et soulevant sa toque, il partit rejoindre ses hommes.

Tchaïkovski resta là, furieux, contre sa propre misère, contre ce malotru. Mais soudain, des cris le firent sursauter.

— Éloignez-vous. Attention !

Il y eut un énorme craquement. Toute la forêt parut comme agitée d'une convulsion tandis que la cime d'un arbre énorme oscillait, pareille à la tête d'un condamné à mort affolé. Puis, avec résignation, le pin s'abattit, couchant sous lui les arbres voisins, brisant comme verre des bouleaux d'argent. Des oiseaux affolés jaillirent des arbres d'alentour. Le pin frappa le sol, y rebondit, parut s'agiter dans un dernier spasme qui éparpilla, avec l'ultime souffle de l'immense victime, feuilles et aiguilles, jusqu'à en faire un nuage. Deux cents ans de vie fière venaient de prendre fin.

— Quelle monstrueuse abomination, gémit le musicien. Faut-il estropier la nature pour qu'un Trochensko exhibe sa pelisse de vison dans les cercles distingués de la ville ? Mais peut-être y aura-t-il à Saint-Petersbourg des gens plus dignes que lui, qui comprendront que la « richesse naturelle » d'un pays n'est que sa ruine inconsidérée. Que l'âme d'un peuple n'est que celle de la nature merveilleuse qui l'abrite. Comment peut-on sauvegarder la dignité des hommes, si nous profanons l'œuvre de Dieu ? Et nos descendants, lorsqu'ils demanderont pourquoi nous leur avons légué un désert stérile, serons-nous là pour nous expliquer. Expliquer quoi ? Les raisons et les motifs d'un assassinat collectif ? Dix mille roubles qui seront dépensés pour acheter du papier, des meubles... résidus de nouveaux cadavres comme celui de ce pin.

Lorsqu'il parvint au manoir, il se sentait atrocement malade, mutilé,

écœuré. La mort de l'arbre et de tous ses frères, qui allaient s'écrouler aussi, l'avait fait vieillir de plusieurs années.

Il ordonna au domestique de préparer les bagages.

— Les bagages ? Nous partons, Piotr Ilitch ?

— Oui. Pour Moscou. Je vais aller voir le tsar.

Tchaïkovski put-il se faire entendre par le maître de toutes les Russies ? Fut-il seulement reçu ? Toujours est-il qu'au bout de trois ans, en 1893, le musicien mourut prématurément, comme découragé de vivre.

À la génération suivante, trente ans plus tard, alors que la patrie était devenue soviétique, il y avait à la place de la forêt de Briansk, de vastes étendues plantées de blé. Un blé si minable qu'il désespérait les dirigeants des Kolkhozes, ces fermes d'état. Partout où l'on avait défriché, les céréales poussaient avec répugnance, fut-on obligé de constater.

Alors ces fonctionnaires envoyèrent des rapports à l'institut National d'Agronomie de Moscou pour demander que l'on se penche sur ce problème. De fonctionnaires en fonctionnaires, des montagnes de paperasseries s'acheminèrent avec lenteur.

Or, il n'y a pas que les montagnes de dossiers qui se déplacent. La région autour de la ville de Livny, sur le bord oriental de ce qui avait été la grande forêt de Briansk, est bien connue comme le territoire le plus raviné de toute l'Union Soviétique. Ces failles du sol, d'année en année maintenant, s'agrandissaient, mordant les champs, cassant les routes, descellant les ponts. Tant et si bien que le Soviet (parlement populaire) local, obtint la création d'un « Centre d'Études Expérimentales du Ravinement ». On y attacha non seulement des bureaucrates, mais aussi, heureusement, des techniciens compétents, dont les sylviculteurs, les spécialistes des arbres.

Tandis que ceux-ci menaient leur enquête, les paysans, déçus des premières terres à blé, obtenaient des autorités angoissées par le problème des céréales qu'on ouvre de nouvelles clairières dans les dernières chênaies subsistantes de la forêt de Briansk.

Jadis, ces chênaies faisaient partie d'un système de protection naturelle contre les invasions tartares.

Lorsque les féroces cavaliers s'annonçaient, on abattait les arbres de façon qu'ils s'effondrent la cime vers le sud.

Il se formait ainsi un rempart inextricable et serré devant lequel les hommes des steppes butaient.

Or, maintenant qu'il ne restait plus que le noyau des chênaies, d'inexplicables orages d'une violence jamais vue attiraient désormais sur la province des nuages chargés d'une telle quantité d'eau que des déluges noyaient la campagne, entraînant la fragile couche de terre arable et ouvrant de nouveaux ravins. Au lieu de repousser un ennemi,

la région l'attirait !

On expliqua que d'énormes couches de minerais de fer que n'isolaient plus l'humus et les arbres engendraient une force magnétique, véritable conducteur de l'électricité du ciel. Un tiers de la superficie cultivable, en quarante ans, avait déjà disparu et la proportion irait en s'aggravant.

De plus, les nappes phréatiques, réserves d'eau souterraine, ainsi mises au jour, accéléraient, en s'écoulant n'importe comment, la formation des éboulements. Certaines excavations d'où suintait l'eau si précieuse atteignaient plusieurs kilomètres de long, engloutissant des champs et des villages entiers dans des lacs et des marais.

Quand le rapport des géologues et des sylviculteurs parvint enfin aux responsables, ceux-ci décidèrent de reboiser la région. On planta en toute hâte des espèces à croissance rapide, mais celles-ci refusèrent le sol sableux où, jadis, poussaient des pins célèbres dans le monde entier pour l'excellence de leur bois. Finalement, épicéas, érables, peupliers du Canada, acacias ou marronniers d'Inde, soignés comme des plantes rares, prirent racines. Mais hélas, il fallait attendre encore vingt ans au moins, avant qu'ils ne jouent leur rôle.

Un célèbre professeur fut avisé qu'on désespérait également de voir se reproduire les forêts à la manière naturelle. À part les alignements bien ordonnancés dus aux pépiniéristes, rien ne poussait que de maigres buissons. De plus, les statistiques montraient que les plantations en rang d'oignons étaient bien plus vulnérables aux maladies ou aux incendies que les répartitions, peut-être anarchiques de la nature.

Il semblait donc que les parasites et le feu connussent le plus court chemin qui est la ligne droite. Enfin, les incendies débutant par les cimes sont beaucoup plus catastrophiques que ceux des sous-bois et détruisent irrémédiablement les arbres...

Le professeur réfléchit au problème et conseilla la création de ruches afin que les abeilles permettent la pollinisation et la fécondation des fleurs. Désormais, la graine, cessant d'être stérile et tombant autour de l'arbre mère, se reproduirait...

On cultiva d'ores et déjà des buissons afin de pouvoir, le cas échéant, créer des contre-feux en cas de catastrophe.

Il paraît étrange qu'un incendie volontaire arrête le fléau ? Séparés de la masse forestière par des zones nettoyées ou « pare-feu », les « contre-feux » en s'embrasant brûlent d'un seul coup tout l'oxygène de l'air. Alors la percée se remplit de gaz carbonique et l'incendie s'éteint...

Mais les années passaient trop vite et un beau, non ! un triste jour, la guerre de 1939 éclata. On eut des soucis plus urgents que la forêt de Briansk. Ceux des forestiers qui n'étaient pas d'âge canonique furent

envoyés sur le front.

Mais la poussée allemande se fit inexorable et l'on vit un matin de 1942, les Allemands s'installer dans le manoir de Tchaïkovski, converti à l'entre-deux guerres en maison de repos pour musiciens. Les occupants réquisitionnèrent les femmes du pays pour les servir.

Ainsi, une paysanne de près de soixante-dix ans, la vieille Fénia fut envoyée au service de la table du général nazi !

Toute bouleversée et tremblante, elle fut conduite par les soldats vers la demeure qu'il lui semblait avoir quittée d'hier. À la peur, succéda une intense émotion et elle resta un moment pétrifiée sur le seuil !

Le piano de Tchaïkovski, abandonné si brusquement par le musicien, était encore là et un Allemand y tapait « Lili Marlène ». Un officier plein de morgue occupait le fauteuil où Piotr Ilitch s'était désespéré. Fénia n'avait même pas besoin de fermer les yeux pour revoir une petite fille aux jambes égratignées, blottie dans un coin, et un vieux paysan qui pleurait en disant :

— Ô Piotr Ilitch ! À toi aussi, cette atrocité te brise le cœur !

À la place du vieil Ivan Ivanovitch, un gros monsieur en civil portait un toast au champagne français. Il parlait allemand avec accent.

— C'est un Russe, un « collaborateur », songea avec mépris la vieille femme.

Le soldat qui escortait Fénia lui assena une bourrade dans les reins et la conduisit à la cuisine. Là, on lui intima de préparer du thé dans le samovar de Tchaïkovski, sorti de sa vitrine.

— Ce que cela va être drôle ! s'esclaffait un gradé. Un vrai thé à la russe. Vous vous rendez compte ?

Fénia remplit le samovar et le rapporta avec religiosité au salon. Elle prit bien soin de ne pas répandre d'eau sur le sol de planches rustiques, jadis si bien brossées et qui, à présent, disparaissaient sous la crotte.

Comme elle pénétrait dans la pièce, le général disait « spirituellement » :

— Puisque notre ami, Feodor Zotov, est russe et que nous boirons du vrai thé russe, nous parlerons russe. Il faudra nous y habituer car bientôt le pays entier nous appartiendra.

— Alors, il parlera allemand, lança un officier.

— Il faudra du temps pour que ces arriérés s'y mettent, repartit le général. Mais, Zotov, je ne dis pas cela pour vous. Ne vous vexez pas, mon ami.

Le Russe eut un geste gracieux.

— Vous savez que j'ai longtemps vécu à Berlin et je ne me sens plus rien de commun avec... ces gens-là. J'ai presque oublié la langue.

— Mais non ! Buvons donc un toast à votre retour et à l'exploitation

rationnelle de cette forêt.

— Ce sera déjà une bonne chose de la raser car cela nous débarrassera des partisans, fit un autre officier.

On allait raser la forêt ? Cette forêt si péniblement reconstituée ? Fénia faillit ébouillanter le général, qui prit un air agacé.

— Et n'oubliez pas quels avantages l'Allemagne va en tirer. Non seulement des explosifs comme l'acétone et l'alcool de méthylène, mais encore du bois de chauffage, pour soulager les mines de charbon qui s'épuisent.

— Ainsi, la route sera toute droite jusqu'à Moscou.

— Nous avons déjà détruit dix millions d'hectares.

La vieille femme ne comprenait pas tous les termes scientifiques et, dans son esprit bouleversé, dansaient les mots : « raser la forêt... détruit dix millions d'hectares... ».

— Nous ferons un feu de joie pour y rôtir les civils récalcitrants.

Pendant ce temps-là, un jeune imbécile tapait comme un sourd sur le clavier historique...

Fénia voyait tout tourner autour d'elle. Son fichu glissa et découvrit ses beaux cheveux blancs, bien lisses. Ses yeux d'azur délavé étincelèrent de rage. Elle se précipita sur le pianiste et, avec toute sa force de vieille paysanne robuste, le jeta par terre en criant, comme l'avait fait Tchaïkovski :

— C'est un crime, une infamie ! Je ne sais pas ce que je peux faire, mais pour sûr, je vais tenter quelque chose !

— Elle est folle ! criait-on dans la pièce. Arrêtez-la !

Le civil s'interposa.

— Voyons, Babouchka(6), calme-toi.

Elle se retourna et le gifla.

— Brute, nazi, assassin, traître à la patrie !

Le général s'était dressé. Elle marcha vers lui, écartant les autres avec violence.

— Assassin, répéta-t-elle, en lui jetant le samovar à la figure.

Alors, quelqu'un déboucla l'étui de cuir noir qu'il portait sur la hanche, en sortit un grand revolver plat, un Luger prêt à cracher la mort et il tira...

Deux ans plus tard, la paix revenue – et à quel prix ! – un jeune ingénieur agronome arpentait la forêt de Briansk mutilée d'une façon horrible. Ici, les arbres qui n'avaient pas été incendiés au lance-flammes lors des combats, avaient été coupés n'importe comment à hauteur d'homme. Là, le passage des tanks avait réduit le hallier à l'état d'un épais matelas de bois mort.

Pourtant, la vie reprenait ses droits. Spontanément, le sol, entre les souches calcinées, s'était couvert en deux saisons de plantes à fleurs en épis d'un joli rose foncé, le laurier de Saint-Antoine ou épilobe.

« Quelle merveille que la nature ! songeait le jeune homme. Cette plante singulière n'apparaît que dans les bois carbonisés et juste là où il le faut. »

Écartant avec tendresse les fleurs, il dégagea un rejet d'arbre qui, crânement, cherchait déjà la lumière.

« Cette fleur-nounou adoucit l'ardeur du soleil, digère l'excès de phosphates laissé par les cendres. La nuit, ses racines conservent la chaleur autour de celle des bébés arbres. Leur suc attire les fourmis. En creusant leurs galeries, celles-ci aèrent et oxygèment le sol. Ô chère et bonne et humble petite plante ! Dieu te bénisse ! »

Le paysan qui l'accompagnait le regardait faire avec amitié.

« Enfin, on aurait par ici quelqu'un qui aimait vraiment la forêt. Puisse la guerre nous avoir débarrassés de fonctionnaires bornés et paperassiers. »

— Tenez, dit-il pour prouver sa sympathie. Je vais vous conduire à la maison de Tchaïkovski.

Et, en chemin, il lui raconta l'histoire du musicien et de la pauvre vieille Fénia.

— Elle est restée dehors quelques jours avant d'être enterrée et maintenant, sur cet emplacement, a poussé tout seul un petit bouleau.

— L'arbre-fée, murmura l'ingénieur.

— Oui, *tovaritch*, l'arbre-fée. Dans ce village, on dit qu'il est né de son sang. Bien sûr, il ne faut pas le rapporter aux autorités. Voyez, à Moscou, on ne croit plus beaucoup aux fées. On ne croit qu'aux chiffres dans les bureaux.

— Je sais, dit tout en marchant l'ingénieur. On m'a ordonné de faire reboiser rapidement la région et déjà deux générations s'y sont cassé la tête. Ah ! comment recréer la nature ?

— En l'écoutant, dit le paysan. Croyez-vous que les écureuils vont à la Faculté ? Pourtant, lorsqu'ils charrient leurs noisettes, ils en perdent tout au long du chemin ! Elles tombent et germent... Hélas, il n'y a plus de ces animaux par ici depuis bien longtemps. On avait pensé aux abeilles mais...

L'ingénieur s'arrêta comme frappé de la foudre.

— Qu'ai-je dit ? s'alarma son compagnon. Je ne voulais pas attaquer les savants comme vous.

— Ô mon ami, que tu soies béni ! Tu as trouvé ! Tu as trouvé !

Et le jeune savant, tout frais émoulu de sa grande école, serra sur son cœur le forestier ébaubi.

— Tu as trouvé ! L'écureuil ! Les Casse-Noisette de Tchaïkovski ! On va en faire venir des wagons entiers pour les relâcher ici. Ils nous aideront à reboiser. Ainsi, le musicien et Fénia seront enfin récompensés et vengés. Désormais, la forêt de Briansk va revivre. Désormais, des hommes de cœur comme toi, des... scientifiques

comme moi, des créatures diligentes comme les abeilles et les Casse-Noisette, des fleurs comme le laurier de Saint-Antoine que l'on va semer partout, tous, nous nous unirons pour réparer les erreurs, les crimes dont fut victime notre mère la Terre.

Un écrivain russe, Paoustowski, raconte, lui aussi, l'histoire de la forêt de Briansk. En pensant aux futures générations qui succéderont à Tchaïkovski et à Fenia, il conclut :

« Ils valent la peine qu'on travaille, qu'on lutte, qu'on remporte des victoires afin de laisser en héritage cette terre bien-aimée, les majestueuses forêts, l'air d'une pureté parfaite... Et si un jour, je devais défendre ma patrie, je saurais, quelque part au fond de mon cœur, que je défends également ce lopin de terre qui m'a appris à voir et à comprendre la beauté – aussi quelconque fût-elle en apparence. Je protégerai cette région forestière méditative et l'amour que je lui porte ne s'oubliera jamais, tout comme ne s'oublie pas le premier amour... »



MAGIE VERTE



VRAI dire, l'homme ne savait pas depuis combien de temps maintenant il vivait dans la forêt. Jour après jour, avançant dans cet univers clos, étouffant, mou, oui, mou ! bien que sans cesse barré par des fûts rigides et hostiles, il avait l'impression de tourner en rond dans le caniveau d'une prison monstrueuse, surveillé, gardé par une puissance invisible.

Pourtant, il ne tournait pas en rond, cela il le savait. Non seulement, la boussole qu'il portait pendue à son cou par un vieux lacet de cuir lui indiquait la direction à suivre, tout droit (enfin autant qu'on pouvait), mais le *cholo*, le métis qui l'accompagnait vers le sud, avait une façon à lui de se repérer, à laquelle il pouvait faire confiance.

Il ne se référait pas à un côté moussu des arbres tourné vers le nord, ainsi qu'on l'avait appris à Paul, jadis. Jadis... lorsqu'il était un scout heureux ! Dans la forêt amazonienne, la mousse existe partout : lèpre verte et grasse qui ronge les arbres, les lianes, les bottines des voyageurs, le cœur des hommes et leur force.

Parfois, Paul se demandait aussi ce qu'il faisait par là. Dans ce monde où la vie et la mort sont intimement mêlées, traînant les pieds sur un tapis de feuilles pourries où grouillait tout un peuple horrible de larves et de bestioles, il lui arrivait parfois de perdre la notion de lui-même.

Dans ses moments de lucidité, après la chance d'un bon repas, il maudissait l'idée insensée qui l'avait fait partir de Macapo, ce grand port à l'embouchure de l'Amazone, où même pour un proscrit comme lui il y avait une chance de survivre. Idée insensée qui faisait de lui maintenant un microbe humain se débattant dans une moisissure gigantesque et infâme !

Soldat de fortune – ou d'infortune – traître successivement et... sans succès à tous ceux qui l'avaient engagé, ayant perdu jusqu'à son

identité – ou plutôt ses identités successives et toutes aussi compromettantes les unes que les autres – il continuait à poursuivre un rêve éternel, de fortune et de puissance.

Et en fait de puissance, pour le moment englouti dans cet océan végétal, Paul n'avait jamais ressenti un tel sentiment d'indicible pauvreté.

Il conservait encore dans la doublure de la ceinture de son pantalon une dizaine de *cruzeiros*, même pas la valeur de dix dollars ! Mais il savait bien que tant qu'il n'aurait pas trouvé le trésor, il ne fallait pas songer à acheter quoi que ce soit. Parce qu'il n'existait, à des milliers de kilomètres à la ronde, plus aucun comptoir et que surtout, même s'il en restait un, ils l'évitieraient comme la peste. Depuis qu'ils approchaient du but, ils devaient se cacher. Pour ne pas que l'on sache...

Le métis qui portait, paraît-il, le nom superbe de João Pino Miguel Carlos da Souza dos Santos, ne semblait, lui aussi, guère désireux de discuter avec des gens de rencontre. Même avec Paul, il échangeait peu de mots, juste pour indiquer une direction, un gibier, ou le besoin de se reposer.

— Attenção ! Attention !

Paul fit sa connaissance à Nacapa. Après s'être présenté, João Pino etc., signala avec détachement que pour des raisons personnelles, il allait dans la vie incognito et, pour cette raison, préférait qu'on le désigne sous le surnom de « Boà Viagem », « Bon Voyage », en quelque sorte un sobriquet porte-bonheur.

Or, la figure de ce garçon, peut-être bénéfique mais secret, ressemblait plutôt à celle d'un singe qu'à la personnification du bonheur. Paul, dans un de ses rares moments de gaieté, se souvenait d'une amulette, achetée jadis en Indochine : trois singes muets, aveugles et sourds, symbole de la félicité.

Pour l'heure, Boà, consciencieusement presque muet et sourd, ne se montrait pas aveugle et tout autant qu'à sa boussole, Paul se fiait au regard perçant de son compagnon, le laissant ouvrir les chemins dans les fourrés.

Boà, lui, n'appelait jamais l'Européen que Piquicho, « traîne-la-jambe », car tous les milliers de kilomètres où Paul s'était usé à travers le monde commençaient à lui peser sérieusement.

À Macapa, à l'embouchure du grand fleuve, Paul, après une vie d'aventures qu'il valait mieux oublier, traînait aussi, franchement, sa misère, son ennui et cet espoir jamais abattu de faire enfin fortune.

Il ne se souvenait plus très bien comment il s'était retrouvé associé au métis. Il lui avait sauvé la vie, après une énorme bagarre, cela il en était certain, mais pourquoi diable ne s'étaient-ils plus quittés, après... ?

Sans doute, lorsqu'on a beaucoup trop bu, en un jour, de la *cachaça*, cette infâme eau-de-vie de canne – même pas du rhum ! – tout ce qu'on cache au fond de son cœur explose, et Paul avait dû dire qu'il aurait donné son âme pour être riche, à ne plus savoir que dépenser.

Alors le *Cholo*, ayant sorti de sa poche une sorte de caillou vert enveloppé dans un morceau de journal, demanda en plissant ses yeux de lézard :

— Et ça, patron, mille fois une fortune pareille, est-ce que cela te conviendrait ?

Puis, noblement, mais sur ses gardes, il avait fait rouler le caillou dans la paume de l'ancien légionnaire, soudain presque paralysé. C'était, oui ! une émeraude, grosse comme une noix.

— Elle... elle est vraie ? avait-il enfin réussi à dire dans une sorte de ravissement.

Boà haussa les épaules.

— Même le gouverneur n'en a pas vu de si belle. Si tu ne me crois pas, on peut la faire expertiser. Tu vois dans la transparence une sorte de tache ? C'est l'œil ! On en donnerait des millions.

Belle proposition ! Pas plus tôt Paul se serait présenté chez un bijoutier, la police l'aurait mis sous clefs, questionné et il n'en aurait pas été plus avancé.

Quant à demander à quelqu'un de non-officiel, en quelque sorte un expert... un peu particulier, cela aussi était trop dangereux. Une émeraude de cette taille, même mal taillée, inspire aux gens... un peu particuliers, des idées dont les éternels candidats à la fortune doivent éternellement se méfier.

— Il y a, dans le district situé entre le rio Madeira et le confluent du Solemos et de l'Amazone, une montagne, jadis sacrée. Dans cette région, tenue par les Indiens Arawak, vivaient les ancêtres de ma mère. Mon père, un noble Portugais, devenu par coup de tête un *Seringeiro* (seringueur-ramasseur de caoutchouc) épousa une princesse indienne. Puis, fortuné comme il était, un da Souza dos Santos ! il rentra – seul – dans son pays, peu soucieux d'y exhiber une sauvagerie et un fils mal lavé. Ma mère mourut de chagrin, en me laissant cette émeraude, et me fit apprendre par cœur le plan de l'endroit où on le trouve par milliers.

PAR MILLIERS !

Dans l'esprit de Paul, un véritable chaos de questions se pressait. D'abord l'histoire – un vrai roman – paraissait trop belle. Mais, après tout, on dit parfois que la réalité dépasse la fiction.

L'origine semi-indienne de Boà Viagem pouvait être exacte, après tout, quoique l'individu, comme la plupart des Brésiliens, semblât le concentré de toutes les races vivant sur le globe. Au Brésil, la couleur de peau va du vanille au marron foncé.

En admettant que sa mère fût une des dernières survivantes des véritables indigènes de l'Amazonie, le Senhor de Souza de Santos, son noble (?) père, devait charrier en son sang celui des anciens esclaves amenés jadis au Dahomey, de l'hérédité chinoise, antillaise et Dieu sait quoi encore. Quant à son nom ou ses noms, ils étaient ici plus courants que le Dupont français. Tout le Brésil s'appelle da Souza ou Santos.

Paul, orfèvre en matière de tromperie, conclut pour lui-même qu'en certains points, son nouvel ami devait être cependant, si ce n'est une moitié d'Indien, tout au moins le plus complet menteur de la terre. Aussi, la provenance de l'émeraude – si tant est qu'elle fût véritable ! – pouvait, elle aussi, donner beaucoup à penser.

— D'abord, comment une émeraude taillée, même si mal taillée, avait-elle pu être trouvée ainsi, dans une mine ?

— Ce n'est pas une mine, senhor, mais un trésor, assura le métis. La montagne qui l'enferme constitue en réalité un temple des temps anciens, que la nature a recouvert et finalement dissimulé. Les pierres précieuses appartenaient aux Dieux et... les prêtres les taillaient.

— Qu'en sais-tu ? Tu y es allé ?

— Si, Senhor, affirma Boà. Seulement, pauvre de moi, que ferais-je si je revenais avec une telle fortune, par ici, ou même à Rio ? On m'accuserait de tout. On me volerait la pierre et puis, qui sait si on ne me fusillerait pas ? Il paraît que l'on n'a pas le droit de s'emparer d'un trésor sans partager avec l'administration. C'est écrit dans la constitution. Un bon citoyen n'a pas d'excuses.

Paul avait oublié de quel pays et sous quelle constitution il était né bon citoyen. D'un geste, il indiqua ce qu'il pensait des lois. Un tel « courage » parut faire l'admiration de Boà, ce « bon » citoyen convaincu.

— C'est pourquoi, indiqua celui-ci, depuis longtemps, je cherche un pareil compagnon : européen, costaud, intelligent et de belle mine, à qui je pourrais confier les négociations ultérieures... sans partager avec les autorités.

Paul était européen, costaud... (encore !) intelligent (hé ! peut-être ?). Quant à la mine, on en voyait de pires à Macapa.

— Ah ! il n'est pas facile, de nos jours, pour un pauvre métis de constituer une *bandeira*, une bande d'hommes de sac et d'épée. Aussi, un seul associé, bien choisi, vaut que l'aventure soit tentée.

— Et que feras-tu lorsque tu seras riche ? demanda finalement Paul, non par curiosité, mais par politesse.

Boà se raidit. Il semblait plongé dans un rêve.

— Je conduirai un tracteur ! Quand on sait faire cela par ici, on est riche pour la vie... Le reste de l'argent, bof ! ça va et ça vient.

— Tu n'achèteras pas de concession ? Pour le caoutchouc ? Cela

revient à la mode depuis qu'on songe à abandonner le plastique, à cause de la crise du pétrole, tu sais !

Boà fit une moue entendue. Il tenait pour le pétrole. Et finalement, confia avec réticences :

— J'achèterai une station-service sur la nouvelle route transamazonienne. Voilà ce que je ferai.

À la fin du siècle dernier, la forêt amazonienne-brésilienne, trois cent cinquante millions d'hectares ressemblant sur les cartes à une gigantesque feuille verte dont les nervures seraient les fleuves, avait vu passer une véritable ruée, non pas vers l'or mais vers le caoutchouc : *la marcha par o oeste*, la ruée vers l'ouest. Mais déjà à l'époque du père du métis, bien avant la guerre de 39, avec l'essor des plantations industrielles d'hévéas de Malaisie, la crise frappait durement le pays.

En fait, toute l'histoire du Brésil repose sur les arbres. Son nom d'abord. La première richesse exploitée au XVI^e siècle, fut le bois : le *paù brasil*, un bois rouge, couleur de braise, utilisé pour les teintures, aussi précieux que la pourpre des coquillages de l'antiquité.

On appela Brésil la terre fabuleuse d'où venait ce bois et *brasileiros*, les marchands qui en faisaient commerce. C'est comme s'il avait fini par déteindre sur le pays lui-même. Après le bois, il y eut la canne à sucre, puis le café. Enfin le caoutchouc...

Toutes ces productions furent l'objet de spéculations colossales, puis de désastres aussi énormes.

À la fin du XIX^e siècle, l'Amazonie réussissait à déverser plus de 16 000 tonnes de caoutchouc sur le marché. Un caoutchouc arraché par une misérable main-d'œuvre aux arbres sauvages de cette forêt immense de six millions d'hectares. Mais en Malaisie ou en Indochine, on entreprenait déjà une exploitation rationnelle et, brusquement, qualité et prix des produits ainsi obtenus, de même que les spéculations de banquiers avisés firent désormais passer les profits du Brésil au chapitre des pertes.

Des centaines de milliers d'hommes furent ainsi réduits au chômage. Les *bandeirantes*, les aventuriers, s'étaient enfoncés dans la jungle, sans imaginer que l'hévéa, l'arbre à caoutchouc, un jour les trahirait.

Le caoutchouc n'est pas une invention moderne. Déjà depuis cinq cents ans, les Africains savaient extraire une sève épaisse de certaines lianes et la faire durcir tout en la laissant élastique.

On tire le caoutchouc de plusieurs variétés d'arbres. En Amazonie, comme en Malaisie, il s'agit de l'hévéa.

On incise le tronc de l'arbre suffisamment gros, comme si on le saignait. Dans les entailles en V on introduit des godets, qui recueillent le latex s'écoulant de la blessure. Les lianes ou les petites branches sont tronçonnées et mises à bouillir. Ensuite, interviennent

bien d'autres manipulations chimiques et industrielles.

Au début de l'engouement pour le caoutchouc, cette récolte semblait de la dernière facilité et puis après... il fallut se rendre compte que cette contrée, féconde peut-être, mais farouche, n'accepterait jamais d'être domestiquée, pas plus que le cougar ou le jaguar, ces félins qui la hantaient. La fortune qu'on y dérobait, il faudrait la payer à la forêt au centuple.

Un économiste nommé de Castro raconte :

— Les *seringeiros* venaient surtout des terres sèches du Nord-est. Ils étaient bien portants, enthousiastes et rassurés par l'abondance d'eau rencontrée dans la région. Ils entrèrent dans la forêt vierge. Ils soignèrent les arbres à latex et recueillirent le lait précieux. Ils fumèrent le caoutchouc. Ils le vendirent à un prix fabuleux. Et quand ils commencèrent à se sentir les maîtres du monde, le sol manqua sous leurs pieds... Ils tombèrent malades. Leurs jambes devenaient molles et faibles. L'engourdissement monta des pieds au ventre. Un étau enserrait leur poitrine. C'était le béri-béri (le manque de vitamines) qui faisait son apparition. Il s'emparait de leurs corps, il mangeait leurs nerfs, il tuait leur vitalité...

*

Et depuis des semaines qu'il marchait, lui aussi, dans la forêt amazonienne, à la recherche de son trésor, Paul, l'ancien mercenaire, sentait lui aussi la langueur le gagner.

Pourtant, grâce aux conseils de son compagnon, il avait emporté des médicaments. Il mâchait certaines feuilles. Mais c'était à croire que l'air épais de cette région hostile, petit à petit, vous écrasait pour vous rendre pareil, un jour, à une feuille morte, une feuille qui pourrirait au pied de ces arbres dont la multitude inimaginable, déjà vous écœurait.

Paul avait combattu en Indochine, au Katanga et, des forêts, il croyait être vacciné. Or, envers ce monstre végétal qu'était l'Amazonie, il ressentait plus qu'une véritable allergie : une horreur indicible, malgré ses espoirs de richesses. Une haine dérisoire et pourtant partagée.

— Cette forêt déteste l'homme, marmonnait-il en donnant des coups de machette, pour le plaisir, de chaque côté, au fur et à mesure qu'il avançait dans la trouée ouverte par le métis. Ah ! je comprends que l'homme, au début des temps, lorsqu'elle était partout sur le monde, n'ait eu que le désir d'en sortir.

Et puis, qu'il était chargé ! Il avait les épaules sciées par son barda.

À Macapa, Boà lui avait donné une liste de choses à emporter. Une liste double qui le fit d'abord sursauter.

— Hé, dit le métis, je n'ai pas d'argent. Je t'offre un trésor à partager. Il est juste que tu avances de quoi m'offrir mon matériel. C'est une goutte d'eau, par rapport à ce que tu vas rapporter.

— Justement, fit l'ancien soldat. Quelle preuve, à part ton caillou, ai-je de ta bonne foi ? Tu as un plan. Fais voir.

Le *cholo* possédait un certain bout de papier que Paul désigna, glissé dans sa ceinture de flanelle, à même son estomac. Mais jamais il ne permit à son associé de le lire. Il y avait aussi une espèce de corde à nœuds de diverses couleurs.

— C'est ainsi que mes ancêtres communiquaient.

— Apprends-moi au moins à la déchiffrer, pour le folklore !

Boà en pleura de rire. Le folklore ! Paul le prenait-il pour l'Office du Tourisme ?

— Il faut parler l'arawak. Et toute une vie ne te suffirait pas pour distinguer les intonations et les silences dont, aussi, il faut tenir compte. Les sifflements et les...

Paul n'avait pas insisté. Le problème de l'argent le tracassait autrement. Malgré la modestie du double équipement, il se demandait comment pouvoir s'en tirer. De toute façon, rester en vie à Matapa ou partir vers le Matto Grosso, signifiait des frais à résoudre d'une façon ou d'une autre.

Tel était Paul, et dans une situation si dangereuse que la manière choisie pour se procurer les fonds ne put être qu'une manière à blâmer hautement. La liste de ses méfaits, beaucoup plus longue que celle de l'équipement, lui méritait déjà tant d'années de prison que si la police avait pu cette fois-ci mettre la main sur lui, il aurait fallu plusieurs vies de bagne pour tout sanctionner.

Finalement, lorsqu'il eut pu réunir sacs à dos et de couchage, poches de nylon pour rapporter les pierres, torches, médicaments, couteaux, briquets, chaussures de rechange, moustiquaire et je ne sais plus quoi, il accepta sans protester de payer encore au métis un faux certificat d'embauche pour la Trans-amazonienne, la route qu'on perçait à travers la forêt.

— Comme ça, les autorités ne te poseront pas trop de questions et tu diras que tu viens par toi-même pour économiser le prix du voyage, qu'en principe dans le contrat on te garantit, mais que tu peux aussi te faire escompter. Maintenant, dépêchons ! Il nous faut filer. On te cherche ? Pas vrai ?

— Tu en sais des choses !

Boà sourit sans répondre. En fait, il se montra toujours un homme très habile et à une escale, son talent de mécanicien fut fort apprécié par le patron du rafiot qui les emmenait sur le fleuve.

Un avion quotidien accomplit le trajet jusqu'à Manaüs en quelques heures, mais il faut payer trente fois plus cher que ce qu'un batelier

demande. Et la police des aéroports, même locaux, vous a de ces longs nez !... Aussi, la voie fluviale, d'une lenteur désespérante, reste la solution la plus prudente et la plus économique, pour des fugitifs.

Avant le départ, Boà déclara – mine de rien – qu'il avait confié l'émeraude à un prêtre de sa connaissance, ainsi qu'une sorte de testament indiquant avec qui il partait.

— À bon entendeur, salut !

C'était, en quelque sorte, une assurance sur la vie que Paul apprécia à sa juste valeur. S'il avait pu en faire autant ! Alors, que c'était après sa vie à lui, que toutes les polices en voulaient !

*

Cette patache nautique, une *barco* à diesel, presque centenaire, où ils avaient pris place, remonta pendant mille cinq cents kilomètres le fleuve géant, depuis Macapa, jusqu'à Manaùs.

Pendant des jours et des jours, on longea un mur vert et d'une hauteur presque uniforme, taillé par l'eau dans la végétation exubérante.

L'univers semblait constitué comme par une infinie banderole tricolore : l'ocre rouge des eaux, le vert des rives et l'indigo de ce ciel tropical, véritable couvercle du fleuve. Parfois, à onze mille mètres d'altitude, l'avion passait, comme pour les narguer.

Le patron du bateau rageait sans cesse des modifications apportées à chacun de ses voyages par les eaux, jamais en repos non plus.

D'année en année, un méandre n'est le même. Sous les coups de boutoir du courant chargé de sédiments, la berge s'incurve ou un éperon se constitue pour renvoyer l'eau contre la rive opposée.

Des vestiges de forêts entières, charriées par des crues presque permanentes, ouvrent un chemin à travers des terrains instables, puis, au milieu de ce nouveau lit se constitue bientôt une île, maçonnée de sable et de matières organiques, sur laquelle pousse à toute allure une végétation si bien nourrie qu'elle tourne vite en forêt. Alors, l'eau, cherchant à tâtons un nouveau canal d'écoulement, sape les arbres dont on entend souvent la chute dans le limon qui les engloutit pour les vomir sur les prochains rochers.

Le capitaine évitait soigneusement de suivre la partie concave des méandres, repaires et garde-manger des crocodiles. Il biaisait sans cesse pour s'écarter de ces berges creuses et des colosses de la forêt, les plus penchés. En effet, parfois le remous causé par la *barco* suffisait à faire basculer des tonnes de bois et de terre, avant même qu'on ait pu manœuvrer.

À ce train, il fallut quinze jours pour le trajet. D'autant qu'en plus, il

fallait respecter les haltes de ravitaillement, les arrêts de nuit et les pannes, presque quotidiennes.

Des villages sur pilotis jalonnaient le parcours, construits pour durer autant que le profil des rives fantaisistes. Des villages ? Quelques masures annoncées par un embarcadère branlant où, devant une toile immonde, un « marchand » philosophe attendait, assis sur ses talons, sans même daigner proposer une poignée de poissons desséchés par le soleil que, les premières, les mouches n'osaient approcher. De petits tas de fruits d'arbre à pain, une tortue agonisante, son ventre blême en l'air, et des bouteilles pleines d'une boisson sans doute prête à exploser.

On embarquait parfois une famille sournoise et muette, ou un fonctionnaire satisfait. On rencontrait aussi des canots et des radeaux. Des péniches de ciment ou de fuel.

— Où allez-vous ?

— Hé ! Là-bas !

Là-bas. Là-bas ? Savez-vous où est ce « là-bas » ? Partout. Partout dans la forêt. On posait la question rituelle, mais les uns et les autres s'en moquaient.

— Savez-vous, estima un jour le patron, que nous avons de la chance. Les crues sont en retard.

— Ah ! Parce que ce n'est pas la crue ? remarqua Paul en désignant un village abîmé dans une avalanche de boues et de branches.

Le patron lui répondit par un regard de pitié.

— Et la sécheresse, alors ! C'est pire, renchérit-il. Des bancs de sable naissent en une matinée. Tu en aurais pour un mois, mon ami, à te consumer là, si les alligators ne venaient te délivrer.

Pourtant, il y avait tant d'eau et tant d'arbres verts que Paul doutait d'une telle éventualité.

Cette eau, cette forêt en sentinelle de part et d'autre du fleuve hantaient l'esprit de chacun. Paul, à la fin, se sentait déjà lui-même liquéfié.

Le soir, après avoir bricolé le repas qu'ils partageaient, un éternel ragoût de poissons aux haricots rouges presque « cimenté » de piments, Boà Viagem chantait de sa voix geignarde, en annonçant chaque fois :

— *Canção triste.*

Chanson triste ! Comme si le doute subsistait...

Et c'était encore le fleuve, les arbres qu'il invoquait. Paul se fit traduire la première fois la complainte. Puis, au fil des jours, de ce refrain monotone, il fut également saturé.

— *Só na casa de madeira*

En choro

E portanto en digo aos meus olhos

« Não choris mais »
O rio não precisa de água
Para envahir a selva
Aus arvores não precisam de água
Para crescer mais...
Meu amor, precisara de lagrimas
Para demorar ?
Porque ele é mais grande que o campo ?
Meu amor senti ja não e um amor.
Como se a corrente sem água
Seria um caminho de areia adiante
Das arvorés...

(Seul dans ma maison en bois, je pleure – et pourtant je dis à mes yeux – Ne pleurez plus – La rivière n'a pas besoin d'eau pour envahir la forêt – Les arbres n'ont pas besoin de pluie pour grandir encore – Mon amour a-t-il besoin de larmes pour demeurer ? – Puisqu'il est plus grand que la forêt. – Mais mon amour sans toi n'est plus un amour – comme le fleuve sans eau serait un chemin de sable à travers les arbres.)

*

À Manaùs, ils débarquèrent.

Les dernières flambées de l'apothéose du caoutchouc s'étaient éteintes depuis un demi-siècle, éteignant aussi la ville qui s'était prise pour la capitale mondiale du latex.

On y avait construit un opéra, où l'on vit danser un jour la grande Pavlova. Les rues pavées de mosaïques comme à Rio s'étaient offertes un tramway électrique, aussi inutile désormais que les palais de marbre, les églises et les musées. Aussi inutiles que le zèle des fonctionnaires, maintenant désabusés.

Au contrôle, lorsque Boà Viagem exhiba les fameux papiers et parla pour deux, le *guardião* (gendarme) hocha la tête :

— *Tractor* ? (Tracteurs ?)

— *Si* ! (Oui !)

— *Fazei bem atemção, para que os peixes não vos coman quando vos attraversares o rio.*

(Faites attention à ce que les poissons ne vous mangent pas lorsque vous traverserez le fleuve.)

*

Les deux hommes étaient donc, d'après les plans du métis, censés rejoindre les chantiers d'une des routes transamazoniennes dont c'était ici un carrefour important, route que l'Organisation-pour-le-Développement-et-l'Aménagement-de-l'Amazonie lance à travers la forêt. Ces routes paraissent dérisoires encore dans cette immensité, et on les accuse déjà de mener du monde de la soif, la pampa du Sertao, au monde de la faim, le Matto Grosso.

Mais cela deviendrait le seul moyen d'exploiter convenablement les arbres dont le bois, depuis l'augmentation des plastiques, est devenu si précieux... même pour faire du papier. C'est aussi ouvrir la voie à l'exploitation des plus immenses gisements de fer et de manganèse du monde, métaux dont la vie moderne ne peut plus se passer et qui attendent sous les arbres depuis des milliards d'années. Des métaux aussi précieux qu'or et argent, dont il paraît que bientôt on ne saura plus que faire. Sans parler des gemmes, qui font tourner la tête à bien des gens, comme Paul le proscriit et le métis renfrogné.

Après avoir fait quelques provisions, évitant les chantiers qui contournaient la ville, ils piquèrent vers le sud et la *selva* (sylve) les engloutit. Trois cents kilomètres plus bas, ils traversèrent le rio Madeiro, en direction du rio Tapagos.

Ils dédaignèrent un pont dont le trafic ne les inspirait pas, mais à un village, ils empruntèrent une barque de balsa, ce bois mou comme une éponge, et qui comme une éponge semblait prêt à s'enfoncer. Cela coûta un dernier cruzeiro que le passeur reçut d'un air dégoûté.

En vérité, il aurait mérité la croix des braves, car dans la boue liquide veillaient les terribles *piranhas*, ces fameux poissons cannibales, ou des espèces de troncs flottants, en vérité, des alligators. Ces derniers auraient ouvert une courte mais vaste gueule acérée, avant même que les naufragés aient réalisé leur plongeon.

— Les peaux valent encore cher, indiqua brièvement Boà. Mais c'est lourd et ça pue. Maintenant, il y a des fermes d'élevage, alors pourquoi se fatiguer ?

En bon Brésilien, cet endurant avait horreur de se fatiguer !

Pour qui a l'âme bien trempée, et pas qu'au figuré dans ce cloaque gigantesque, la forêt amazonienne pourrait représenter le rêve des amateurs de chasse.

— Rêve ? ouiche ! cauchemar ! rageait Paul à longueur de journée.

Ce pays est la plus fantastique réserve de faune et de flore du monde. Même de nos jours, on n'a pu encore en répertorier toutes les espèces d'arbres et d'animaux.

Le seigneur de la jungle, le jaguar, ce félin ocellé ou panthère d'Amérique, est-il le plus dangereux ? On lui connaît un cousin, le jaguarondi, si rare et si sournois, qu'on l'a longtemps pris pour une âme errante. Le paresseux, ou bien ce saurien antédiluvien, le jacare,

ou même l'iguane, ou encore le tamanoir, semblent sortis de l'imagination du Créateur le plus fantaisiste qui soit.

Heureusement pour le moral des deux voyageurs, on ne se trouva guère face à face avec ces monstres. Mais ils étaient là à rôder, à épier, à menacer...

Plus bavards et nettement scandalisés par les intrusions dans leur domaine, des myriades de quadrumanes insolents leur montraient d'en haut une hostilité prudente. Boà tirait des singes-écureuils qu'ils faisaient rôtir, et même des perroquets chatoyants. Dérisoires, lorsque plumés, ces oiseaux merveilleux fournissaient un rôti assez sec.

Et les insectes ! Par centaines, par milliers, par millions. Des insectes volant, sautant, rampant, piquant, taraudant, suçant, mordant. Diaphanes ou multicolores.

Ce qu'on voyait le moins, en fait, c'était le soleil, filtré par l'océan de feuilles qui les couvrait. Parfois, au prix d'un hasard inouï, un rai de lumière balayait le sol de son pinceau, rendu presque matériel tant y voltigeaient alors de minuscules créatures ailées.

Par les marais, dans les rigoles de cette serre incommensurable, rôdaient les anacondas, boas ou vipères. Si l'on passait trop près d'une racine aérienne, des poissons grimpeurs vous tombaient sur la tête. Pour les éviter autant que les sangsues, il fallait se cantonner sur des talus ou des racines glissantes, difficiles à déceler dans cette cave immense et verdâtre, monde des premiers âges où la terre liquide et l'eau épaisse, comme les espèces vivantes, ne savaient pas encore très bien ce qu'elles étaient.

Même le seul village forestier qu'ils traversèrent ne pouvait se parer de ce nom.

Au cœur d'une minuscule clairière, quelques huttes au milieu d'immondices, véritablement bourgeonnaient. L'atmosphère y était encore plus puante qu'ailleurs et au-dessous d'arbres dangereusement inclinés, les cabanes, assemblages découragés de bâtons et de palmes fanées, se recouvraient de gazon où poussaient des fleurs admirables.

Des maisons ? Ça !... Pauvre humanité !

Même les gens semblaient de végétal et non de chair. Une bande de fantômes ahuris, à la peau rongée d'ulcères et de cicatrices, qui ne manifestèrent qu'une impénétrable indifférence à leurs visiteurs.

Absolument dépourvus d'outils, comme d'idées d'en faire, ces autres survivants de la préhistoire n'ont pour se défendre, se nourrir, que leurs mains et leurs dents, alors qu'à dix milles en l'air, parfois un avion à réaction passe...

Ils savent faire du feu, mais déterrent des racines ou coupent les feuilles avec un bâtonnet auquel est fixé une canine de singe. Les enfants barbouillés, aux ventres ballonnés, se distinguent à peine des détritiques, comme s'ils y avaient poussé.

Au-dessus de ces gens si ralentis tourbillonnent des essaims ronflants de termites ailés. Par-terre, tournoient des maelströms de mouches, de chiques, de puces. Entre ces deux nuages jamais en repos, ce vestige de l'humanité des forêts attend...

Attends quoi ? Et depuis combien de siècles ? Et pour jusqu'à quelle éternité ?

— Ce sont là tes ancêtres ? demanda méchamment l'ancien légionnaire à Boà qui lui rendit un regard peiné.

Dédaignant l'insulte, sans même le traiter de *malaco* (imbécile), le métis, avec une perfidie calculée, raconta que les premiers habitants de la *selva*, avaient été autrefois des gnomes au sang vert, vert comme celui de cette libellule qu'il écrasait, vert comme le jus de cette feuille.

— La terre fut envahie par des géants venus du ciel. Ils ne purent se défendre. Les envahisseurs employèrent les nains comme esclaves, sous terre. Leur sang vert se transforma en émeraudes, lorsque la race disparut.

— Dans la Bible, en effet, il est dit aussi que des géants envahirent la terre. Mais ils se marièrent avec les filles des hommes !...

— *Quiem sabe* ? Qui sait ?

Dix fois, au cours des derniers jours, et surtout depuis que le métis avait raconté cette légende des émeraudes, Paul avait fait des avances charmantes pour que le plan lui soit communiqué. Mais dorénavant, son compagnon ne se donnait même plus la peine de répondre.

Lorsqu'il dormait, roulé sur lui-même, la carabine dans les bras, il portait son papier contre sa peau et Paul, pourtant, ne désespérait pas de le lui arracher.

Chaque soir, la fatigue, la fureur lui en enlevaient l'énergie. Et puis, il fallait aussi se faire si petit sous la moustiquaire qui vous emmaillottait... Les insectes semblaient encore défendre le secret mieux qu'une arme prête à partir au moindre mouvement.

Cette arme inquiétait Paul, pourtant pourvu également, car Boà devenait de plus en plus nerveux. En fait, il suait de peur...

Cette peur se communiqua au légionnaire. Il aurait juré que, d'une minute à l'autre, son compagnon l'abandonnerait. À l'épuisement physiologique s'ajouta celui des veilles. Paul maintenant ne quittait plus de l'œil Boà, ni de jour ni de nuit.

« Il est terrorisé à l'idée de piller le sanctuaire. Décidément, ces sauvages ne peuvent oublier les interdits et les malédictions. Après tout, qu'il me montre l'endroit et qu'il s'en aille. Je ne l'ai que trop vu. Mais tant que nous ne serons pas au but, il n'a pas intérêt à tourner trop vite les talons. »

Ainsi réfléchissait l'Européen, car dorénavant Boà interdisait à son compagnon de parler. Une fois, lorsque celui-ci se prit le pied dans une racine et jura, le métis faillit l'assommer. On ne fit même plus de

feu.

— Mais enfin, que crains-tu ? questionna l'Européen à l'oreille de son guide.

— ...*Gardiaos* !... (les gardes), laissa échapper Boà, et rien que cette éventualité parut le pétrifier. Il colla sa main sur sa bouche, comme un enfant pris en faute.

Ils restaient là sur place, l'un contre l'autre, tandis qu'en haut un singe-siffleur se moquait.

— Les gardes ? Les gardiens du trésor ? chuchota Paul.

— Euh... oui.

— Mais enfin ! Ce sont des génies ? le Grand Esprit ? des statues ? des prêtres ? ou des hommes ?

Boà regardait autour de lui, terrorisé, sans répondre.

— Si ce sont des dieux, ils nous voient ! Si ce sont des prêtres, ils nous verront bien, alors ! Des hommes ? Ça ne me fait pas peur...

— Tais-toi, cracha presque avec fureur le *cholo*.

Paul en avait assez. Assez ! assez !

Et puis, un jour au-dessus de leur tête, à peut-être cinquante mètres, retentit une sorte de pétarade. Le métis se jeta à plat ventre dans un taillis. Paul écouta :

— Oh ! chuchota-t-il, cela n'a rien de divin, mon vieux. C'est un hélicoptère. Tu penses si je les reconnais. J'ai vécu avec pendant dix ans.

— Peut-être qu'il nous cherche ? parvint à dire le *cholo*.

Paul resta pensif.

Peut-être, après tout ! Mais pourquoi ?

Bien sûr, il y avait dans le moindre poste de police une liste de reproches longue comme ça qui justifiait un déploiement de forces contre lui. Mais dans tout le Brésil, était-il le seul à qui la société dût demander des comptes ?

Maintenant, la progression tenait de la tactique de guérilla. Boà, par contre, malgré le mystère de ses attitudes, semblait parfaitement se reconnaître. Au milieu du jour, il fit faire demi-tour pour retrouver une piste parallèle dont il ne s'était pas aperçu.

L'hélicoptère revint encore, bourdonnant au ras des cimes.

Sortie sans doute d'un mégaphone, une voix céleste intima :

— *Atenção ! Saide debaixo das arvoris ! Voce esta em perigo ! Perigo ! Venha ! Depressa ! Despache se !...* (Attention ! Sortez de sous les arbres ! Venez ! Vite ! Dépêchez-vous ! Vous êtes en danger !...)

Ils attendirent un long instant avant que le calme ne retombe. Puis filèrent le plus vite qu'ils le purent, en direction d'une combe.

Lorsque l'hélicoptère passa à nouveau, Boà regardait autour de lui avec une véritable angoisse.

— Ah ! s'exclama-t-il sourdement.

Au-dessus d'eux, à mi-chemin de la crête, trois énormes troncs morts se dressaient, drapés de lianes et comme coiffés d'un arbre, un *bagaceira*, d'un vert agressif, qui les enveloppait.

— Monte là-haut, *Piquicho*, ils ne reviendront plus de la journée. *Atença*o, quand même !

— Et demain ?

— Demain tu seras loin.

Boà paraissait à la fois soulagé, encore plus nerveux et... un peu sidéré. Enfin, il lâcha, ayant paru réfléchir :

— C'est là.

C'était là ? Là !

Avec, et pour une fois c'était vraiment le cas de le dire, des ruses d'Indien, mais sans perdre un instant, Boà menait le train à travers les buissons et les hautes herbes. On voyait qu'il possédait une parfaite connaissance des lieux, plongeant derrière le moindre obstacle qui pouvait les mettre à l'abri des regards indiscrets. Mais des regards de qui ? L'hélicoptère avait disparu et on ne l'entendait même plus.

Au pied de la petite falaise, des rochers entassés semblaient, par leur forme assez nette, comme un effondrement de constructions. Un coup d'œil rapide suffit à en convaincre Paul. La progression devint pénible, presque de l'escalade, entre les éboulis instables et les épais buissons qui dissimulaient des crevasses. L'ancien mercenaire, formé à l'école des commandos, collait aux talons du métis et il lui parut plus d'une fois que l'autre, manifestement, cherchait à lui faire rompre le cou.

Les fourrés épais et hauts de plus de deux mètres leur dissimulaient complètement le ciel. Aussi, ne purent-ils se méfier lorsque le moulin de l'appareil revint crépiter au-dessus d'eux.

Paul hors d'haleine, Boà terrorisé, se figèrent. L'Européen posait sa main sur un des troncs pour récupérer, lorsqu'il sentit quelque chose de bizarre sous sa plume. Une espèce de froid minéral, qui n'avait rien à voir avec la douceur de bois mort.

Paul écarta les feuilles : entre les lianes, on voyait que le tronc était, en fait, une aiguille de pierre.

Le mégalithe, une sorte de menhir dressé, portait des aspérités ou des sculptures faisant des creux et des reliefs sous les tiges de la plante parasite.

Maintenant de l'hélicoptère, à quelques mètres à leur verticale, naissait un tourbillon d'air si violent qu'ils durent s'arc-bouter pour ne pas être renversés. Et, au même instant où ils se plaquaient, l'un presque dans les bras de l'autre, sur la colonne, celle-ci s'enfonçant dans une crevasse, les entraîna dans sa chute.

Il y eut une avalanche de terre, de végétaux et de caillasses. Un grondement de séisme. Puis tout redevint calme.

Lorsqu'ils reprirent leurs esprits, ils se trouvèrent à plat ventre au

milieu d'une sorte de tunnel étroit, aux parois raboteuses, descendant à trente degrés. Au-dessus d'eux, retenu par le tronc de l'arbre qui avait suivi le mégalithe dans sa chute, un énorme amas de rochers bloquait la sortie.

L'hélicoptère était-il toujours là ? Pour l'heure, à part le sang tapant leurs tempes, ils n'entendaient plus grand-chose. Il ne faisait même pas très noir, car des cheminées étroites, entre les blocs, laissaient filtrer de vagues pinceaux de lumière où dansait la poussière d'humus.

Combien de temps se passa avant qu'ils ne récupèrent ? Peu sans doute, car le clair-obscur ne s'épaississait pas.

— Eh ben, mon vieux, parvint à dire le légionnaire. C'est plutôt moche, ton entrée de l'Eldorado.

— Tais-toi, jeta sourdement le métis.

— Oh ! écoute, ça va. Tes saletés de gnomes, ou je ne sais quoi, nous ont entendus, parce que notre arrivée s'est faite en fanfare... Quant à l'hélico, il n'est pas posé. On l'entendrait.

Le demi-indien semblait absolument anéanti. Enfin, moralement !... Se redressant contre la paroi, il regardait vers la voûte d'un air presque suppliant.

— Bof ! On va pas moisir ici, fit Paul d'un ton volontairement optimiste.

— Comment sortir ? Tu as vu ? Des tonnes de pierres, il y a sur notre tête.

— Et par là ?

Le passage devait sûrement aboutir quelque part.

— Il y a toujours de nombreuses issues, proposa le proscrit tandis que son guide ne prenait même pas la peine de protester.

Avançant à quatre pattes, – ...pour Paul à trois pattes car il portait sa torche ! – ils arrivèrent à une sorte de corniche surplombant une crevasse : c'était une salle obscure. La lumière montrait des rigoles d'humidité.

Avec mille précautions, ils prirent pied sur le sol tapissé de terre fine. Paul promena sa lampe un peu partout et manqua la lâcher, avec un énorme juron :

Sur le mur d'en face, une idole deux fois haute comme eux, tenait entre ses jambes un monticule de lumière verte.

— Bon sang !

— Ah !...

Boà venait-il de s'évanouir ?

Sans plus s'occuper de lui, Paul tombé à genoux, rampa vers le fabuleux trésor.

Des émeraudes ? Il y avait... il y en avait ? Oh ! il y en avait des milliers.

Il enfonça ses mains, ses bras, dans les plus fabuleux cailloux du

monde. La torche qu'il tenait entre ses dents faisait naître des étincelles multicolores, comme si cette magie verte devenait la vie d'un feu glacé.

Paul fourrait des pierres dans ses poches, dans sa chemise. Il en prenait à poignées.

— Qu'est-ce que tu fais ? dit une voix furieuse derrière lui.

Boà n'avait pas le réveil joyeux.

— Je me sers. Il y en a pour tout le monde.

— Tu es fou !

— Eh bien ! Alors ! Et pourquoi serait-on venu jusqu'ici ?

Alors le métis se jetant à ses pieds, se mit à pleurer, à prier, à crier, à supplier.

— Ce n'est pas vrai, gémit-il. C'est impossible. Il ne faut pas. Il ne faut pas. Elles n'ont jamais existé. C'est un mensonge.

Paul serrait dans sa main une telle poignée de cailloux translucides qu'ils coulaient entre ses doigts comme une hémorragie de sève. Comme le sang vert des gnomes fabuleux.

— Elles n'existent pas ? Tu es malade ! Sens ! touche ! Ce n'est pas du vrai ?

— Non, c'est faux. Je ne savais pas... J'avais... J'avais menti.

Et dans ses larmes, il raconta qu'il avait tout machiné, que jamais, il n'aurait pu supposer... S'accrochant à son compagnon, il l'adjurait de comprendre.

Et comme un insensé, Boà poussa contre l'idole le légionnaire qui sortait son couteau. Il y eut un grand bing ! Des tourbillons d'étoiles vertes. Et le proscrit se sentit mollement tomber sur une couche caillouteuse où il perdit conscience.

*

— Alors, Boà, te voilà ! Ce n'est pas trop tôt. Huit jours de retard ! Sur un chantier, ça compte. Qu'est-ce que tu faisais ?

Manoel Pinto, le contremaître, levait les bras au ciel.

— Tu sais ce que c'est qu'un contrat ? Tu devais rentrer par l'avion régulier du 12. Ah ! On peut avoir confiance en toi !... Parce que des conducteurs de Caterpillar, si on en veut par ici, il n'y a qu'à siffler... Et quelle mine de déterré ! Tu es sale comme un porc. Plein de boue, de feuilles ! Ma parole, oui, tu as l'air d'un déterré.

Le mécanicien avança les mains, paumes tournées vers son chef.

— Ne dites pas ça, Patron ! Je vous en supplie !

Manoel, heureux tout de même de revoir son précieux subordonné, lui tapa sur l'épaule.

— Bon, je ne dis plus rien. Mais pour la peine, tu vas venir dans

mon bureau, t'expliquer... J'ai une de ces bières fraîches.

Un peu plus tard, le métis, en s'essuyant la mousse des lèvres, terminait son récit :

— ... J'ai donc donné tout mon pécule au *notario*. Elle est vraiment très élevée, la caution demandée par la compagnie pour la station-service ! Mais il fallait encore payer autre chose... Alors, comme on le fait parfois, j'ai demandé à la société le remboursement du prix du voyage, et...

Pendant une longue minute, il ne dit plus rien.

— Et ?

— Et j'ai dû trouver... un travail de... guide pour payer mon retour... par bateau et à travers la forêt.

— Par Manaüs ?

— Ouais !

— Alors, tu n'avais qu'à prendre une navette. À la vue de ton contrat, on ne t'aurait pas fait payer, espèce d'idiot ! Des avions de courrier font l'allée et retour, tu le sais... Soixante kilos de plus ou de moins !...

— Oui, mais mon client voulait continuer... J'avais donné ma parole de le mener à... son but... Alors, vous me connaissez ?...

— Ah ! Boà ! Tu es un trop brave type ! Ta conscience te perdra.

Boà, le nez sur ses chaussures, semblait en douter.

— Oui, je sais. Ton retard... on arrangera ça. Je suis si content de te retrouver. On t'a cru mort, ou... malade. Tes amis disaient que tu ne pouvais pas laisser tomber la route. À cause de ta station-service. Elle si dure à gagner. Elle vaudra une fortune plus tard peut-être ? Mais il faut y arriver... Oh ! Mon Dieu !... Cela va être l'heure...

Manoel regardant sa montre, se mit sur ses pieds.

— Tu es venu par la crête ? Quand es-tu passé ?

— Il y a une heure, à peu près. Pourquoi ?

— Tu as dû entendre l'hélicoptère. Maintenant, j'envoie prévenir. Parfois, il y a des ouvriers qui braconnent et il faut que tout le monde soit rentré avant 5 heures. La montagne va sauter.

La montagne va sauter !

— En une seconde, des tonnes de roches et de bois vont disparaître pour que la route pique droit à travers la forêt.

— Des tonnes de roches, de bois... et de pierres ?

— Oui, des pierres ! Ça te fait de la peine ? Mon vieux, c'est le progrès ! Maintenant, écoute : l'hélicoptère tourne autour du camp. Armé de son mégaphone, le pilote avertit une dernière fois. Ah ! À propos, comme on dit lorsqu'on change de sujet... qu'as-tu fait du porte-clefs que tu m'avais demandé pour ton neveu ? Il a été content, le petit ?

Boà resta sur le pas de la porte et fit une grimace, d'un air piteux.

— Je suis désolé, *senhor*. Il l'a cassé tout de suite. La monture de la pierre verte s'est brisée et la breloque s'est détachée. Je suis désolé !

Manoel le consola d'une bourrade.

— Tu penses ! Un morceau de plastique ! Même pour la collection du gamin, cela ne valait pas grand-chose. Dès que j'aurai d'autres publicités, je te les donnerai... parce que, vrai, nous sommes heureux de te récupérer.

Au-dessus d'eux, virant largement autour du chantier, passant et disparaissant derrière la route, l'engin vrombissait et la voix clamait à tous les vents :

— *Atenção ! Não fique a mais ultimo aviso. Mananha, nos vamos atirar. Atenção !* (Attention. Ne restez pas là. Dernier appel, nous allons tirer.)

— *Atenção !*

Il y eut quelque part un déclic. La terre se souleva avec un bruit de tonnerre. Puis ce fut comme si la crête avec ses vieux troncs de guingois, pareils à des colonnes ruinées, n'avait jamais existé. Jamais !

La route Trans-amazonienne nord-sud était raccordée.

*

Le mécanicien, propriétaire de la « Station Esméralda », semblait bien connaître son affaire et grâce à lui, la panne de notre moteur fut, dans la journée même, proprement réparée.

Il eût été trop bête, avec une voiture aussi confortable et sur un tracé aussi pratique, de ne pouvoir continuer vers Brasília, métropole futuriste, poussée en quelques années au centre du dernier pays fabuleux du monde. Au centre de la plus extraordinaire des forêts.

Comme je me faisais montrer où le raccord avait été fait, mon geste fit miroiter à mon annulaire une bague de famille ornée d'une émeraude et à laquelle je tiens beaucoup. Elle ne me quitte jamais. On peut être voyageuse et coquette, n'est-ce pas, maintenant que les routes sont si sûres, surtout lorsqu'on se déplace bien accompagnée ?

— C'est une émeraude ? demanda le mécanicien dont j'avais lu le nom très compliqué, fièrement annoncé sur le fronton du garage.

« João Pino Miguel Carlos da Souza dos Santos » ne me semblait pas un garagiste ordinaire. Aussi, sans m'étonner de la question, j'expliquai la provenance de ma bague et pourquoi j'y tenais. Mais mon mari, heureux de savoir la panne réparée, survint pour proposer une tournée de rafraîchissements...

— Et voilà, fit le garagiste en posant son verre. Voilà mon histoire, *senhor* et *senhora*. Après qu'on a fait sauter la colline, j'ai couru comme un fou. Mais ni des arbres, ni des colonnes, ni du souterrain...

— ... ni de l'homme, complétai-je sévèrement.

— Oui... ni de l'homme, on ne trouva trace. Je ne racontai l'histoire à personne, bien sûr. Il y a dix ans de cela, mais aujourd'hui, devant votre bague... j'ai eu brusquement l'envie d'en parler. Cela m'a fait du bien. Parce que... il avait beau être un criminel qui, sans doute, ne cessa de penser à m'ôter la vie, je suis responsable de sa mort. Les hommes n'ont pas le droit de se faire justice. Je le sais.

— Vous n'êtes pas le seul responsable, Boà, mais plutôt l'instrument du destin. Il y a au-dessous de nous, une volonté à laquelle on ne peut échapper... pas plus qu'à la forêt.

— Oui, à la forêt, peut-être. Et à ses dieux, furieux de se retirer.

La station-service, le percolateur du bar, la route goudronnée entre deux falaises de végétation verte... Ce sont désormais les nouveaux dieux de la forêt.

— Oui, la forêt. Et cette frénésie qui pousse toujours les hommes à aller vers l'ouest... chercher quelque chose... Au fond, votre compagnon, ce n'est pas la fortune qu'il poursuivait, mais l'aventure.

Qu'aurait-il fait du trésor ? Peut-être plus de mal encore ? Le destin en l'arrêtant a accompli un acte sage. C'était un homme blâmable, mais qui se prenait pour un homme d'action.

En vérité, il poursuivait un rêve. Et l'Amazonie reste, au contraire de ce qu'affirme le poète Baudelaire, le seul pays où l'action est la sœur du rêve.

*

Souvent, lorsque je repense à l'histoire de « Bon Voyage » et de son légionnaire, je songe aussi à un garçon extraordinaire dont je fis connaissance, il y a des années. Lui non plus, je ne l'oublierai jamais.

C'était pour ma première *interview* à la radio, à l'occasion de mon premier livre. Certains studios de l'ORTF se trouvaient aux Champs-Élysées dans les locaux de l'ancien Poste Parisien.

Je fus reçue par deux jeunes journalistes, charmants, devant lesquels j'étais pourtant bien intimidée. Un petit brun souriait derrière ses lunettes : Pierre Dumayet. L'autre, une sorte de blond viking, m'avait été signalé comme un célèbre champion de course à pied : Raymond Marcillac.

Avec moi, se trouvait sur la sellette un jeune homme qui devait partir, seul, en expédition dans l'Amazonie. On me le présenta :

— Maufrais.

Au cours de l'interview, il raconta son passé de scout. Aussi, en descendant l'escalier avec lui, la « cérémonie » accomplie, je lui confiai que j'avais fait partie des éclaireuses.

Nous allâmes rafraîchir nos gosiers irrités par tous ces bavardages et, devant une citronnade, dans un café voisin du cinéma Normandie, ensemble nous recherchâmes dans nos mémoires, des chants scouts oubliés...

*Dans la forêt profonde,
On entend le coucou*

Dans la forêt profonde d'Amazonie, le jeune Maufrais entendit-il un coucou fabuleux ? Il disparut à jamais, en pénétrant dans l'enfer vert, comme il entraînait tout vivant dans sa légende, à la poursuite de son rêve.

Son père partit, à son tour, le chercher, mais ne le trouva point. L'histoire des Maufrais fut à « la une » des journaux du monde entier. Et ils demeurent parmi les derniers héros de l'exploration, maintenant qu'il ne reste, paraît-il, plus rien sur Terre à explorer.

Il ne reste rien à explorer ? Ma foi... malgré la route Transamazonienne, malgré les avions, malgré les stations-service et le béton, notre humanité, qui cherche toujours on ne sait quoi vers l'ouest, compte encore bien des gens à qui le destin interdira de revenir de sous les arbres, jamais. Jamais...

Boà viagem ! Bon voyage, les amis, si c'est seulement le voyage que vous cherchez, l'aventure, le rêve, la forêt...

Cette forêt dont les hommes sortirent jadis, et vers laquelle certains ne peuvent s'empêcher de retourner.

1 plantes potagères sauvages.

2 « Ce » signifiant « cela ».

3 *Carn*, en celte, langue des Gaulois, signifie « forêt ». La forêt des Carnutes était, en fait, la forêt des forestiers. La forêt de Carnelle, au nord de Paris, tient son nom de la même origine. La syllabe « carn » dans leurs noms spécifiait leur caractère sacré de forêt éternelle. C'était vraiment LA forêt, sainte par excellence.

4 Impôts

5 Fermiers libres et non serfs.

6 Grand-mère